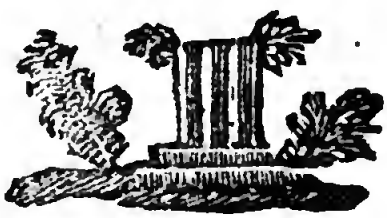
VITTORIO EM. III

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
VI
34
VITTORIO EM. III
NAPOLI

2 a 53
1659

VIE
DE
VOLTAIRE,
PAR M. LE MARQUIS
DE CONDORCET;
SUIVIE DES
MÉMOIRES DE VOLTAIRE,
Ecrits par lui-même.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. XCI.

Fondo Doria
VI 34
963337

VIE
DE VOLTAIRE.

La vie de *Voltaire* doit être l'hiſtoire des progrès que les arts ont dus à ſon génie, du pouvoir qu'il a exercé ſur les opinions de ſon ſiècle, enfin de cette longue guerre contre les préjugés, déclarée dès ſa jeuneſſe, & ſoutenue juſqu'à ſes derniers momens.

Mais lorſque l'influence d'un philoſophe s'étend juſque ſur le peuple, qu'elle eſt prompte, qu'elle ſe fait ſentir à chaque inſtant, il la doit à ſon caractère, à ſa manière de voir, à ſa conduite, autant qu'à ſes ouvrages. D'ailleurs, ces détails ſont encore utiles pour l'étude de l'eſprit humain. Peut-on eſpérer de le connoître, ſi on ne l'a pas obſervé dans ceux en qui la nature a déployé toutes ſes richeſſes

& toute ſa puiſſance, ſi même on n'a pas recherché en eux ce qui leur eſt commun avec les autres hommes, auſſi bien que ce qui les en diſtingue? L'homme ordinaire reçoit d'autrui ſes opinions, ſes paſſions, ſon caractère; il tient tout des loix, des préjugés, des uſages de ſon pays, comme la plante reçoit tout du ſol qui la nourrit, & de l'air qui l'environne. En obſervant l'homme vulgaire, on apprend à connoître l'empire auquel la nature nous a ſoumis, & non le ſecret de nos forces & les loix de notre intelligence.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de *Voltaire* ſi célebre, naquit à Chatenay le 20 de février 1694, & fut baptiſé à Paris, dans l'égliſe de Saint-André-des-Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son exceſſive faibleſſe fut la cauſe de ce retard, qui pendant ſa vie a répandu des nuages ſur le lieu & ſur l'époque de ſa naiſſance. On fut auſſi obligé de baptiſer *Fontenelle* dans la mai-

ſon paternelle, parce qu'on déſeſpérait de la vie d'un enfant ſi débile. Il eſt aſſez ſingulier que les deux hommes célèbres de ce ſiècle, dont la carrière a été la plus longue, & dont l'eſprit s'eſt conſervé tout entier le plus long-temps, ſoient nés tous deux dans un état de foibleſſe & de langueur.

Le père de M. de *Voltaire* exerçait la charge de tréſorier de la chambre des comptes; ſa mère, *Marguerite d'Aumart*, était d'une famille noble du Poitou. On a reproché à leur fils d'avoir pris ce nom de *Voltaire*, c'eſt-à-dire, d'avoir ſuivi l'uſage alors généralement établi dans la bourgeoiſie riche, où les cadets, laiſſant à l'aîné le nom de famille, portaient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. Dans une foule de libelles, on a cherché à rabaiſſer ſa naiſſance. Les gens de lettres, ſes ennemis, ſemblaient craindre que les gens du monde ne ſacrifiaſſent trop aiſément leurs préjugés aux agrémens de ſa ſociété, à leur admiration pour

ſes talens, & qu'ils ne traitaſſent un homme de lettres avec trop d'égalité. Ces reproches ſont un hommage : la ſatire n'attaque point la naiſſance d'un homme de lettres, à moins qu'un reſte de conſcience, qu'elle ne peut étouffer, ne lui apprenne qu'elle ne parviendra point à diminuer ſa gloire perſonnelle.

La fortune dont jouiſſait M. *Arouet*, procura deux grands avantages à ſon fils ; d'abord celui d'une éducation ſoignée, ſans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever. Si on parcourt l'hiſtoire moderne, on verra que tous les hommes du premier ordre, tous ceux dont les ouvrages ont approché de la perfection, n'avaient pas eu à réparer le défaut d'une première éducation.

L'avantage de naître avec une fortune indépendante, n'eſt pas moins précieux. Jamais M. de *Voltaire* n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à ſa liberté pour aſſurer ſa ſubſiſtance, ni de ſoumettre ſon génie à un travail comman-

dé par la néceſſité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les paſſions d'un protecteur. Ainſi ſon eſprit ne fut point enchaîné par cette habitude de la crainte, qui non-ſeulement empêche de produire, mais imprime à toutes les productions un caractère d'incertitude & de faibleſſe. Sa jeuneſſe, à l'abri des inquiétudes de la pauvreté, ne l'expoſa point à contracter ou cette timidité ſervile que fait naître dans une ame faible le beſoin habituel des autres hommes, ou cette âpreté & cette inquiète & ſoupçonneuſe irritabilité, ſuite infaillible pour les ames fortes de l'oppoſition entre la dépendance à laquelle la néceſſité les ſoumet, & la liberté que demandent les grandes penſées qui les occupent.

Le jeune *Arouet* fut mis au collège des jéſuites, où étaient élevés les enfans de la première nobleſſe, excepté ceux des janſéniſtes; & les janſéniſtes, odieux à la cour, étaient rares parmi des hommes qui, alors obligés par l'uſage de choiſir

une religion ſans la connaître, adoptaient naturellement la plus utile à leurs intérêts temporels. Il eut pour profeſſeurs de rhétorique le père *Porée* qui, étant à la fois un homme d'eſprit & un bon homme, voyait dans le jeune *Arouet* le germe d'un grand homme; & le père *le Jay*, qui, frappé de la hardieſſe de ſes idées & de l'indépendance de ſes opinions, lui prédiſait, qu'*il ſerait en France le coryphée du déiſme;* prophéties que l'événement a également juſtifiées.

Au ſortir du collège, il retrouva dans la maiſon paternelle l'abbé de *Châteauneuf* ſon parrain, ancien ami de ſa mère. C'était un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état eccléſiaſtique par complaiſance, ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, ſacrifient enſuite à l'amour d'une vie libre la fortune & la conſidération des dignités ſacerdotales, ne pouvant ſe réſoudre à garder toujours ſur leur viſage le maſque de l'hypocriſie.

L'abbé de *Châteauneuf* était lié avec *Ninon*, à laquelle sa probité, son esprit, sa liberté de penser, avaient fait pardonner depuis long-temps les aventures un peu trop éclatantes de sa jeunesse. La bonne compagnie lui avait su gré d'avoir refusé son ancienne amie, madame de *Maintenon*, qui lui avait offert de l'appeler à la cour, à condition qu'elle se ferait dévote. L'abbé de *Châteauneuf* avait présenté à *Ninon*, *Voltaire* enfant, mais déjà poëte, désolant déjà par de petites épigrammes *son janséniste de frere*, & récitant avec complaisance la *Moïsade* de *Rousseau*.

Ninon avait goûté l'élève de son ami, & lui avait légué, par testament, deux mille francs pour acheter des livres. Ainsi, dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenaient, même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce & honorable, & en le rapprochant de quelques êtres supérieurs aux opinions vulgaires, lui montraient

que l'eſprit de l'homme eſt né libre, & qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connaître; tandis que, par une lâche condeſcendance pour les préjugés, les éducations ordinaires ne laiſſent voir aux enfans que les marques honteuſes de la ſervitude.

L'hypocriſie & l'intolérance régnaient à la cour de *Louis XIV :* on s'y occupait à détruire le janſéniſme, beaucoup plus qu'à ſoulager les maux du peuple. La réputation d'incrédulité avait fait perdre à *Catinat* la confiance due à ſes vertus & à ſon talent pour la guerre. On reprochait au duc de *Vendôme* de manquer à la meſſe quelquefois, & on attribuait à ſon indévotion les ſuccès de l'hérétique *Marlborough* & de l'incrédule *Eugène*. Cette hypocriſie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre; & par averſion pour la ſévérité de Verſailles, les ſociétés de Paris les plus brillantes affectaient de porter la liberté & le goût du plaiſir juſqu'à la licence.

L'abbé de *Châteauneuf* introduisit le jeune *Voltaire* dans ces sociétés, & particuliérement dans celle du duc de *Sulli*, du marquis de *la Fare*, de l'abbé *Servien*, de l'abbé de *Chaulieu*, de l'abbé *Courtin*. Le prince de *Conti*, le grand-prieur de *Vendôme*, s'y joignaient souvent.

M. *Arouet* crut son fils perdu, en apprenant qu'il fesait des vers, & qu'il voyait bonne compagnie. Il voulait en faire un magistrat, & il le voyait occupé d'une tragédie. Cette querelle de famille finit par faire envoyer le jeune *Voltaire* chez le marquis de *Châteauneuf*, ambassadeur de France en Hollande.

Son exil ne fut pas long. Madame *du Noyer*, qui s'y était refugiée avec ses deux filles, pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivait alors à la Haie d'intrigues & de libelles, & prouvait par sa conduite que ce n'était pas la liberté de conscience qu'elle y était allée chercher.

M. de *Voltaire* devint amoureux d'une

de ſes filles ; la mère trouvant que le ſeul parti qu'elle pût tirer de cette paſſion, était d'en faire du bruit, ſe plaignit à l'ambaſſadeur, qui défendit à ſon jeune protégé de conſerver des liaiſons avec mademoiſelle *du Noyer*, & le renvoya dans ſa famille, pour n'avoir pas ſuivi ſes ordres.

Madame *du Noyer* ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec les *lettres* du jeune *Arouet* à ſa fille, eſpérant que ce nom, déjà très-connu, ferait mieux vendre le livre ; & elle eut ſoin de vanter ſa ſévérité maternelle & ſa délicateſſe, dans le libelle même où elle déshonorait ſa fille.

On ne reconnaît point dans ces lettres la ſenſibilité de l'auteur de Zaïre & de Tancrède. Un jeune homme paſſionné ſent vivement, mais ne diſtingue pas lui-même les nuances des ſentimens qu'il éprouve ; il ne ſait ni choiſir les traits courts & rapides qui caractériſent la paſſion, ni trouver des termes qui peignent

à l'imagination des autres le ſentiment qu'il éprouve, & le faſſent paſſer dans leur ame. Exagéré ou commun, il paraît froid lorſqu'il eſt dévoré de l'amour le plus vrai & le plus ardent. Le talent de peindre les paſſions ſur le théatre, eſt même un des derniers qui ſe développent dans les poëtes. *Racine* n'en avait pas même montré le germe dans les Frères ennemis & dans Alexandre, & Brutus a précédé Zaïre : c'eſt que pour peindre les paſſions, il faut non-ſeulement les avoir éprouvées, mais avoir pu les obſerver, en juger les mouvemens & les effets dans un temps où, ceſſant de dominer notre ame, elles n'exiſtent plus que dans nos ſouvenirs. Pour les ſentir, il ſuffit d'avoir un cœur ; il faut, pour les exprimer avec énergie & avec juſteſſe, une ame long-temps exercée par elles, & perfectionnée par la réflexion.

Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt ſon amour ; mais il n'oublia point de faire tous ſes efforts pour enlever une

jeune perſonne eſtimable & née pour la vertu, à une mère intrigante & corrompue. Il employa le zèle du proſélitiſme. Pluſieurs évêques, & même des jéſuites, s'unirent à lui. Ce projet manqua; mais *Voltaire* eut dans la ſuite le bonheur d'être utile à mademoiſelle *du Noyer*, alors mariée au baron de *Vinterfeld*.

Cependant ſon père le voyant toujours obſtiné à faire des vers & à vivre dans le monde, l'avait exclus de ſa maiſon. Les lettres les plus ſoumiſes ne le touchaient point : il lui demandait même la permiſſion de paſſer en Amérique, pourvu qu'avant ſon départ, il lui permît d'embraſſer ſes genoux. Il fallut ſe réſoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur.

Il n'y reſta pas long-temps. M. de *Caumartin*, ami de M. *Arouet*, fut touché du ſort de ſon fils, & demanda la permiſſion de le mener à Saint-Ange, où loin de ces ſociétés alarmantes pour la tendreſſe paternelle, il devait réfléchir ſur le choix d'un

d'un état. Il y trouva le vieux *Caumartin*, vieillard reſpectable, paſſionné pour *Henri IV* & pour *Sulli*, alors trop oubliés de la nation. Il avait été lié avec les hommes les plus inſtruits du regne de *Louis XIV*, ſavait les anecdotes les plus ſecrètes, les ſavait telles qu'elles s'étaient paſſées, & ſe plaiſait à les raconter. *Voltaire* revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique, dont *Henri IV* ſerait le héros, & plein d'ardeur pour l'étude de l'hiſtoire de France. C'eſt à ce voyage que nous devons la Henriade & le Siècle de *Louis XIV*.

Ce prince venait de mourir. Le peuple, dont il avait été ſi long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avait pardonné ſes profuſions, ſes guerres & ſon deſpotiſme, qui avait applaudi à ſes perſécutions contre les proteſtans, inſultait à ſa mémoire par une joie indécente. Une bulle ſollicitée à Rome contre un livre de dévotion, avait fait oublier aux Pariſiens cette gloire dont ils avaient été ſi long-temps

idolâtres. On prodigua des ſatires à la mémoire de *Louis le Grand*, comme on lui avait prodigué les panégyriques pendant ſa vie. *Voltaire* accuſé d'avoir fait une de ces ſatires, fut mis à la Baſtille ; elle finiſſait par ce vers :

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

Il en avait un peu plus de vingt-deux ; & la police regarda cette eſpèce de conformité d'âge, comme une preuve ſuffiſante pour le priver de ſa liberté.

C'eſt à la Baſtille que le jeune poëte ébaucha le poëme de la Ligue, corrigea ſa tragédie d'Oedipe, commencée longtemps auparavant, & fit une piece de vers fort gaie ſur le malheur d'y être. M. le duc d'*Orléans*, inſtruit de ſon innocence, lui rendit ſa liberté, & lui accorda une gratification.

Monſeigneur, lui dit *Voltaire*, *je remercie votre Alteſſe royale de vouloir bien continuer à ſe charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus ſe charger de mon logement.*

La tragédie d'Oedipe fut jouée en 1718. L'auteur n'étoit encore connu que par des pièces fugitives, par quelques épîtres où l'on trouve la philoſophie de *Chaulieu*, avec plus d'eſprit & de correction, & par une ode qui avait diſputé vainement le prix de l'académie françaiſe. On lui avait préféré une pièce ridicule de l'abbé *du Jarri*. Il s'agiſſait de la décoration de l'autel de Notre-Dame; car *Louis XIV* s'était ſouvenu, après ſoixante & dix ans de regne, d'accomplir cette promeſſe de *Louis XIII*; & le premier ouvrage en vers ſérieux, que *Voltaire* ait publié, fut un ouvrage de dévotion.

Né avec un goût ſûr & indépendant, il n'aurait pas voulu méler l'amour à l'horreur du ſujet d'Oedipe, & il oſa même préſenter ſa pièce aux comédiens ſans avoir payé ce tribut à l'uſage; mais elle ne fut pas reçue. L'aſſemblée trouva mauvais que l'auteur oſât réclamer contre ſon goût. *Ce jeune homme mériterait*

bien, disait *Dufresne*, *qu'en punition de son orgueil, on jouat sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle.*

Il fallut céder, & imaginer un amour épisodique & froid. La piece réussit; mais ce fut malgré cet amour, & la scène de *Sophocle* en fit le succès. *La Motte*, alors le premier homme de la litterature, dit dans son approbation, que cette tragédie promettait un digne successeur de *Corneille* & de *Racine*; & cet hommage, rendu par un rival dont la réputation était déjà faite, & qui pouvait craindre de se voir surpassé, doit à jamais honorer le caractère de *la Motte*.

Mais *Voltaire*, dénoncé comme un homme de génie & comme un philosophe à la foule des auteurs médiocres, & aux fanatiques de tous les partis, réunit dès lors les mêmes ennemis dont les générations renouvelées pendant soixante ans, ont fatigué & trop souvent troublé sa longue & glorieuse carrière. Ces vers si célebres:

Nos prêtres ne ſont pas ce qu'un vain peuple
penſe ;
Nôtre crédulité fait toute leur ſcience.

furent le premier cri d'une guerre que la mort même de *Voltaire* n'a pu éteindre.

A une repréſentation d'Oedipe, il parut ſur le théatre, portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de *Villars* demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'était l'auteur. Cette étourderie, qui annonçait un homme ſi ſupérieur aux petiteſſes de l'amour-propre, lui inſpira le deſir de le connaître. *Voltaire*, admis dans ſa ſociété, eut pour elle une paſſion, la première & la plus ſérieuſe qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuſe, & l'enleva pendant aſſez long-temps à l'étude qui était déjà ſon premier beſoin ; il n'en parla jamais depuis qu'avec le ſentiment du regret & preſque du remords.

Délivré de ſon amour, il continua la Henriade, & fit la tragédie d'Artémire.

Une actrice formée par lui, & devenue à la fois sa maîtresse & son éleve, joua le principal rôle. Le public qui avait été juste pour Oedipe, fut au moins sévère pour Artémire ; effet ordinaire de tout premier succès. Une aversion secrète pour une supériorité reconnue n'en est pas la seule cause, mais elle sait profiter d'un sentiment naturel qui nous rend d'autant moins faciles que nous espérons davantage.

Cette tragédie ne valut à *Voltaire* que la permission de revenir à Paris, dont une nouvelle calomnie & ses liaisons avec les ennemis du régent, & entre autres avec le duc de *Richelieu* & le fameux baron de *Gortz*, l'avaient fait éloigner. Ainsi cet ambitieux, dont les vastes projets embrassaient l'Europe & menaçaient de la bouleverser, avait choisi pour ami, & presque pour confident, un jeune poëte : c'est que les hommes supérieurs se devinent & se cherchent, qu'ils ont une langue commune qu'eux seuls peuvent parler & entendre.

En 1722, *Voltaire* accompagna madame de *Rupelmonde* en Hollande. Il voulait voir, à Bruxelles, *Rouſſeau* dont il plaignait les malheurs, & dont il eſtimait le talent poétique. L'amour de ſon art l'emportait ſur le juſte mépris que le caractere de *Rouſſeau* devait lui inſpirer. *Voltaire* le conſulta ſur ſon poëme de la Ligue, lui lut l'épître à *Uranie*, faite pour madame de *Rupelmonde*, & premier monument de ſa liberté de penſer, comme de ſon talent pour traiter en vers & rendre populaires les queſtions de métaphyſique ou de morale. De ſon côté, *Rouſſeau* lui récita une *Ode à la poſtérité*, *qui*, comme *Voltaire* le lui dit alors, à ce qu'on prétend, *ne devait pas aller à ſon adreſſe ; & le Jugement de Pluton*, allégorie ſatirique, & cependant auſſi promptement oubliée que l'ode. Les deux poëtes ſe ſéparèrent ennemis irréconciliables. *Rouſſeau* ſe déchaîna contre *Voltaire*, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. On eſt étonné

de voir l'auteur de tant d'épigrammes licencieuſes, où les miniſtres de la religion ſont continuellement livrés à la riſée & à l'opprobre, donner ſérieuſement, pour cauſe de ſa haine contre *Voltaire*, ſa contenance évaporée pendant la meſſe, & l'épître à *Uranie*. Mais *Rouſſeau* avait pris le maſque de la dévotion; elle était alors un aſile honorable pour ceux que l'opinion mondaine avait flétris, aſile ſûr & commode, que malheureuſement la philoſophie, qui a fait tant d'autres maux, leur a fermé depuis ſans retour.

En 1724, *Voltaire* donna Mariamne. C'était le ſujet d'Artémire ſous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée & moins romaneſque; mais c'était ſur-tout le ſtyle de *Racine*. La pièce fut jouée quarante fois. L'auteur combattit, dans la préface, l'opinion de *la Motte* qui, né avec beaucoup d'eſprit & de raiſon, mais peu ſenſible à l'harmonie, ne trouvait dans les vers d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue,

& ne voyait dans la poéſie qu'une forme de convention, imaginée pour ſoulager la mémoire, & à laquelle l'habitude ſeule feſait trouver des charmes. Dans ſes lettres imprimées à la fin d'Oedipe, il avait déjà combattu le méme poëte qui regardait la règle des trois unités comme un autre préjugé.

On doit ſavoir gré à ceux qui oſent, comme *la Motte*, établir dans les arts des paradoxes contraires aux idées communes. Pour défendre les règles anciennes, on eſt obligé de les examiner; ſi l'opinion reçue ſe trouve vraie, on a l'avantage de croire par raiſon ce qu'on croyait par habitude; ſi elle eſt fauſſe, on eſt délivré d'une erreur.

Cependant il n'eſt pas rare de montrer de l'humeur contre ceux qui nous forcent à examiner ce que nous avons admis ſans réflexions. Les eſprits qui, comme *Montagne*, s'endorment tranquillement ſur l'oreiller du doute, ne ſont pas communs; ceux qui ſont tourmentés du de-

ſir d'atteindre à la vérité, ſont plus rares encore. Le vulgaire aime à croire, même ſans preuve, & chérit ſa ſécurité dans ſon aveugle croyance, comme une partie de ſon repos.

C'eſt vers la même époque que parut la Henriade ſous le nom de la Ligue. Une copie imparfaite, enlevée à l'auteur, fut imprimée furtivement; & non-ſeulement il y était reſté des lacunes, mais on en avait rempli quelques-unes.

La France eut donc enfin un poëme épique. On peut regretter ſans doute que *Voltaire*, qui a mis tant d'action dans ſes tragédies, qui y fait parler aux paſſions un langage ſi naturel & ſi vrai, qui a ſu également les peindre, & par l'analyſe des ſentimens qu'elles font éprouver, & par les traits qui leur échappent, n'ait point déployé dans la Henriade ces talens que nul homme n'a encore réunis au même degré; mais un ſujet ſi connu, ſi près de nous, laiſſait peu de liberté à l'imagination du poëte. La paſſion ſom-

bre & cruelle du fanatiſme, s'exerçant ſur les perſonnages ſubalternes, ne pouvait exciter que l'horreur. Une ambition hypocrite était la ſeule qui animât les chefs de la ligue. Le héros, brave, humain & galant, mais n'éprouvant que les malheurs de la fortune, & les éprouvant ſeul, ne pouvait intéreſſer que par ſa valeur & ſa clémence : enfin il était impoſſible que la converſion un peu forcée d'*Henri IV* formât jamais un dénouement bien héroïque.

Mais ſi, pour l'intérêt des événemens, pour la variété, pour le mouvement, la Henriade eſt inférieure aux poëmes épiques qui étaient alors en poſſeſſion de l'admiration générale, par combien de beautés neuves cette infériorité n'eſt-elle point compenſée ? Jamais une philoſophie ſi profonde & ſi vraie a-t-elle été embellie par des vers plus ſublimes ou plus touchans ? quel autre poëme offre des caracteres deſſinés avec plus de force & de nobleſſe, ſans rien perdre de leur

vérité hiſtorique ? quel autre renferme une morale plus pure, un amour de l'humanité plus éclairé, plus libre des préjugés & des paſſions vulgaires ? Que le poëte faſſe agir ou parler ſes perſonnages, qu'il peigne les attentats du fanatiſme ou les charmes & les dangers de l'amour, qu'il tranſporte ſes lecteurs ſur un champ de bataille ou dans le ciel que ſon imagination a créé, par-tout il eſt philoſophe, par-tout il paraît profondément occupé des vrais intérêts du genre humain. Du milieu même des fictions on voit ſortir de grandes vérités ſous un pinceau toujours brillant & toujours pur.

Parmi tous les poëmes épiques, la Henriade ſeule a un but moral ; non qu'on puiſſe dire qu'elle ſoit le développement d'une ſeule vérité, idée pédanteſque, à laquelle un poëte ne peut aſſujettir ſa marche, mais parce qu'elle reſpire partout la haine de la guerre & du fanatiſme, la tolérance & l'amour de l'humanité.

manité. Chaque poëme prend néceſſairement la teinte du ſiècle qui l'a vu naître ; & la Henriade eſt née dans le ſiècle de la raiſon. Auſſi, plus la raiſon fera de progrès parmi les hommes, plus ce poëme aura d'admirateurs.

On peut comparer la Henriade à l'Enéide : toutes deux portent l'empreinte du génie dans tout ce qui a dépendu du poëte, & n'ont que les défauts d'un ſujet dont le choix a également été dicté par l'eſprit national. Mais *Virgile* ne voulait que flatter l'orgueil des Romains, & *Voltaire* eut le motif plus noble de préſerver les Français du fanatiſme, en leur retraçant les crimes où il avait entraîné leurs ancêtres.

La Henriade, Oedipe & Mariamne avaient placé *Voltaire* bien au-deſſus de ſes contemporains, & ſemblaient lui aſſurer une carrière brillante, lorſqu'un événement fatal vint troubler ſa vie. Il avait répondu par des paroles piquantes au mépris que lui avait témoigné un [illegible]

de la cour, qui s'en vengea en le fesant insulter par ses gens, sans compromettre sa sûreté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sulli, où il dînait, qu'il reçut cet outrage, dont le duc de *Sulli* ne daigna témoigner aucun ressentiment, persuadé sans doute que les descendans des Francs ont conservé droit de vie & de mort sur ceux des Gaulois. Les loix furent muettes; le parlement de Paris, qui a puni ou fait punir de moindres outrages, lorsqu'ils ont eu pour objet quelqu'un de ses subalternes, crut ne rien devoir à un simple citoyen qui n'était que le premier homme de lettres de la nation, & garda le silence.

Voltaire voulut prendre les moyens de venger l'honneur outragé, moyens autorisés par les mœurs des nations modernes, & proscrits par leurs lois: la Bastille, & au bout de six mois l'ordre de quitter Paris, furent la punition de ses premières démarches. Le cardinal de *Fleuri* n'eut pas même la petite politique de donner

à l'agreſſeur la plus légère marque de mécontentement. Ainſi, lorſque les lois abandonnaient les citoyens, le pouvoir arbitraire les puniſſait de chercher une vengeance que ce ſilence rendait légitime, & que les principes de l'honneur preſcrivaient comme néceſſaire. Nous oſons croire que de notre temps la qualité d'homme ſerait plus reſpectée, que les lois ne ſeraient plus muettes devant le ridicule préjugé de la naiſſance, & que, dans une querelle entre deux citoyens, ce ne ſerait pas à l'offenſé que le miniſtère enleverait ſa liberté & ſa patrie.

Voltaire fit encore à Paris un voyage ſecret & inutile; il vit trop qu'un adverſaire, qui diſpoſait à ſon gré de l'autorité miniſtérielle & du pouvoir judiciaire, pourrait également l'éviter & le perdre. Il s'enſevelit dans la retraite, & dédaigna de s'occuper plus long-temps de ſa vengeance, ou plutôt il ne voulut ſe venger qu'en accablant ſon ennemi du poids de ſa gloire, en le forçant d'entendre

répéter, au bruit des acclamations de l'Europe, le nom qu'il avait voulu avilir.

L'Angleterre fut ſon aſyle. *Newton* n'était plus; mais ſon eſprit régnait ſur ſes compatriotes, qu'il avait inſtruits à ne reconnaître pour guides, dans l'étude de la nature, que l'expérience & le calcul. *Locke*, dont la mort était encore récente, avait donné le premier une théorie de l'ame humaine, fondée ſur l'expérience, & montré la route qu'il faut ſuivre en métaphyſique, pour ne point s'égarer. La philoſophie de *Shaftersbury*, commentée par *Bolingbroke*, embellie par les vers de *Pope*, avait fait naître en Angleterre un déiſme qui annonçait une morale fondée ſur des motifs faits pour émouvoir les ames élevées, ſans offenſer la raiſon.

Cependant en France les meilleurs eſprits cherchaient encore à ſubſtituer, dans nos écoles, les hypothèſes de *Deſcartes* aux abſurdités de la phyſique ſcolaſtique : une thèſe où l'on ſoutenait ſoit le ſyſtême de *Copernic*, ſoit les

tourbillons, était une victoire sur les préjugés. Les idées innées étaient devenues presque un article de foi aux yeux des dévots, qui d'abord les avaient prises pour une héréſie. *Mallebranche*, qu'on croyait entendre, était le philoſophe à la mode. On paſſait pour un eſprit fort lorſqu'on ſe permettait de regarder l'exiſtence de *cinq propoſitions* dans le livre illiſible de *Janſénius*, comme un fait indifférent au bonheur de l'eſpèce humaine, ou qu'on oſait lire *Bayle* ſans la permiſſion d'un docteur en théologie.

Ce contraſte devait exciter l'enthouſiaſme d'un homme qui, comme *Voltaire*, avait dès ſon enfance ſecoué tous les préjugés. L'exemple de l'Angleterre lui montrait que la vérité n'eſt pas faite pour reſter un ſecret entre les mains de quelques philoſophes, & d'un petit nombre de gens du monde inſtruits, ou plutôt endoctrinés par les philoſophes; riant avec eux des erreurs dont le peuple eſt la victime, mais s'en rendant eux-mêmes

mes les défenſeurs, lorſque leur état ou leurs places leur y font trouver un intérêt chimérique ou réel, & prêts à laiſſer proſcrire ou même à perſécuter leurs précepteurs, s'ils oſent dire ce qu'eux-mêmes penſent en ſecret.

Dès ce moment *Voltaire* ſe ſentit appelé à détruire les préjugés de toute eſpèce, dont ſon pays était l'eſclave. Il ſentit la poſſibilité d'y réuſſir par un mêlange heureux d'audace & de ſouplesſe, en ſachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître; en ſe ſervant tour-à-tour, avec adreſſe, du raiſonnement, de la plaiſanterie, du charme des vers ou des effets du théatre; en rendant enfin la raiſon aſſez ſimple pour devenir populaire, aſſez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, aſſez piquante pour être à la mode. Ce grand projet de ſe rendre, par les ſeules forces de ſon génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ſes erreurs, enflamma l'ame de *Voltaire*, échauffa ſon

courage. Il jura d'y conſacrer ſa vie, & il a tenu parole.

La tragédie de Brutus fut le premier fruit de ſon voyage en Angleterre.

Depuis Cinna, notre théatre n'avait point retenti des fiers accens de la liberté; & dans Cinna, ils étaient étouffés par ceux de la vengeance. On trouva dans Brutus la force de *Corneille* avec plus de pompe & d'éclat, avec un naturel que *Corneille* n'avait pas, & l'élégance ſoutenue de *Racine*. Jamais les droits d'un peuple opprimé n'avaient été expoſés avec plus de force, d'éloquence, de préciſion même, que dans la ſeconde ſcène de Brutus. Le cinquième acte eſt un chef-d'œuvre de pathétique.

On a reproché au poëte d'avoir introduit l'amour dans ce ſujet ſi impoſant & ſi terrible, & ſur-tout un amour ſans un grand intérêt; mais *Titus* entraîné par un autre motif que l'amour, eût été avili; la ſévérité de *Brutus* n'eût plus déchiré l'ame des ſpectateurs; & ſi cet

amour eût trop intéreſſé, il était à craindre que leur cœur n'eût trahi la cauſe de Rome. Ce fut après cette pièce que *Fontenelle* dit à *Voltaire*, *qu'il ne le croyait point propre à la tragédie ; que ſon ſtyle était trop fort, trop pompeux, trop brillant.* — *Je vais donc relire vos paſtorales*, lui répondit *Voltaire*.

Il crut alors pouvoir aſpirer à une place à l'académie françaiſe, & on pouvait le trouver modeſte d'avoir attendu ſi longtemps ; mais il n'eut pas même l'honneur de balancer les ſuffrages. *Le Gros de Boze* prononça, d'un ton doctoral, que *Voltaire* ne ſerait jamais un perſonnage académique.

Ce de *Boze*, oublié aujourd'hui, était un de ces hommes qui, avec peu d'eſprit & une ſcience médiocre, ſe gliſſent dans les maiſons des grands & des gens en place, & y réuſſiſſent parce qu'ils ont préciſément ce qu'il faut pour ſatisfaire la vanité d'avoir chez ſoi des gens de lettres, & que leur eſprit ne peut ni

inſpirer la crainte ni humilier l'amour-propre. De *Boze* était d'ailleurs un perſonnage important ; il exerçait alors à Paris l'emploi d'inſpecteur de la librairie, que depuis, la magiſtrature a uſurpé ſur les gens de lettres, à qui l'avidité des hommes riches ou accrédités ne laiſſe que les places dont les fonctions perſonnelles exigent des lumieres & des talens.

Après Brutus, *Voltaire* fit la Mort de Céſar, ſujet déjà traité par *Shakeſpeare*, dont il imita quelques ſcènes en les embelliſſant. Cette tragédie ne fut jouée qu'au bout de quelques années, & dans un collège. Il n'oſait riſquer ſur le théâtre une piece ſans amour, ſans femmes, & une tragédie en trois actes ; car les innovations peu importantes ne ſont pas toujours celles qui ſoulèvent le moins les ennemis de la nouveauté. Les petits eſprits doivent être plus frappés des petites choſes. Cependant un ſtyle noble, hardi, figuré, mais toujours naturel & vrai ; un langage digne du vainqueur & des libéra-

teurs du monde; la force & la grandeur des caractères, le sens profond qui règne dans les discours de ces derniers Romains, occupent & attachent les spectateurs faits pour sentir ce mérite, les hommes qui ont dans le cœur ou dans l'esprit quelque rapport avec ces grands personnages, ceux qui aiment l'histoire, les jeunes gens enfin, encore pleins de ces objets que l'éducation a mis sous leurs yeux.

Les tragédies historiques, comme Cinna, la Mort de Pompée, Brutus, Rome sauvée, le Triumvirat de *Voltaire*, ne peuvent avoir l'intérêt du Cid, d'Iphigénie, de Zaïre, ou de Mérope. Les passions douces & tendres du cœur humain ne pourraient s'y développer sans distraire du tableau historique qui en est le sujet; les événemens ne peuvent y être disposés avec la même liberté pour les faire servir à l'effet théatral. Le poëte y est bien moins maître des caractères. L'intérêt, qui est celui d'une nation ou d'une grande révolution, plutôt que celui d'un individu,

et dès lors bien plus faible, parce qu'il dépend de sentimens moins personnels & moins énergiques.

Mais, loin de proscrire ce genre, comme plus froid, comme moins favorable au génie dramatique du poëte, il faudrait l'encourager, parce qu'il ouvre un champ vaste au génie poétique, qui peut y développer toutes les grandes vérités de la politique; parce qu'il offre de grands tableaux historiques, & qu'enfin c'est celui qu'on peut employer avec plus de succès à élever l'ame & la former. On doit, sans doute, placer au premier rang les poëmes qui, comme Mahomet, comme Alzire, sont à la fois des tragédies intéressantes ou terribles, & de grands tableaux; mais ces sujets sont très-rares, & ils exigent des talens que *Voltaire* seul a réunis jusqu'ici.

On ne voulut point permettre d'imprimer la Mort de César. On fit un crime à l'auteur des sentimens républicains répandus dans sa pièce: imputation d'au-

tant plus ridicule que chacun parle ſon langage, que *Brutus* n'en eſt pas plus le héros que *Céſar*; que le poëte, dans un genre purement hiſtorique, en traçant les portraits d'après l'hiſtoire, en a conſervé l'impartialité. Mais, ſous le gouvernement à la fois tyrannique & puſillanime du cardinal de *Fleuri*, le langage de la ſervitude était le ſeul qui pût paraître innocent.

Qui croirait aujourd'hui que l'élégie ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, ait été pour *Voltaire* le ſujet d'une perſécution ſérieuſe qui l'obligea de quitter la capitale, où il ſavait qu'heureuſement l'abſence fait tout oublier, même la fureur de perſécuter!

Les théatres ſont une inſtitution vraiment utile : c'eſt par eux qu'une jeuneſſe inappliquée & frivole conſerve encore quelque habitude de ſentir & de penſer, que les idées morales ne lui deviennent point abſolument étrangères, que les plaiſirs de l'eſprit exiſtent pour elle. Les ſentimens

timens qu'excite la repréſentation d'une tragédie, élèvent l'ame, l'épurent, la tirent de cette apathie, de cette perſonnalité, maladies auxquelles l'homme riche & diſſipé eſt condamné par la nature. Les ſpectacles forment en quelque ſorte un lien entre la claſſe des hommes qui penſent & celle des hommes qui ne penſent point. Ils adouciſſent l'auſtérité des uns, & tempèrent dans les autres la dureté qui naît de l'orgueil & de la légéreté. Mais, par une fatalité ſingulière, dans le pays où l'art du théatre a été porté au plus haut degré de perfection, les acteurs, à qui le public doit le plus noble de ſes plaiſirs, condamnés par la religion, ſont flétris par un préjugé ridicule.

Voltaire oſa le combattre. Indigné qu'une actrice célèbre, long-temps l'objet de l'enthouſiaſme, enlevée par une mort prompte & cruelle, fût, en qualité d'excommuniée, privée de la ſépulture, il s'éleva, & contre la nation frivole qui ſoumettait lâchement ſa tête à un joug

honteux, & contre la puſillanimité des gens en place, qui laiſſaient tranquillement flétrir ce qu'ils avaient admiré. Si les nations ne ſe corrigent guère, elles ſouffrent du moins les leçons avec patience. Mais les prétres, à qui les parlemens ne laiſſaient plus excommunier que les ſorciers & les comédiens, furent irrités qu'un poëte oſât leur diſputer la moitié de leur empire, & les gens en place ne lui pardonnèrent point de leur avoir reproché leur indigne faibleſſe.

Voltaire ſentit qu'un grand ſuccès au théatre pouvait ſeul, en lui aſſurant la bienveillance publique, le défendre contre le fanatiſme. Dans les pays où il n'exiſte aucun pouvoir populaire, toute claſſe d'hommes qui a un point de ralliement, devient une ſorte de puiſſance. Un auteur dramatique eſt ſous la ſauvegarde des ſociétés pour leſquelles le ſpectacle eſt un amuſement ou une reſſource. Ce public, en applaudiſſant à des alluſions, bleſſe ou flatte la vanité des gens en

place, décourage ou ranime les partis élevés contre eux, & ils n'oſent le braver ouvertement. *Voltaire* donna donc Eryphile, qui ne remplit point ſon but; mais, loin de ſe laiſſer abattre par ce revers, il ſaiſit le ſujet de Zaïre, en conçoit le plan, achève l'ouvrage en dix-huit jours, & elle paraît ſur le théatre quatre mois après Eryphile.

Le ſuccès paſſa ſes eſpérances. Cette pièce eſt la premiere où, quittant les traces de *Corneille* & de *Racine*, il ait montré un art, un talent & un ſtyle qui n'étaient plus qu'à lui. Jamais un amour plus vrai, plus paſſionné n'avait arraché de ſi douces larmes; jamais aucun poëte n'avait peint les fureurs de la jalouſie dans une ame ſi tendre, ſi naïve, ſi généreuſe. On aime *Oroſmane*, lors même qu'il fait frémir; il immole *Zaïre*, cette *Zaïre* ſi intéreſſante, ſi vertueuſe, & on ne peut le haïr. Et, s'il était poſſible de ſe diſtraire d'*Oroſmane* & de *Zaïre*, combien la religion n'eſt-elle pas impoſante-

dans le vieux *Luſignan !* quelle nobleſſe le fanatique *Néreſtan* met dans ſes reproches ! avec quel art le poëte a ſu préſenter ces chrétiens qui viennent troubler une union ſi touchante ! Une femme ſenſible & pieuſe pleure ſur *Zaïre* qui a ſacrifié à ſon Dieu, ſon amour & ſa vie, tandis qu'un homme étranger au chriſtianiſme pleure *Zaïre*, dont le cœur égaré, par ſa tendreſſe pour ſon père, s'immole au préjugé ſuperſtitieux qui lui défend d'aimer un homme d'une ſecte étrangère : & c'eſt là le chef-d'œuvre de l'art. Pour quiconque ne croit point aux livres juifs, Athalie n'eſt que l'école du fanatiſme, de l'aſſaſſinat & du menſonge. Zaïre eſt dans toutes les opinions, comme pour tous les pays, la tragédie des cœurs tendres & des ames pures.

Elle fut ſuivie d'Adélaïde du Gueſclin, également fondée ſur l'amour, & où, comme dans Zaïre, des héros fançais, des événemens de notre hiſtoire, rappelés en beaux vers, ajoutaient encore à l'intérêt:

mais c'était le patriotisme d'un citoyen qui se plait à rappeler des noms respectés & de grandes époques, & non ce *patriotisme d'antichambre*, qui depuis a tant réussi sur la scène française.

Adélaïde n'eut point de succès. Un plaisant du parterre avait empêché de finir Mariamne, en criant : *La reine boit ;* un autre fit tomber Adélaïde, en répondant : *Coussi, coussi*, à ce mot si noble, si touchant de *Vendôme : Es-tu content, Couci ?*

Cette même pièce reparut sous le nom du Duc de Foix, corrigée moins d'après le sentiment de l'auteur que sur les jugemens des critiques ; elle réussit mieux. Mais lorsque, long-temps après, les trois coups de marteau du Philosophe sans le savoir, eurent appris qu'on ne sifflerait plus le coup de canon d'Adélaïde, lorsqu'elle se remontra sur la scène, malgré *Voltaire*, qui se souvenait moins des beautés de sa pièce que des critiques qu'elle avait essuyées ; alors elle enleva tous les suffrages, alors on sentit toute la beauté

du rôle de *Vendôme* auſſi amoureux qu'*Oroſmane*; l'un, jaloux par la ſuite d'un caractère impérieux, l'autre par l'excès de ſa paſſion; l'un tyrannique par l'impétuoſité & la hauteur naturelle de ſon ame, l'autre par un malheur attaché à l'habitude du pouvoir abſolu. *Oroſmane*, tendre, déſintéreſſé dans ſon amour, ſe rend coupable dans un moment de délire où le plonge une erreur excuſable, & s'en punit en s'immolant lui-même; *Vendôme*, plus perſonnel, appartenant à ſa paſſion plus qu'à ſa maîtreſſe, forme avec une fureur plus tranquille, le projet de ſon crime, mais l'expie par ſes remords & par le ſacrifice de ſon amour. L'un montre les excès & les malheurs où la violence des paſſions entraîne les ames généreuſes; l'autre, ce que peuvent le repentir & le ſentiment de la vertu ſur les ames fortes, mais abandonnées à leurs paſſions.

On prétend que le Temple du Goût nuiſit beaucoup au ſuccès d'Adélaïde,

Dans cet ouvrage charmant, *Voltaire* jugeait les écrivains du ſiècle paſſé, & même quelques-uns de ſes contemporains. Le temps a confirmé tous ſes jugemens; mais alors ils parurent autant de ſacriléges. En obſervant cette intolérance littéraire, cette néceſſité impoſée à tout écrivain qui veut conſerver ſon repos, de reſpecter les opinions établies ſur le mérite d'un orateur ou d'un poëte; cette fureur avec laquelle le public pourſuit ceux qui oſent, ſur les objets même les plus indifférens, ne penſer que d'après eux-mêmes; on ſerait tenté de croire que l'homme eſt intolérant par ſa nature. L'eſprit, le génie, la raiſon, ne garantiſſent pas toujours de ce malheur. Il eſt bien peu d'hommes qui n'aient pas en ſecret quelques idoles, dont ils ne voient point de ſang-froid qu'on oſe affaiblir ou détruire le culte.

Dans le grand nombre, ce ſentiment a pour origine l'orgueil & l'envie. On regarde, comme affectant ſur nous une ſu-

périorité qui nous bleſſe, l'écrivain qui, en critiquant ceux que nous admirons, a l'air de ſe croire ſupérieur à eux, & dès lors à nous-mêmes. On craint qu'en abattant la ſtatue de l'homme qui n'eſt plus, il ne prétende élever à ſa place celle d'un homme vivant, dont la gloire eſt toujours un ſpectacle affligeant pour la médiocrité. Mais ſi des eſprits ſupérieurs s'abandonnent à cette eſpèce d'intolérance, cette faibleſſe excuſable & paſſagère, née de la pareſſe & de l'habitude, cède bientôt à la vérité, & ne produit ni l'injuſtice ni la perſécution.

Dans ſa retraite, *Voltaire* avait conçu l'heureux projet de faire connaître à ſa nation la philoſophie, la littérature, les opinions, les ſectes de l'Angleterre; & il fit ſes Lettres ſur les Anglais. (*) *Newton*, dont on ne connaiſſait en France ni les

(*) La matière de ces lettres eſt répandue, ſous d'autres titres, dans les Oeuvres, & principalement dans le Dictionnaire philoſophique.

opinions philoſophiques, ni le ſyſtême du monde, ni preſque même les expériences ſur la lumière; *Locke*, dont le livre traduit en français, n'avait été lu que par un petit nombre de philoſophes; *Bacon*, qui n'était célèbre que comme chancelier; *Shakeſpeare*, dont le génie & les fautes groſſières ſont un phénomène dans l'hiſtoire de la littérature; *Congrève*, *Wicherley*, *Addiſſon*, *Pope*, dont les noms étaient preſque inconnus même de nos gens de lettres; ces quakers fanatiques, ſans être perſécuteurs, inſenſés dans leur dévotion, mais les plus raiſonnables des chrétiens dans leur croyance & dans leur morale, ridicules aux yeux du reſte des hommes pour avoir outré deux vertus, l'amour de la paix & celui de l'égalité; les autres ſectes qui ſe partageaient l'Angleterre; l'influence qu'un eſprit général de liberté y exerce ſur la littérature, ſur la philoſophie, ſur les arts, ſur les opinions, ſur les mœurs; l'hiſtoire de l'inſertion de la petite-vérole,

reçue presque sans obstacle, & examinée sans prévention, malgré la singularité & la nouveauté de cette pratique : tels furent les objets principaux traités dans cet ouvrage.

Fontenelle avait le premier fait parler, à la raison & à la philosophie, un langage agréable & piquant ; il avait su répandre sur les sciences la lumière d'une philosophie toujours sage, souvent fine, quelquefois profonde : dans les Lettres de *Voltaire*, on trouve le mérite de *Fontenelle* avec plus de goût, de naturel, de hardiesse & de gaieté. Un vieil attachement aux erreurs de *Descartes* n'y vient pas répandre sur la vérité des ombres qui la cachent ou la défigurent. C'est la logique & la plaisanterie des *Provinciales*, mais s'exerçant sur de plus grands objets, n'étant jamais corrompues par un vernis de dévotion monacale.

Cet ouvrage fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie & de la

littérature anglaiſe ; à nous intéreſſer aux mœurs, à la politique, aux connaiſſances commerciales de ce peuple ; à répandre ſa langue parmi nous. Depuis, un engouement puérile a pris la place de l'ancienne indifférence ; & par une ſingularité remarquable, *Voltaire* a eu encore la gloire de le combattre & d'en diminuer l'influence.

Il nous avait appris à ſentir le mérite de *Shakeſpeare*, & à regarder ſon théatre comme une mine d'où nos poëtes pourraient tirer des tréſors ; & lorſqu'un ridicule enthouſiaſme a préſenté comme un modèle à la nation de *Racine* & de *Voltaire*, ce poëte éloquent, mais ſauvage & bizarre, & a voulu nous donner pour des tableaux énergiques & vrais de la nature, ſes toiles chargées de compoſitions abſurdes & de caricatures dégoûtantes & groſſières, *Voltaire* a défendu la cauſe du goût & de la raiſon. Il nous avait reproché la trop grande timidité de notre théatre ; il fut obligé de nous reprocher d'y vouloir porter la licence barbare du théatre anglais.

La publication de ces Lettres excita une perſécution dont, en les liſant aujourd'hui, on aurait peine à concevoir l'acharnement : mais il y combattait les idées innées ; & les docteurs croyaient alors que, s'ils n'avaient point d'idées innées, il n'y aurait pas de caractères aſſez ſenſibles pour diſtinguer leur ame de celle des bêtes. D'ailleurs, il y ſoutenait avec *Locke*, qu'il n'était pas rigoureuſement prouvé que DIEU n'aurait pas le pouvoir, s'il le voulait abſolument, de donner à un élément de la matière la faculté de penſer ; & c'était aller contre le privilége des théologiens qui prétendent ſavoir à point nommé, & ſavoir ſeuls tout ce que DIEU a penſé, tout ce qu'il a fait ou pu faire, depuis & même avant le commencement du monde.

Enfin, il y examinait quelques paſſages des *Penſées de Paſcal*, ouvrage que les Jéſuites même étaient obligés de reſpecter malgré eux, comme ceux de S. *Auguſtin* ; on fut ſcandaliſé de voir un poëte,

nu

un laïque, oſer juger *Paſcal*. Il ſemblait qu'attaquer le ſeul des défenſeurs de la religion chrétienne, qui eût auprès des gens du monde la réputation d'un grand homme, c'était attaquer la religion même, & que ſes preuves ſeraient affaiblies, ſi le géomètre, qui avait promis de ſe conſacrer à ſa défenſe, était convaincu d'avoir ſouvent mal raiſonné.

Le clergé demanda la ſuppreſſion des Lettres ſur les Anglais, & l'obtint par un arrêt du conſeil. Ces arrêts ſe donnent ſans examen, comme une eſpèce de dédommagement du ſubſide que le gouvernement obtient des aſſemblées du clergé, & une récompenſe de leur facilité à l'accorder. Les miniſtres oublient que l'intérêt de la puiſſance ſéculière n'eſt pas de maintenir, mais de laiſſer détruire, par les progrès de la raiſon, l'empire dont les prêtres ont ſi long-temps abuſé avec tant de barbarie; & qu'il n'eſt pas d'une bonne politique d'acheter la paix

de ſes ennemis, en leur ſacrifiant ſes défenſeurs.

Le parlement brûla le livre, ſuivant un uſage jadis inventé par *Tibère*, & devenu ridicule depuis l'invention de l'imprimerie; mais il eſt des gens auxquels il faut plus de trois ſiècles pour commencer à s'appercevoir d'une abſurdité.

Toute cette perſécution s'exerçait dans le temps même où les miracles du diacre *Pâris* & ceux du père *Girard* couvraient les deux partis de ridicule & d'opprobre. Il était juſte qu'ils ſe réuniſſent contre un homme qui oſait prêcher la raiſon. On alla juſqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philoſophiques*. Le garde des ſceaux fit exiler *Voltaire* qui, alors abſent, fut averti à temps, évita les gens envoyés pour le conduire au lieu de ſon exil, & aima mieux combattre de loin & d'un lieu ſûr. Ses amis prouvèrent qu'il n'avait pas manqué à ſa promeſſe de ne point publier

ſes Lettres en France, & qu'elles n'avaient paru que par l'infidélité d'un relieur. Heureuſement, le garde des ſceaux était plus zélé pour ſon autorité que pour la religion, & beaucoup plus miniſtre que dévot. L'orage s'appaiſa, & *Voltaire* eut la permiſſion de reparaître à Paris.

Le calme ne dura qu'un inſtant. L'épître à *Uranie*, juſqu'alors renfermée dans le ſecret, fut imprimée; & pour échapper à une perſécution nouvelle, *Voltaire* fut obligé de la déſavouer & de l'attribuer à l'abbé *Chaulieu*, mort depuis pluſieurs années. Cette imputation lui feſait honneur comme poëte, ſans nuire à ſa réputation de chrétien. (*)

La néceſſité de mentir pour déſavouer un ouvrage, eſt une extrêmité qui répugne également à la conſcience & à la nobleſſe du caractère: mais le crime eſt pour les hommes injuſtes qui rendent ce déſaveu néceſſaire à la ſûreté de celui

(*) Voyez les Oeuvres de *Chaulieu*.

qu'ils y forcent. Si vous avez érigé en crime ce qui n'en eſt pas un, ſi vous avez porté atteinte, par des lois abſurdes, ou par des lois arbitraires, au droit naturel qu'ont tous les hommes, non-ſeulement d'avoir une opinion, mais de la rendre publique; alors vous méritez de perdre celui qu'a chaque homme d'entendre la vérité de la bouche d'un autre; droit qui fonde ſeul l'obligation rigoureuſe de ne pas mentir. S'il n'eſt pas permis de tromper, c'eſt parce que, tromper quelqu'un, c'eſt lui faire un tort, ou s'expoſer à lui en faire un; mais le tort ſuppoſe un droit, & perſonne n'a celui de chercher à s'aſſurer les moyens de commettre une injuſtice.

Nous ne diſculpons point *Voltaire* d'avoir donné ſon ouvrage à l'abbé *Chaulieu*; une telle imputation, indifférente en elle-même, n'eſt, comme on ſait, qu'une plaiſanterie. C'eſt une arme qu'on donne aux gens en place, lorſqu'ils ſont diſpoſés à l'indulgence, ſans oſer en conve-

mir, & dont ils ſe ſervent pour repouſſer les perſécuteurs plus ſérieux & plus acharnés.

L'indiſcrétion avec laquelle les amis de *Voltaire* récitèrent quelques fragmens de la Pucelle, fut la cauſe d'une nouvelle perſécution. Le garde des ſceaux menaça le poëte d'*un cu de baſſe foſſe, ſi jamais il paroiſſoit rien de cet ouvrage.* A une longue diſtance du temps où ces tyrans ſubalternes, ſi bouffis d'une puiſſance éphémère, ont oſé tenir un tel langage à des hommes qui ſont la gloire de leur patrie & de leur ſiècle, le ſentiment de mépris qu'on éprouve ne laiſſe plus de place à l'indignation. L'oppreſſeur & l'opprimé ſont également dans la tombe; mais le nom de l'opprimé, porté par la gloire aux ſiècles à venir, préſerve ſeul de l'oubli, & dévoue à une honte éternelle, celui de ſes lâches perſécuteurs.

Ce fut dans le cours de ces orages que le lieutenant de police *Hérault* dit un jour à *Voltaire : Quoi que vous écriviez,*

vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. — C'eſt ce que nous verrons, répondit-il. (*)

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté ſur une lettre de cachet ſuſpecte de fauſſeté, il demanda au même magiſtrat ce qu'on feſait à ceux qui fabriquaient de fauſſes lettres de cachet.— *On les pend.— C'eſt toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en ſignent de vraies.*

Fatigué de tant de perſécutions, *Voltaire* crut alors devoir changer ſa manière de vivre. Sa fortune lui en laiſſait la liberté. Les philoſophes anciens vantaient la pauvreté comme la ſauvegarde de l'indépendance; *Voltaire* voulut devenir riche pour être indépendant, & il eut également raiſon. On ne connaiſſait point chez les anciens ces richeſſes ſecrètes qu'on peut s'aſſurer à la fois dans

(*) Voyez la Correſpondance de d'Alembert, 20 de juin 1790.

différens pays, & mettre à l'abri de tous les orages. L'abus des confiscations y rendait les richesses aussi dangereuses par elles-mêmes que la gloire ou la faveur populaire. L'immensité de l'empire romain, & la petitesse des républiques grecques, empêchaient également de soustraire à ses ennemis ses richesses & sa personne. La différence des mœurs entre les nations voisines, l'ignorance presque générale de toute langue étrangère, une moins grande communication entre les peuples, étaient autant d'obstacles au changement de patrie.

D'un autre côté, les anciens connaissaient moins ces aisances de la vie, nécessaires parmi nous à tous ceux qui ne sont point nés dans la pauvreté. Leur climat les assujettissait à moins de besoins réels, & les riches donnaient plus à la magnificence, aux raffinemens de la débauche, aux excès, aux fantaisies, qu'aux commodités habituelles & journalières. Ainsi, en même temps qu'il

leur était à la fois plus facile d'être pauvres, & plus difficile d'être riches ſans danger, les richeſſes n'étaient pas chez eux, comme parmi nous, un moyen de ſe ſouſtraire à une oppreſſion injuſte.

Ne blâmons donc point un philoſophe d'avoir, pour aſſurer ſon indépendance, préféré les reſſources que les mœurs de ſon ſiècle lui préſentaient, à celles qui convenaient à d'autres mœurs & à d'autres temps.

Voltaire avait hérité de ſon père & de ſon frère une fortune honnête; l'édition de la Henriade, faite à Londres, l'avait augmentée; des ſpéculations heureuſes dans les fonds publics y ajoutèrent encore: ainſi, à l'avantage d'avoir une fortune qui aſſurait ſon indépendance, il joignit celui de ne la devoir qu'à lui-même. L'uſage qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner.

Des ſecours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyait appercevoir le germe du talent,

en abſorbaient une grande partie. C'eſt ſur-tout à cet uſage qu'il deſtinait le faible profit qu'il tirait de ſes ouvrages ou de ſes pièces de théatre, lorſqu'il ne les abandonnait pas aux comédiens. Jamais auteur ne fut cependant plus cruellement accuſé d'avoir eu des torts avec ſes libraires; mais ils avaient à leurs ordres toute la canaille littéraire, avide de calomnier la conduite de l'homme dont ils ſavaient trop qu'ils ne pouvaient étouffer les ouvrages. L'orgueilleuſe médiocrité, quelques hommes de mérite bleſſés d'une ſupériorité trop inconteſtable, les gens du monde toujours empreſſés d'avilir des talens & des lumières, objets ſecrets de leur envie, les dévots intéreſſés à décrier *Voltaire* pour avoir moins à le craindre : tous s'empreſſaient d'accueillir les calomnies des libraires & des *Zoïles*. Mais les preuves de la fauſſeté de ces imputations ſubſiſtent encore avec celles des bienfaits dont *Voltaire* a comblé quelques-uns de ſes calomniateurs;

& nous n'avons pu les voir ſans gémir, & ſur le malheur du génie condamné à la calomnie, triſte compenſation de la gloire, & ſur cette honteuſe facilité à croire tout ce qui peut diſpenſer d'admirer.

Voltaire n'ayant donc beſoin, pour ſa fortune, ni de cultiver des protecteurs, ni de ſolliciter des places, ni de négocier avec des libraires, renonça au ſéjour de la capitale. Juſqu'au miniſtère du cardinal de *Fleuri*, & juſqu'à ſon voyage en Angleterre, il avait vécu dans le plus grand monde. Les princes, les grands, ceux qui étaient à la tête des affaires, les gens à la mode, les femmes les plus brillantes, étaient recherchés par lui & le recherchaient. Par-tout il plaiſait, il était fêté; mais par-tout il inſpirait l'envie & la crainte. Supérieur par ſes talens, il l'était encore par l'eſprit qu'il montrait dans la converſation; il y portait tout ce qui rend aimables les gens d'un eſprit frivole, & y mêlait les traits

d'un esprit supérieur. Né avec le talent de la plaisanterie, ses mots étaient souvent répétés, & c'en était assez pour qu'on donnât le nom de méchanceté à ce qui n'était que l'expression vraie de son jugement, rendue piquante par la tournure naturelle de son esprit.

A son retour d'Angleterre, il sentit que, dans les sociétés où l'amour-propre & la vanité rassemblent les hommes, il trouverait peu d'amis; & il cessa de s'y répandre, sans cependant rompre avec elles. Le goût qu'il y avait pris pour la magnificence, pour la grandeur, pour tout ce qui est brillant & recherché, était devenu une habitude; il le conserva même dans la retraite; ce goût embellit souvent ses ouvrages; il influa quelquefois sur ses jugemens. Rendu à sa patrie, il se réduisit à ne vivre habituellement qu'avec un petit nombre d'amis. Il avait perdu M. de *Génonville* & M. de *Maisons*, dont il a pleuré la mort dans des vers si touchans, monumens de cette

ſenſibilité vraie & profonde, que la nature avait miſe dans ſon cœur, que ſon génie répandit dans ſes ouvrages, & qui fut le germe heureux de ce zèle ardent pour le bonheur des hommes, noble & dernière paſſion de ſa vieilleſſe. Il lui reſtait M. d'*Argental*, dont la longue vie n'a été qu'un ſentiment de tendreſſe & d'admiration pour *Voltaire*, & qui en fut récompenſé par ſon amitié & ſa confiance; il lui reſtait MM. de *Formont* & de *Cideville*, qui étaient les confidens de ſes ouvrages & de ſes projets.

Mais vers le temps de ces perſécutions, une autre amitié vint lui offrir des conſolations plus douces, & augmenter ſon amour pour la retraite. C'était celle de la marquiſe *du Châtelet*, paſſionnée comme lui pour l'étude & pour la gloire; philoſophe, mais de cette philoſophie qui prend ſa ſource dans une ame forte & libre; ayant approfondi la métaphyſique & la géométrie, aſſez pour analyſer *Leibnitz* & pour traduire *Newton*;

ſon ; cultivant les arts, mais ſachant les juger & leur préférer la connaiſſance de la nature & des hommes ; n'aimant de l'hiſtoire que les grands réſultats qui portent la lumière ſur les ſecrets de la nature humaine ; ſupérieure à tous les préjugés par la force de ſon caractère comme par celle de ſa raiſon, & n'ayant pas la faibleſſe de cacher combien elle les dédaignait ; ſe livrant aux frivolités de ſon ſexe, de ſon état & de ſon âge, mais les mépriſant & les abandonnant ſans regret, pour la retraite, le travail & l'amitié ; excitant enfin, par ſa ſupériorité, la jalouſie des femmes, & même de la plupart des hommes avec leſquels ſon rang l'obligeait de vivre, & leur pardonnant ſans effort. Telle était l'amie que choiſit *Voltaire* pour paſſer avec lui des jours remplis par le travail, & embellis par leur amitié commune.

Fatigué de querelles littéraires, révolté de voir la ligue que la médiocrité avait formée contre lui, ſoutenue en

ſecret par des hommes que leur mérite eût dû préſerver de cette indigne aſſociation ; trouvant, depuis qu'il avait oſé dire des vérités, autant de délateurs qu'il avait de critiques, & les voyant armer ſans ceſſe contre lui la religion & le gouvernement, parce qu'il feſait bien des vers, il chercha dans les ſciences une occupation plus tranquille.

Il voulut donner une expoſition élémentaire des découvertes de *Newton* ſur le ſyſtême du monde & ſur la lumière, les mettre à la portée de tous ceux qui avaient une légère teinture des ſciences mathématiques, & faire connaître en même temps les opinions philoſophiques de *Newton*, & ſes idées ſur la chronologie ancienne.

Lorſque ces Elémens parurent, le carteſianiſme dominait encore, même dans l'académie des ſciences de Paris. Un petit nombre de jeunes géomètres avaient eu ſeuls le courage de l'abandonner, & il n'exiſtait, dans notre langue, aucun ou-

vrage où l'on pût prendre une idée des grandes découvertes publiées en Angleterre depuis un demi-siècle.

Cependant on refusa un privilége à l'auteur. Le chancelier d'*Agueſſeau* s'était fait cartésien dans sa jeunesse, parce que c'était alors la mode parmi ceux qui se piquaient de s'élever au-dessus des préjugés vulgaires ; & ses sentimens politiques & religieux s'unissaient contre *Newton* à ses opinions philosophiques. Il trouvait qu'un chancelier de France ne devait pas souffrir qu'un philosophe anglais, à peine chrétien, l'emportât sur un français qu'on supposait orthodoxe. D'*Agueſſeau* avait une mémoire immense; une application continue l'avait rendu très-profond dans plusieurs genres d'érudition ; mais sa tête, fatiguée à force de recevoir & de retenir les opinions des autres, n'avait la force ni de combiner ses propres idées, ni de se former des principes fixes & précis. Sa superstition, sa timidité, son respect pour les usages

anciens, ſon indéciſion, rétréciſſaient ſes vues pour la réforme des lois, & arrêtaient ſon activité. Il mourut après un long miniſtère, ne laiſſant à la France que le regret de voir ſes grandes vertus demeurées inutiles, & ſes rares qualités perdues pour la nation.

Sa ſévérité pour les Elémens de la philoſophie de *Newton* n'eſt pas la ſeule petiteſſe qui ait marqué ſon adminiſtration de la librairie : il ne voulait point donner de priviléges pour les romans ; & il ne conſentit à laiſſer imprimer *Cléveland* qu'à condition que le héros changerait de religion.

Voltaire ſe livrait en même temps à l'étude de la phyſique, interrogeait les ſavans dans tous les genres, répétait leurs expériences, ou en imaginait de nouvelles.

Il concourut pour le prix de l'académie des ſciences ſur la nature & la propagation du feu, prit pour deviſe ce diſtique qui, par ſa préciſion & ſon énergie, n'eſt

pas indigne de l'auteur de la Henriade ;

Ignis ubiquè latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Le prix fut donné à l'illuſtre *Euler*, par qui, dans la carrière des ſciences, il n'était humiliant pour perſonne d'être vaincu. Madame *du Châtelet* avait concouru en même temps que ſon ami ; & ces deux pièces obtinrent une mention très-honorable.

La diſpute ſur la meſure des forces occupait alors les mathématiciens. *Voltaire*, dans un mémoire préſenté à l'académie, & approuvé par elle, prit le parti de *Deſcartes* & de *Newton* contre *Leibnitz* & les *Bernouilli*, & même contre madame *du Châtelet* qui était devenue leibnitzienne.

Nous ſommes loin de prétendre que ces ouvrages puiſſent ajouter à la gloire de *Voltaire*, ou même qu'ils puiſſent lui mériter une place parmi les ſavans ; mais le mérite d'avoir fait connaître aux

Français qui ne ſont pas géomètres, *Newton*, le véritable ſyſtême du monde, & les principaux phénomènes de l'optique, peut être compté dans la vie d'un philoſophe.

Il eſt utile de répandre dans les eſprits, des idées juſtes ſur des objets qui ſemblent n'appartenir qu'aux ſciences, lorſqu'il s'agit ou de faits généraux, importans dans l'ordre du monde, ou de faits communs qui ſe préſentent à tous les yeux. L'ignorance abſolue eſt toujours accompagnée d'erreurs, & les erreurs en phyſique ſervent ſouvent d'appui à des préjugés d'une eſpèce plus dangereuſe. D'ailleurs les connaiſſances phyſiques de *Voltaire* ont ſervi ſon talent pour la poéſie. Nous ne parlons pas ſeulement ici des pièces où il a eu le mérite rare d'exprimer en vers des vérités préciſes ſans les défigurer, ſans ceſſer d'être poëte, de s'adreſſer à l'imagination & de flatter l'oreille; l'étude des ſciences agrandit la ſphère des idées poétiques, enrichit les

vers de nouvelles images : ſans cette reſſource, la poéſie, néceſſairement reſſerrée dans un cercle étroit, ne ſerait plus que l'art de rajeunir avec adreſſe, & en vers harmonieux, des idées communes & des peintures épuiſées.

Sur quelque genre que l'on s'exerce, celui qui a dans un autre des lumières étendues ou profondes, aura toujours un avantage immenſe. Le génie poétique de *Voltaire* aurait été le même ; mais il n'aurait pas été un ſi grand poëte, s'il n'eût point cultivé la phyſique, la philoſophie, l'hiſtoire. Ce n'eſt pas ſeulement en augmentant le nombre des idées que ces études étrangères ſont utiles, elles perfectionnent l'eſprit même, parce qu'elles en exercent d'une manière plus égale les diverſes facultés.

Après avoir donné quelques années à la phyſique, *Voltaire* conſulta ſur ſes progrès, *Clairaut* qui eut la franchiſe de lui répondre qu'avec un travail opiniâtre il ne parviendrait qu'à devenir un ſavant

médiocre, & qu'il perdrait inutilement pour ſa gloire un temps dont il devait compte à la poéſie & à la philoſophie. *Voltaire* l'entendit, & céda au goût naturel qui ſans ceſſe le ramenait vers les lettres, & au vœu de ſes amis qui ne pouvaient le ſuivre dans ſa nouvelle carrière. Auſſi cette retraite de Cirey ne fut-elle point toute entière abſorbée par les ſciences.

C'eſt là qu'il fit Alzire, Zulime, Mahomet, qu'il acheva ſes Diſcours ſur l'homme, qu'il écrivit l'Hiſtoire de *Charles XII*, prépara le Siècle de *Louis XIV*, & raſſembla des matériaux pour ſon Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours.

Alzire & Mahomet ſont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poéſie à l'eſprit philoſophique peut élever l'art de la tragédie. Cet art ne ſe borne point dans ces pièces à effrayer par le tableau des paſſions, à les réveiller dans les ames, à

faire couler les douces larmes de la pitié ou de l'amour; il y devient celui d'éclairer les hommes, & de les porter à la vertu. Ces citoyens oiſifs, qui vont porter au théatre le triſte embarras de finir une inutile journée, y ſont appelés à diſcuter les plus grands intérêts du genre humain. On voit dans Alzire les vertus nobles, mais ſauvages & impétueuſes de l'homme de la nature, combattre les vices de la ſociété corrompue par le fanatiſme & l'ambition, & céder à la vertu perfectionnée par la raiſon dans l'ame d'*Alvarès* ou de *Guſman* mourant & déſabuſé. On y voit à la fois comment la ſociété corrompt l'homme en mettant des préjugés à la place de l'ignorance, & comment elle le perfectionne, dès que la vérité prend celle des erreurs. Mais le plus funeſte des préjugés eſt le fanatiſme; & *Voltaire* voulut immoler ce monſtre ſur la ſcène, & employer, pour l'arracher des ames, ces effets terribles que l'art du théatre peut ſeul produire.

Sans doute il était aiſé de rendre un fanatique odieux ; mais que ce fanatique ſoit un grand homme ; qu'en l'abhorrant on ne puiſſe s'empêcher de l'admirer ; qu'il deſcende à d'indignes artifices ſans être avili ; qu'occupé d'établir une religion & d'élever un empire, il ſoit amoureux ſans être ridicule ; qu'en commettant tous les crimes, il ne faſſe pas éprouver cette horreur pénible qu'inſpirent les ſcélérats ; qu'il ait à la fois le ton d'un prophète & le langage d'un homme de génie ; qu'il ſe montre ſupérieur au fanatiſme dont il enivre ſes ignorans & intrépides diſciples, ſans que jamais la baſſeſſe attachée à l'hypocriſie dégrade ſon caractère ; qu'enfin ſes crimes ſoient couronnés par le ſuccès ; qu'il triomphe & qu'il paraiſſe aſſez puni par ſes remords : voilà ce que le talent dramatique n'eût pu faire, s'il n'avait été joint à un eſprit ſupérieur.

Mahomet fut d'abord joué à Lille, en 1741. On remit à *Voltaire*, pendant la

première repréſentation, un billet du roi de Pruſſe qui lui mandait la victoire de Molwitz ; il interrompit la pièce pour le lire aux ſpectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ſes amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera réuſſir la mienne.* On oſa la riſquer à Paris ; mais les cris des fanatiques obtinrent de la faibleſſe du cardinal de *Fleuri* d'en faire défendre la repréſentation. *Voltaire* prit le parti d'envoyer ſa pièce à *Benoît XIV*, avec deux vers latins pour ſon portrait. *Lambertini*, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'eſprit, lui répondit avec bonté, & lui envoya des médailles. *Crébillon* fut plus ſcrupuleux que le pape. Il ne voulut jamais conſentir à laiſſer jouer une pièce qui, en prouvant qu'on pouvait porter la terreur tragique à ſon comble, ſans ſacrifier l'intérêt & ſans révolter par des horreurs dégoûtantes, était la ſatyre du genre dont il avait l'orgueil de ſe croire le créateur & le modèle.

Ce ne fut qu'en 1751 que M. d'*Alembert*, nommé par M. le comte d'*Argenſon* pour examiner Mahomet, eut le courage de l'approuver, & de s'expoſer en même temps à la haine des gens de lettres ligués contre *Voltaire*, & à celle des dévots; courage d'autant plus reſpectable que l'approbateur d'un ouvrage n'en partageant pas la gloire, il ne pouvait avoir aucun autre dédommagement du danger auquel il s'expoſait que le plaiſir d'avoir ſervi l'amitié, & préparé un triomphe à la raiſon.

Zulime n'eut point de ſuccès; & tous les efforts de l'auteur pour la corriger & pour en pallier les défauts, ont été inutiles. *Une tragédie eſt une expérience ſur le cœur humain*, & cette expérience ne réuſſit pas toujours, même entre les mains les plus habiles. Mais le rôle de *Zulime* eſt le premier au théatre, où une femme paſſionnée & entraînée à des actions criminelles, ait conſervé la généroſité & le déſintéreſſement de l'amour.

Ce

Ce caractère si vrai, si violent & si tendre, eût peut-être mérité l'indulgence des spectateurs, & les juges du théatre auraient pu, en faveur de la beauté neuve de ce rôle, pardonner à la faiblesse des autres, sur laquelle l'auteur s'était condamné lui-même avec tant de sévérité & de franchise.

Les Discours sur l'homme sont un des plus beaux monumens de la poésie française. S'ils n'offrent point un plan régulier comme les Epîtres de *Pope*, ils ont l'avantage de renfermer une philosophie plus vraie, plus douce, plus usuelle. La variété des tons, une sorte d'abandon, une sensibilité touchante, un enthousiasme toujours noble, toujours vrai, leur donnent un charme que l'esprit, l'imagination & le cœur goûtent tour-à-tour; charme dont *Voltaire* a seul connu le secret: & ce secret est celui de toucher, de plaire, d'instruire sans fatiguer jamais, d'écrire pour tous les esprits comme pour tous les âges. Souvent on

y voit briller des éclairs d'une philoſophie profonde qui, preſque toujours exprimée en ſentiment ou en image, paraît ſimple & populaire; talent auſſi utile, auſſi rare que celui de donner un air de profondeur à des idées fauſſes & triviales, eſt commun & dangereux.

En quittant la lecture de *Pope*, on admire ſon talent, & l'adreſſe avec laquelle il défend ſon ſyſtême; mais l'ame eſt tranquille, & l'eſprit retrouve bientôt toutes ſes objections, plutôt éludées que détruites. On ne peut quitter *Voltaire* ſans être encouragé ou conſolé, ſans emporter avec le ſentiment douloureux des maux auxquels la nature a condamné les hommes, celui des reſſources qu'elle leur a préparées.

La vie de *Charles XII* eſt le premier morceau d'hiſtoire que *Voltaire* ait publié. Le ſtyle, auſſi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une ſuite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes ſingulières, d'événemens roma-

neſques qui ne laiſſent repoſer ni la curioſité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit ; l'auteur s'eſt oublié lui-méme, pour faire agir ſes perſonnages. Il ſemble qu'il ne faſſe que raconter ce qu'il vient d'apprendre ſur ſon héros. Il n'eſt queſtion que de combats, de projets militaires ; & cependant on y apperçoit par-tout l'eſprit d'un philoſophe, & l'ame d'un défenſeur de l'humanité.

Voltaire n'avait écrit que ſur des mémoires originaux, fournis par les témoins mêmes des événemens ; & ſon exactitude a eu pour garant le témoignage reſpectable de *Stanislas*, l'ami, le compagnon, la victime de *Charles XII.*

Cependant on accuſa cette hiſtoire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant d'enthouſiaſme, jamais peut-être perſonne ne fut traité avec moins d'indulgence que *Voltaire.* Comme en France la réputation

d'eſprit eſt de toutes la plus enviée, & qu'il était impoſſible que la ſienne en ce genre n'effaçât toutes les autres, on s'acharnait à lui conteſter tout le reſte; & la prétention à l'eſprit étant au moins auſſi inquiète dans les autres claſſes que dans celle des gens de lettres, il avait preſqu'autant de jaloux que de lecteurs.

C'était en vain que *Voltaire* avait cru que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait caché que ſa perſonne; & ſa gloire importunait encore ſes ennemis. Un libelle où l'on calomniait ſa vie entière, vint troubler ſon repos. On le traitait comme un prince ou comme un miniſtre, parce qu'il excitait autant d'envie. L'auteur de ce libelle était cet abbé *Desfontaines*, qui devait à *Voltaire* la liberté, & peut-être la vie. Accuſé d'un vice honteux que la ſuperſtition a mis au rang des crimes, il avait été empriſonné dans un temps où, par une atroce & ridicule politique, on croyait très à propos de brûler quelques hommes, afin d'en

dégoûter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnait fauſſement de montrer quelque penchant.

Voltaire inſtruit du malheur de l'abbé *Desfontaines*, dont il ne connaiſſait pas la perſonne, & qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que de cultiver les lettres, courut à Fontainebleau trouver madame de *Prie*, alors toute puiſſante, & obtint d'elle la liberté du priſonnier, à condition qu'il ne ſe montrerait point à Paris. Ce fut encore *Voltaire* qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ſes amies. *Desfontaines* y fit un libelle contre ſon bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir ſauvé la vie. Il ſaiſiſſait avidement dans les journaux toutes les occaſions de le bleſſer; c'était lui qui avait fait dénoncer, par un prêtre du ſéminaire, le Mondain, badinage ingénieux, où *Voltaire* a voulu montrer comment le luxe, en adouciſſant les mœurs, en animant l'induſtrie, prévient

une partie des maux qui naiſſent de l'inégalité des fortunes & de la dureté des riches.

Cette dénonciation l'expoſa au danger d'une nouvelle expatriation, parce qu'au reproche de prêcher la volupté, ſi grave aux yeux des gens qui ont beſoin de couvrir des vices plus réels du manteau de l'auſtérité, on joignit le reproche plus dangereux de s'être moqué des plaiſirs de nos premiers pères.

Enfin le journaliſte publia *la Voltairomanie*. Ce fut alors que *Voltaire*, qui depuis long-temps ſouffrait en ſilence les calomnies de *Desfontaines* & de *Rouſſeau*, s'abandonna aux mouvemens d'une colère dont ces vils ennemis n'étaient pas dignes.

Non content de ſe venger en livrant ſes adverſaires au mépris public, en les marquant de ces traits que le temps n'efface point, il pourſuivit *Desfontaines*, qui en fut quitte pour déſavouer le libelle, & ſe mit à en faire d'autres pour ſe conſoler.

C'eſt donc à quarante-quatre ans, après vingt années de patience, que *Voltaire* ſortit pour la première fois de cette modération dont il ſerait à deſirer que les gens de lettres ne s'écartaſſent jamais. S'ils ont reçu de la nature le talent ſi redoutable de dévouer leurs ennemis au ridicule & à la honte, qu'ils dédaignent d'employer cette arme dangereuſe à venger leurs propres querelles, & qu'ils la réſervent contre les perſécuteurs de la vérité & les ennemis des droits des hommes !

La liaiſon qui ſe forma, vers le même temps, entre *Voltaire* & le prince royal de Pruſſe, était une des premières cauſes des emportemens où ſes ennemis ſe livrèrent alors contre lui. Le jeune *Frédéric* n'avait reçu de ſon père que l'éducation d'un ſoldat; mais la nature le deſtinait à être un homme d'un eſprit aimable, étendu & élevé, auſſi bien qu'un grand général. Il était relégué à Rémusberg par ſon père qui, ayant formé le projet de

lui faire couper la tête, en qualité de déſerteur, parce qu'il avait voulu voyager ſans ſa permiſſion, avait cédé aux repréſentations du miniſtre de l'empereur, & s'était contenté de le faire aſſiſter au ſupplice d'un de ſes compagnons de voyage.

Dans cette retraite, *Frédéric* paſſionné pour la langue françaiſe, pour les vers, pour la philoſophie, choiſit *Voltaire* pour ſon confident & pour ſon guide. Ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages; le prince conſultait le philoſophe ſur ſes travaux, lui demandait des conſeils & des leçons. Ils diſcutaient enſemble les queſtions de la métaphyſique les plus curieuſes comme les plus inſolubles. Le prince étudiait alors *Volf*, dont il abjura bientôt les ſyſtêmes & l'inintelligible langage, pour une philoſophie plus ſimple & plus vraie. Il travaillait en même temps à réfuter *Machiavel*, c'eſt-à-dire à prouver que la politique la plus ſûre pour un prince, eſt de conformer ſa con-

duite aux règles de la morale, & que ſon intérêt ne le rend pas néceſſairement ennemi de ſes peuples & de ſes voiſins, comme *Machiavel* l'avait ſuppoſé, ſoit par eſprit de ſyſtême, ſoit pour dégoûter ſes compatriotes du gouvernement d'un ſeul, vers lequel la laſſitude d'un gouvernement populaire, toujours orageux & ſouvent cruel, ſemblait les porter.

Dans le ſiècle précédent, *Tycho-Brahé*, *Deſcartes*, *Leibnitz*, avaient joui de la ſociété des ſouverains, & avaient été comblés des marques de leur eſtime; mais la confiance, la liberté ne régnaient pas dans ce commerce trop inégal. *Frédéric* en donna le premier exemple, que malheureuſement pour ſa gloire il n'a pas ſoutenu. Le prince envoya ſon ami, le baron de *Keyſerling*, viſiter *les divinités de Cirey*, & porter à *Voltaire* ſon portrait & ſes manuſcrits. Le philoſophe était touché, peut-être même flatté de cet hommage; mais il l'était encore plus de voir un prince deſtiné pour le trône,

cultiver les lettres, ſe montrer l'ami de la philoſophie, & l'ennemi de la ſuperſtition. Il eſpérait que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* ſerait un roi pacifique; & il s'occupait avec délices de faire imprimer ſecrétement le livre qu'il croyait devoir lier le prince à la vertu, par la crainte de démentir ſes propres principes, & de trouver ſa condamnation dans ſon propre ouvrage.

Frédéric, en montant ſur le trône, ne changea point pour *Voltaire*. Les ſoins du gouvernement n'affaiblirent ni ſon goût pour les vers, ni ſon avidité pour les ouvrages conſervés alors dans le portefeuille de *Voltaire*, & dont avec madame *du Châtelet* il était preſque le ſeul confident; mais une de ſes premières démarches, fut de faire ſuſpendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. *Voltaire* obéit; & ſes ſoins, qu'il donnait à regret, furent infructueux. Il deſirait encore plus que ſon diſciple, devenu roi, prît un engagement public qui répondît de ſe

fidélité aux maximes philoſophiques. Il alla le voir à Véſel, & fut étonné de trouver un jeune roi en uniforme, ſur un lit de camp, ayant le friſſon de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha point le roi de profiter du voiſinage pour faire payer à l'évêque de Liége une ancienne dette oubliée. *Voltaire* écrivit le mémoire qui fut appuyé par des ſoldats ; & il revint à Paris, content d'avoir vu que ſon héros était un homme très-aimable : mais il réſiſta aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès de lui, & préféra l'amitié de madame *du Châtelet* à la faveur d'un roi, & d'un roi qui l'admirait.

Le roi de Pruſſe déclara la guerre à la fille de *Charles VI*, & profita de ſa faibleſſe pour faire valoir d'anciennes prétentions ſur la Siléſie. Deux batailles lui en aſſurèrent la poſſeſſion. Le cardinal de *Fleuri*, qui avait entrepris la guerre malgré lui, négociait toujours en ſecret. L'impératrice ſentit que ſon intérêt n'était pas de traiter avec la France, contre

laquelle elle eſpérait des alliés utiles, qui ſe chargeraient des frais de la guerre; tandis que, ſi elle n'avait plus à combattre que le roi de Pruſſe, elle reſterait abandonnée à elle-même, & verrait les vœux & les ſecours ſecrets des mêmes puiſſances ſe tourner vers ſon ennemi. Elle aima mieux étouffer ſon reſſentiment, inſtruire le roi de Pruſſe des propoſitions du cardinal, le déterminer à la paix par cette confidence, & acheter, par le ſacrifice de la Siléſie, la neutralité de l'ennemi le plus à craindre pour elle.

La guerre n'avait pas interrompu la correſpondance du roi de Pruſſe & de *Voltaire*. Le roi lui envoyait des vers du milieu de ſon camp, en ſe préparant à une bataille, ou pendant le tumulte d'une victoire; & *Voltaire*, en louant ſes exploits, en careſſant ſa gloire militaire, lui prêchait toujours l'humanité & la paix.

Le cardinal de *Fleuri* mourut. *Voltaire* avait été aſſez lié avec lui, parce qu'il était

était curieux de connaître les anecdotes du règne de *Louis XIV*, & que *Fleuri* aimait à les conter, s'arrêtant surtout à celles qui pouvaient le regarder, & ne doutant pas que *Voltaire* ne s'empressât d'en remplir son histoire; mais la haine naturelle de *Fleuri*, & de tous les hommes faibles, pour qui s'éleve au-dessus des forces communes, l'emporta sur son goût & sur sa vanité.

Fleuri avait voulu empêcher les Français de parler & même de penser, pour les gouverner plus aisément. Il avait, toute sa vie, entretenu dans l'état une guerre d'opinion, par ses soins mêmes pour empêcher ces opinions de faire du bruit, & de troubler la tranquillité publique. La hardiesse de *Voltaire* l'effrayait. Il craignait également de compromettre son repos en le défendant, ou sa petite renommée en l'abandonnant avec trop de lâcheté; & *Voltaire* trouva dans lui moins un protecteur qu'un persécuteur caché, mais contenu par son

reſpect pour l'opinion & l'intérêt de ſa propre gloire.

Voltaire fut déſigné pour lui ſuccéder dans l'académie françaiſe. Il venait d'y acquérir de nouveaux droits qui auraient impoſé ſilence à l'envie, ſi elle pouvait avoir quelque pudeur ; il venait d'enrichir la ſcène d'un nouveau chef-d'œuvre, de Mérope, juſqu'ici la ſeule tragédie où des larmes abondantes & douces ne coulent point ſur les malheurs de l'amour. L'auteur de Zaïre avait déjà combattu cette maxime de *Deſpréaux* :

De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.

Il avait avancé que la nature peut produire au théatre des effets plus pathétiques & plus déchirans ; & il le prouva dans Mérope.

Cependant, ſi *Deſpréaux* entend par *ſûre*, *la moins difficile*, les faits ſont en ſa faveur. Pluſieurs poëtes ont fait des tragédies touchantes, fondées ſur l'amour ; & Mérope eſt ſeule juſqu'ici.

Entraîné par l'intérêt des ſituations, par une rapidité de dialogue inconnue au théatre, par le talent d'une actrice qui avait ſu prendre l'accent vrai & paſſionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthouſiaſme ſans exemple. Il força *Voltaire*, caché dans un coin du ſpectacle, à venir ſe montrer aux ſpectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de *Villars* ; on cria à la jeune ducheſſe de *Villars* d'embraſſer l'auteur de Mérope ; elle fut obligée de céder à l'impérieuſe volonté du public, ivre d'admiration & de plaiſir.

C'eſt la premiere fois que le parterre ait demandé l'auteur d'une pièce. Mais ce qui fut alors un hommage rendu au génie, dégénéré depuis en uſage, n'eſt plus qu'une cérémonie ridicule & humiliante, à laquelle les auteurs qui ſe reſpectent, refuſent de ſe ſoumettre.

A ce nouveau titre, que la dévotion même était obligée de reſpecter, ſe joignait l'appui de madame de *Châteauroux*,

alors gouvernée par le duc de *Richelieu*, cet homme extraordinaire, qui à vingt ans avait été deux fois à la Baſtille pour la témérité de ſes galanteries ; qui par l'éclat & le nombre de ſes aventures avait fait naître parmi les femmes une eſpèce de mode, & preſque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui ; qui avait établi parmi ſes imitateurs une ſorte de galanterie, où l'amour n'était plus même le goût du plaiſir, mais la vanité de ſéduire : ce même homme qu'on vit enſuite contribuer à la gloire de Fontenoi, affermir la révolution de Gênes, prendre Mahon, forcer une armée anglaiſe à lui rendre les armes ; & lorſqu'elle eut rompu ce traité, lorſqu'elle menaçait ſes quartiers diſperſés & affaiblis, l'arrêter par ſon activité & ſon audace ; & qui vint enſuite reperdre dans les intrigues de la cour, & dans les manœuvres d'une adminiſtration tyrannique & corrompue, une gloire qui eût pu couvrir les premières fautes de ſa vie.

Le duc de *Richelieu* avait été l'ami de *Voltaire* dès l'enfance. *Voltaire*, qui eut ſouvent à s'en plaindre, conſerva pour lui ce goût de la jeuneſſe que le temps n'efface point, & une eſpèce de confiance que l'habitude ſoutenait plus que le ſentiment; & le maréchal de *Richelieu* demeura fidelle à cet ancien attachement, autant que le permirent la légéreté de ſon caractère, ſes caprices, ſon petit deſpotiſme ſur les théatres, ſon mépris pour tout ce qui n'était pas homme de la cour, ſa faibleſſe pour le crédit, & ſon inſenſibilité pour ce qui était noble ou utile.

Il ſervit alors *Voltaire* auprès de madame de *Châteauroux*; mais M. de *Maurepas* n'aimait pas *Voltaire*. L'abbé de *Chaulieu* avait fait une épigramme contre Oedipe, parce qu'il était bleſſé qu'un jeune homme, déjà ſon rival dans le genre des poéſies fugitives, mélées de philoſophie & de volupté, joignît à cette gloire celle de réuſſir au théatre; & M. de *Maurepas*, qui mettait de la vanité

à montrer plus d'esprit qu'un autre dans un souper, ne pardonnait pas à *Voltaire* de lui ôter trop évidemment cet avantage, dont il n'était pas trop ridicule alors qu'un homme en place pût être flatté.

Voltaire avait essayé de le désarmer par une épître où il lui donnait les louanges auxquelles le genre d'esprit & le caractère de M. de *Maurepas* pouvaient prêter le plus de vraisemblance. Cette épître, qui renfermait autant de leçons que d'éloges, ne changea rien aux sentimens du ministre. Il se lia, pour empêcher *Voltaire* d'entrer à l'académie, avec le théatin *Boyer*, que *Fleuri* avait préféré pour l'éducation du dauphin, à *Massillon* dont il craignait les talens & la vertu, & qu'il avait ensuite désigné au roi, en mourant, pour la feuille des bénéfices, apparemment dans l'espérance de se faire regretter des jansénistes. D'ailleurs M. de *Maurepas* était bien aise de trouver une occasion de blesser, sans se compromettre, madame de *Châteauroux*, dont il

connaissait toute la haine pour lui. *Voltaire*, instruit de cette intrigue, alla trouver le ministre, & lui demanda si, dans le cas où madame de *Châteauroux* secondât son élection, il la traverserait. *Oui*, lui répondit le ministre, *& je vous écraserai* (*)

(*) Dans le dessein constant d'être justes envers tout le monde, nous devons dire ici que depuis la mort de *Voltaire*, ayant parlé de cette anecdote à M. le comte de *Maurepas*, au caractère duquel ce mot nous parut étranger, il nous répondit, en riant, que c'était le roi lui-même qui n'avait pas voulu que *Voltaire* succédât au cardinal de *Fleuri* dans sa place d'académicien; sa Majesté trouvant qu'il y avait une dissemblance trop marquée entre ces deux hommes, pour mettre l'éloge de l'un dans la bouche de l'autre, & donner à rire au public par un rapprochement semblable.

M. de *Maurepas* nous a même ajouté qu'il savait depuis très-long-temps, que *Voltaire* avait dit & écrit à ses amis le mot: *je vous écraserai*; mais que cette légère injustice d'un homme aussi célèbre, ne l'avait pas empêché de solliciter le roi régnant, & d'en obtenir que celui

Il ſavait qu'un homme en place en aurait la facilité ; & que, ſous un gouvernement faible, le crédit d'une maîtreſſe doit céder à celui des prêtres intrigans ou fanatiques, plus mépriſables aux yeux de la raiſon, mais encore reſpectés par la populace : il laiſſa triompher *Boyer*.

Peu de temps après, le miniſtre ſentit combien l'alliance du roi de Pruſſe était néceſſaire à la France ; mais ce prince craignait de s'engager de nouveau avec une puiſſance dont la politique incertaine & timide ne lui inſpirait aucune confiance. On imagina que *Voltaire* pourrait

---

qui avait tant honoré ſon ſiècle & ſa nation, vînt jouir de ſa gloire au milieu d'elle, à la fin de ſa carrière.

Nous avons déjà dit ailleurs, que ſans adopter ni blâmer les opinions de notre auteur ſur une infinité d'objets, nous nous ſommes ſévérement renfermés dans notre devoir d'éditeurs ; être impartiaux & fidelles, eſt ce que l'Europe attend de nous, le reſte nous eſt étranger. (*Note du correſpondant général de la ſociété littéraire typographique.*)

le déterminer. Il fut chargé de cette négociation, mais en ſecret. On convint que les perſécutions de *Boyer* ſeraient le prétexte de ſon voyage en Pruſſe. Il y gagna la liberté de ſe moquer du pauvre theatin, qui alla ſe plaindre au roi que *Voltaire* le feſait *paſſer pour un ſot* dans les cours étrangères, & à qui le roi répondit que *c'était une choſe convenue.*

Voltaire partit; & *Piron*, à la tête de ſes ennemis, l'accabla d'épigrammes & de chanſons ſur ſa prétendue diſgrace. Ce *Piron* avait l'habitude d'inſulter à tous les hommes célèbres qui eſſuyaient des perſécutions. Ses œuvres ſont remplies des preuves de cette baſſe méchanceté. Il paſſait cependant pour un bon homme, parce qu'il était pareſſeux, & que n'ayant aucune dignité dans le caractère, il n'offenſait pas l'amour-propre des gens du monde.

Cependant, après avoir paſſé quelque temps avec le roi de Pruſſe, qui ſe refuſait conſtamment à toute négociation

avec la France, *Voltaire* eut l'adreſſe de ſaiſir le véritable motif de ce refus : c'était la faibleſſe qu'avait eue la France de ne pas déclarer la guerre à l'Angleterre, & de paraître, par cette conduite, demander la paix quand elle pouvait prétendre à en dicter les conditions.

Il revint alors à Paris, & rendit compte de ſon voyage. Le printemps ſuivant, le roi de Pruſſe déclara de nouveau la guerre à la reine d'Hongrie, & par cette diverſion utile força ſes troupes d'évacuer l'Alſace. Ce ſervice important, celui d'avoir pénétré, en paſſant à la Haie, les diſpoſitions des Hollandais encore incertaines en apparence, n'obtint à *Voltaire* aucune de ces marques de conſidération dont il eût voulu ſe faire un rempart contre ſes ennemis littéraires.

Le marquis d'*Argenſon* fut appelé au miniſtère. Il mérite d'être compté parmi le petit nombre des gens en place qui ont aimé véritablement la philoſophie & le bien public. Son goût pour les lét-

tres l'avait lié avec *Voltaire*. Il l'employa plus d'une fois à écrire des manifeſtes, des déclarations, des dépêches qui pouvaient exiger dans le ſtyle, de la correction, de la nobleſſe & de la meſure.

Tel fut le manifeſte qui devait être publié par le Prétendant, à ſa deſcente en Ecoſſe, avec une petite armée françaiſe que le duc de *Richelieu* aurait commandée, *Voltaire* eut alors l'occaſion de travailler avec le comte de *Lalli*, jacobite zélé, ennemi acharné des Anglais, dont il a depuis défendu la mémoire avec tant de courage, lorſqu'un arrêt injuſte, exécuté avec barbarie, le ſacrifia au reſſentiment de quelques employés de la compagnie des Indes.

Mais il eut dans le même temps un appui plus puiſſant, la marquiſe de *Pompadour*, avec laquelle il avait été lié lorſqu'elle était encore madame d'*Etiole*. Elle le chargea de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin. Une charge de gentilhomme de la chambre,

le titre d'hiſtoriographe de France, & enfin la protection de la cour, néceſſaire pour empêcher la cabale des dévots de lui fermer l'entrée de l'académie françaiſe, furent la récompenſe de cet ouvrage. C'eſt à cette occaſion qu'il fit ces vers:

Mon Henri quatre & ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du roi;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi,
Pour une farce de la foire.

C'était juger un peu trop ſévérement la Princeſſe de Navarre, ouvrage rempli d'une galanterie noble & touchante.

Cependant la faveur de la cour ne ſuffiſait pas pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé, pour déſarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de *Latour*, où il proteſtait de ſon reſpect pour la religion, & ce qui était plus néceſſaire, de ſon attachement aux jéſuites.

Malgré

Malgré l'adreſſe avec laquelle il ménage ſes expreſſions dans cette lettre, il valait mieux ſans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la faibleſſe de l'écrire : & cette faibleſſe ſerait inexcuſable, s'il avait fait ce ſacrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvait plus honorer le nom de *Voltaire*. Mais il le feſait à ſa ſûreté ; il croyait qu'il trouverait dans l'académie un appui contre la perſécution ; & c'était préſumer trop du courage & de la juſtice de ſes confrères.

Dans ſon diſcours à l'académie, il ſecoua le joug de l'uſage, qui ſemblait condamner ces diſcours à n'être qu'une ſuite de complimens, plus encore que d'éloges. *Voltaire* oſa parler dans le ſien, de littérature & de goût ; & ſon exemple eſt devenu, en quelque ſorte, une loi dont les académiciens gens de lettres oſent rarement s'écarter. Mais il n'alla point juſqu'à ſupprimer les éternels éloges de *Richelieu*, de *Séguier* & de

Louis XIV; & jusqu'ici deux ou trois académiciens seulement ont eu le courage de s'en dispenser. Il parla de *Crébillon*, dans ce discours, avec la noble générosité d'un homme qui ne craint point d'honorer le talent dans un rival, & de donner des armes à ses propres détracteurs.

Un nouvel orage de libelles vint tomber sur lui, & il n'eut pas la force de les mépriser. La police était alors aux ordres d'un homme qui avait passé quelques mois à la campagne avec madame de *Pompadour*. On arrêta un malheureux violon de l'opéra, nommé *Travenol*, qui, avec l'avocat *Rigoley de Juvigny*, colportait ces libelles. Le père de *Travenol*, vieillard de quatre-vingts ans, va chez *Voltaire* demander la grace du coupable; toute sa colère cède au premier cri de l'humanité. Il pleure avec le vieillard, l'embrasse, le console, & court avec lui demander la liberté de son fils.

La faveur de *Voltaire* ne fut pas de

longue durée. Madame de *Pompadour* fit accorder à *Crébillon* des honneurs qu'on lui refuſait. *Voltaire* avait rendu conſtamment juſtice à l'auteur de Rhadamiſte; mais il ne pouvait avoir l'humilité de le croire ſupérieur à celui d'Alzire, de Mahomet & de Mérope. Il ne vit dans cet enthouſiaſme exagéré pour *Crébillon*, qu'un deſir ſecret de l'humilier; & il ne ſe trompait pas.

Le poëte, le bel eſprit aurait pu conſerver des amis puiſſans; mais ces titres cachaient dans *Voltaire* un philoſophe, un homme plus occupé encore des progrès de la raiſon que de ſa gloire perſonnelle.

Son caractère, naturellement fier & indépendant, ſe prêtait à des adulations ingénieuſes; il prodiguait la louange, mais il conſervait ſes ſentimens, ſes opinions, & la liberté de les montrer. Des leçons fortes ou touchantes ſortaient du ſein des éloges; & cette manière de louer, qui pouvait réuſſir à la cour de

Frédéric, devait bleſſer dans toute autre.

Il retourna donc encore à Cirey, & bientôt après à la cour de *Stanislas*. Ce prince, deux fois élu roi de Pologne, l'une par la volonté de *Charles XII*, l'autre par le vœu de la nation, n'en avait jamais poſſédé que le titre. Retiré en Lorraine, où il n'avait encore que le nom de ſouverain, il réparait par ſes bienfaits le mal que l'adminiſtration françaiſe feſait à cette province, où le gouvernement paternel de *Léopold* avait réparé un ſiècle de dévaſtations & de malheurs. Sa dévotion ne lui avait ôté ni le goût des plaiſirs ni celui des gens d'eſprit. Sa maiſon était celle d'un particulier très-riche; ſon ton, celui d'un homme ſimple & franc qui, n'ayant jamais été malheureux que parce qu'on avait voulu qu'il fût roi, n'était pas ébloui d'un titre dont il n'avait éprouvé que les dangers. Il avait deſiré d'avoir à ſa cour, ou plutôt chez lui, madame *du Châtelet* & *Voltaire*. L'auteur des *Saiſons*, le ſeul poëte fran-

çais qui ait réuni, comme *Voltaire*, l'ame & l'eſprit d'un philoſophe, vivait alors à Lunéville, où il n'était connu que comme un jeune militaire aimable; mais ſes premiers vers, pleins de raiſon, d'eſprit & de goût, annonçaient déjà un homme fait pour honorer ſon ſiècle.

Voltaire menait à Lunéville une vie occupée, douce & tranquille, lorſqu'il eut le malheur d'y perdre ſon amie. Madame *du Châtelet* mourut au moment où elle venait de terminer ſa traduction de *Newton*, dont le travail forcé abrégea ſes jours. Le roi vint conſoler *Voltaire* dans ſa chambre, & pleurer avec lui. Revenu à Paris, il ſe livra au travail; moyen de diſſiper la douleur, que la nature a donné à très-peu d'hommes. Ce pouvoir ſur nos propres idées, cette force de tête que les peines de l'ame ne peuvent détruire, ſont des dons précieux, qu'il ne faut point calomnier en les confondant avec l'inſenſibilité. La ſenſibilité n'eſt point de la faibleſſe; elle conſiſte à ſentir les

peines, & non à s'en laiſſer accabler. On n'en a pas moins une ame ſenſible & tendre, la douleur n'en a pas été moins vive, parce qu'on a eu le courage de la combattre, & que des qualités extraordinaires ont donné la force de la vaincre.

Voltaire ſe laſſait d'entendre tous les gens du monde, & la plupart des gens de lettres, lui préférer *Crébillon*, moins par ſentiment que pour le punir de l'univerſalité de ſes talens ; car on eſt toujours plus indulgent pour les talens bornés à un ſeul genre, qui, paraiſſant une eſpèce d'inſtinct, & laiſſant en repos plus d'eſpèces d'amour-propre, humilient moins l'orgueil.

Cette opinion de la ſupériorité de *Crébillon* était ſoutenue avec tant de paſſion que depuis, dans le diſcours préliminaire de l'*Encyclopédie*, M. d'*Alembert* eut beſoin de courage pour accorder l'égalité à l'auteur d'Alzire & de Mérope, & n'oſa porter plus loin la juſtice. Enfin *Voltaire* voulut ſe venger, & forcer le public à

le mettre à ſa véritable place, en donnant Sémiramis, Oreſte & Rome ſauvée, trois ſujets que *Crébillon* avait traités. Toutes les cabales animées contre *Voltaire* s'étaient réunies pour faire obtenir un ſuccès éphémère au Catilina de ſon rival, pièce dont la conduite eſt abſurde & le ſtyle barbare, où *Cicéron* propoſe d'employer ſa fille pour ſéduire *Catilina*, où un grand-prêtre donne aux amans des rendez-vous dans un temple, y introduit une courtiſanne en habit d'homme, & traite enſuite le ſénat d'impie, parce qu'il y diſcute des affaires de la république.

Rome ſauvée, au contraire, eſt un chef-d'œuvre de ſtyle & de raiſon; *Cicéron* s'y montre avec toute ſa dignité & toute ſon éloquence; *Céſar* y parle, y agit comme un homme fait pour ſoumettre Rome, accabler ſes ennemis de ſa gloire, & ſe faire pardonner la tyrannie à force de talens & de vertus; *Catilina* y eſt un ſcélérat, mais qui cherche à excuſer ſes

vices ſur l'exemple, & ſes crimes ſur la néceſſité. L'énergie républicaine & l'ame des Romains ont paſſé tout entières dans le poëte.

Voltaire avait un petit théatre, où il eſſayait ſes pièces. Il y joua ſouvent le rôle de *Cicéron*. Jamais, dit-on, l'illuſion ne fut plus complète: il avait l'air de créer ſon rôle en le récitant; & quand, au cinquième acte, *Cicéron* reparaiſſait au ſénat, quand il s'excuſait d'aimer la gloire, quand il récitait ces beaux vers:

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point
m'en taire;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſa-
laire.
Sénat, en vous ſervant, il la faut acheter:
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.

alors le perſonnage ſe confondait avec le poëte. On croyait entendre *Cicéron* ou *Voltaire* avouer & excuſer cette faibleſſe des grandes ames.

Il n'y avait qu'un beau rôle dans l'Electre de *Crébillon*, & c'était celui d'un

perſonnage ſubalterne. *Oreſte*, qui ne ſe connaît pas, eſt amoureux de la fille d'*Egiſthe*, qui a le malheur de s'appeler *Iphianaſſe*. L'implacable *Electre* a un tendre penchant pour le fils d'*Egiſthe*; c'eſt au milieu des furies qui conduiſent au parricide un fils égaré & condamné par les dieux à cette horrible vengeance, que ces inſipides amours rempliſſent la ſcène.

Voltaire ſentit qu'il fallait rendre *Clytemneſtre* intéreſſante par ſes remords, la peindre plus faible que coupable, dominée par le cruel *Egiſthe*, mais honteuſe de l'avoir aimé, & ſentant le poids de ſa chaîne comme celui de ſon crime. Si l'on compare cette pièce aux autres tragédies de *Voltaire*, on la trouvera ſans doute bien inférieure à ſes chefs-d'œuvre; mais ſi on la compare à *Sophocle* qu'il voulait imiter, dont il voulait faire connaître aux Français le caractère & la manière de concevoir la tragédie, on verra qu'il a ſu en conſerver les beautés,

en imiter le ſtyle, en corriger les défauts, rendre *Clytemneſtre* plus touchante, & *Electre* moins barbare. Auſſi quand, malgré les cabales, ces beautés de tous les temps, tranſportées ſur notre ſcène par un homme digne de ſervir d'interprète au plus éloquent des poëtes grecs, forcèrent les applaudiſſemens, *Voltaire*, plus occupé des intérêts du goût que de ſa propre gloire, ne put s'empêcher de crier au parterre, dans un mouvement d'enthouſiaſme: *Courage, Athéniens; c'eſt de Sophocle.*

La Sémiramis de *Crébillon* avait été oubliée dès ſa naiſſance. Celle de *Voltaire* eſt le même ſujet, que quinze ans auparavant il avait traité ſous le nom d'Eryphile, & qu'il avait retiré du théatre, quoique la pièce eût été fort applaudie; il avait mieux ſenti aux repréſentations toutes les difficultés de ce ſujet; il avait vu que, pour rendre intéreſſante une femme qui avait fait périr ſon mari, dans la vue de régner à ſa place, il fallait que

l'éclat de ſon règne, ſes conquêtes, ſes vertus, l'étendue de ſon empire, forçaſſent au reſpect, & s'emparaſſent de l'ame des ſpectateurs; que la femme criminelle fût la maîtreſſe du monde, & eût les vertus d'un grand roi. Il ſentit qu'en mettant ſur le théatre les prodiges d'une religion étrangère, il fallait, par la magnificence, le ton auguſte & religieux du ſtyle, ne pas laiſſer à l'imagination le temps de ſe refroidir, montrer par-tout les dieux qu'on voulait faire agir, & couvrir le ridicule d'un miracle, en préſentant ſans ceſſe l'idée conſolante d'un pouvoir divin, exerçant ſur les crimes ſecrets des princes une vengeance lente, mais inévitable.

L'amour, révoltant dans Oreſte, était néceſſaire dans Sémiramis. Il fallait que *Ninias* eût une amante, pour qu'il pût chérir *Sémiramis*, répondre à ſes bontés, ſe ſentir entraîné vers elle avant de la connaître pour ſa mère, ſans que l'horreur naturelle pour l'inceſte ſe répandît

ſur le perſonnage qui doit exciter l'intérêt. Le ſtyle de Sémiramis, la majeſté du ſujet, la beauté du ſpectacle, le grand intérêt de quelques ſcènes, triomphèrent de l'envie & des cabales; mais on ne rendit juſtice que long-temps après à Oreſte & à Rome ſauvée.

Peut-être même n'eſt-on pas encore abſolument juſte. Et ſi on ſonge que tous les colléges, toutes les maiſons où ſe forment les inſtituteurs particuliers, ſont dévoués au fanatiſme, que dans preſque toutes les éducations, on inſtruit les enfans à être injuſtes envers *Voltaire*, on n'en ſera pas étonné.

Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez madame la ducheſſe *du Maine*. Cette princeſſe aimait le bel eſprit, les arts, la galanterie; elle donnait dans ſon palais une idée de ces plaiſirs ingénieux & brillans qui avaient embelli la cour de *Louis XIV*, & ennobli ſes faibleſſes. Elle aimait *Cicéron*; & c'était pour le venger des outrages de *Crébillon*, qu'elle excita

Voltaire

Voltaire à faire Rome ſauvée. Il avait envoyé Mahomet au pape ; il dédia Sémiramis à un cardinal. Il ſe feſait un plaiſir malin de montrer aux fanatiques français, que des princes de l'égliſe ſavaient allier l'eſtime pour le talent au zèle de la religion, & ne croyaient pas ſervir le chriſtianiſme en traitant comme ſes ennemis, les hommes dont le génie exerçait ſur l'opinion publique un empire redoutable.

Ce fut à cette époque qu'il conſentit enfin à céder aux inſtances du roi de Pruſſe, & qu'il accepta le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre du mérite, & une penſion de vingt mille livres. Il ſe voyait, dans ſa patrie, l'objet de l'envie & de la haine des gens de lettres, ſans leur avoir jamais diſputé ni places ni penſion ; ſans les avoir humiliés par des critiques ; ſans s'être jamais mêlé d'aucune intrigue littéraire ; après avoir obligé tous ceux qui avaient eu beſoin de lui, cherché à ſe concilier

les autres par des éloges, & saisi toutes les occasions de gagner l'amitié de ceux que l'amour-propre avait rendu injustes.

Les dévots qui se souvenaient des Lettres philosophiques & de Mahomet, en attendant les occasions de le persécuter, cherchaient à décrier ses ouvrages & sa personne, employaient contre lui leur ascendant sur la première jeunesse, & celui que, comme directeurs, ils conservaient encore dans les familles bourgeoises & chez les dévotes de la cour. Un silence absolu pouvait seul le mettre à l'abri de la persécution ; il n'aurait pu faire paraître aucun ouvrage sans être sûr que la malignité y chercherait un prétexte pour l'accuser d'impiété, ou le rendre odieux au gouvernement. Madame de *Pompadour* avait oublié leur ancienne liaison dans une place où elle ne voulait plus que des esclaves. Elle ne lui pardonnait point de n'avoir pas souffert, avec assez de patience, les préférences accordées à *Crébillon*. *Louis XV* avait

pour *Voltaire* une ſorte d'éloignement. Il avait flatté ce prince plus qu'il ne convenait à ſa propre gloire ; mais l'habitude rend les rois preſqu'inſenſibles à la flatterie publique. La ſeule qui les ſéduiſe eſt la flatterie adroite des courtiſans, qui s'exerçant ſur les petites choſes, ſe répète tous les jours & ſait choiſir ſes momens ; qui conſiſte moins dans des louanges directes que dans une adroite approbation des paſſions, des goûts, des actions, des diſcours du prince. Un demi-mot, un ſigne, une maxime générale qui les raſſure ſur leurs faibleſſes ou ſur leurs fautes, font plus d'effet que les vers les plus dignes de la poſtérité. Les louanges des hommes de génie ne touchent que les rois qui aiment véritablement la gloire.

On prétend que *Voltaire* s'étant approché de *Louis XV* après la repréſentation du Temple de la gloire, où *Trajan*, donnant la paix au monde après ſes victoires, reçoit la couronne refuſée aux conquérans, & réſervée à un héros ami de l'hu-

manité, & lui ayant dit : *Trajan eſt-il content ?* le roi fut moins flatté du parallèle que bleſſé de la familiarité.

M. d'*Argenſon* n'avait pas voulu prêter à *Voltaire* ſon appui pour lui obtenir un titre d'aſſocié libre dans l'académie des ſciences, & pour entrer dans celle des belles-lettres, places qu'il ambitionnait alors comme un aſile contre l'armée des critiques hebdomadaires, que la police oblige à reſpecter les corps littéraires, excepté lorſque des corps ou des particuliers plus puiſſans croient avoir intérêt de les avilir, en les abandonnant aux traits de ces miſérables ennemis.

Voltaire alla donc à Berlin ; & le même prince qui le dédaignait, la même cour où il n'eſſuyait plus que des déſagrémens, furent offenſés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, & la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un aſile. Il trouva, dans le palais du roi de Pruſſe, la paix & preſque la liberté, ſans aucun autre

assujettissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses ouvrages, & lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. Il soupait presque tous les jours avec lui. Ces soupers où la liberté était extrême, où l'on traitait avec une franchise entière toutes les questions de la métaphysique & de la morale, où la plaisanterie la plus libre égayait ou tranchait les discussions les plus sérieuses, où le roi disparaissait presque toujours, pour ne laisser voir que l'homme d'esprit, n'étaient pour *Voltaire* qu'un délassement agréable. Le reste du temps était consacré librement à l'étude.

Il perfectionnait quelques-unes de ses tragédies, achevait le Siècle de *Louis XIV*, corrigeait la Pucelle, travaillait à son Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, & fesait le poëme de la Loi naturelle, tandis que *Frédéric* gouvernait ses états sans ministre, inspectait & perfectionnait son armée, fesait des vers, composait de la musique, écrivait sur la

philoſophie & ſur l'hiſtoire. La famille royale protégeait les goûts de *Voltaire*; il adreſſait des vers aux princeſſes, jouait la tragédie avec les frères & les ſœurs du roi; & en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenait à mieux ſentir les beautés de notre poéſie : car les vers doivent être déclamés, & on ne peut connaître la poéſie d'une langue étrangère, ſi on n'a point l'habitude d'entendre réciter les vers par des hommes qui ſachent leur donner l'accent & le mouvement qu'ils doivent avoir.

Voilà ce que *Voltaire* appelait le palais d'*Alcine*; mais l'enchantement fut trop tôt diſſipé. Les gens de lettres appellés plus anciennement que lui à Berlin, furent jaloux d'une préférence trop marquée, & ſur-tout de cette eſpèce d'indépendance qu'il avait conſervée, de cette familiarité qu'il devait aux graces piquantes de ſon eſprit, & à cet art de mêler la vérité à la louange, & de donner à la flatterie le ton de la galanterie & du badinage.

La Métrie dit à *Voltaire* que le roi, auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu : *J'en ai encore beſoin pour revoir mes ouvrages ; on ſuce l'orange, & on jette l'écorce.* Ce mot déſenchanta *Voltaire*, & lui jeta dans l'ame une défiance qui ne lui permit plus de perdre de vue le projet de s'échapper. En même temps on dit au roi que *Voltaire* avait répondu un jour au général *Manſtein*, qui le preſſait de revoir ſes mémoires : *Le roi m'envoie ſon linge ſale à blanchir, il faut que le vôtre attende ;* qu'une autre fois, en montrant ſur la table un paquet de vers du roi, il avait dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme là, c'eſt Céſar & l'abbé Cotin.*

Cependant un penchant naturel rapprochait le monarque & le philoſophe. *Frédéric* diſait, long-temps après leur ſéparation, que jamais il n'avait vu d'homme auſſi aimable que *Voltaire ; & Voltaire*, malgré un reſſentiment qui jamais ne

s'éteignit abſolument, avouait que quand *Frédéric* le voulait, il était le plus aimable des hommes. Ils étaient encore rapprochés par un mépris ouvert pour les préjugés & les ſuperſtitions, par le plaiſir qu'ils prenaient à en faire l'objet éternel de leurs plaiſanteries, par un goût commun pour une philoſophie gaie & piquante, par une égale diſpoſition à chercher, à ſaiſir, dans les objets graves, le côté qui prête au ridicule. Il paraiſſait que le calme devait ſuccéder à de petits orages, & que l'intérêt commun de leur plaiſir devait toujours finir par les rapprocher. La jalouſie de *Maupertuis* parvint à les déſunir ſans retour.

Maupertuis, homme de beaucoup d'eſprit, ſavant médiocre, & philoſophe plus médiocre encore, était tourmenté de ce deſir de la célébrité, qui fait choiſir les petits moyens lorſque les grands nous manquent, dire des choſes biſarres quand on n'en trouve point de piquantes qui ſoient vraies, généraliſer des formules ſi

l'on ne peut en inventer, & entaſſer des paradoxes quand on n'a point d'idées neuves. On l'avait vu à Paris ſortir de la chambre, ou ſe cacher derrière un paravent, quand un autre occupait la ſociété plus que lui ; & à Berlin, comme à Paris, il eût voulu être par-tout le premier, à l'académie des ſciences comme au ſouper du roi. Il devait à *Voltaire* une grande partie de ſa réputation, & l'honneur d'être le préſident perpétuel de l'académie de Berlin, & d'y exercer la prépondérance ſous le nom du prince.

Mais quelques plaiſanteries échappées à *Voltaire* ſur ce que *Maupertuis*, ayant voulu ſuivre le roi de Pruſſe à l'armée, avait été pris à Molwitz, l'aigrirent contre lui, & il ſe plaignit avec humeur. *Voltaire* lui répondit avec amitié, & l'apaiſa en feſant quatre vers pour ſon portrait. Quelques années après, *Maupertuis* trouva très-mauvais que *Voltaire* n'eût point parlé de lui dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe ; mais

l'arrivée de *Voltaire* à Berlin acheva de l'aigrir. Il le voyait l'ami du ſouverain dont il n'était parvenu qu'à devenir un des courtiſans, & donner des leçons à celui dont il recevait des ordres.

Voltaire entouré d'ennemis, ſe défiant de la conſtance des ſentimens du roi, regrettait en ſecret ſon indépendance, & cherchait à la recouvrer. Il imagine de ſe ſervir d'un juif pour faire ſortir du Brandebourg une partie de ſes fonds. Ce juif trahit ſa confiance; & pour ſe venger de ce que *Voltaire* s'en eſt aperçu à temps, & n'a pas voulu ſe laiſſer voler, il lui fait un procès abſurde, ſachant que la haine n'eſt pas difficile en preuves. Le roi, pour punir *ſon ami* d'avoir voulu conſerver ſon bien & ſa liberté, fait ſemblant de le croire coupable, a l'air de l'abandonner, & l'exclut même de ſa préſence juſqu'à la fin du procès. *Voltaire* s'adreſſe à *Maupertuis*, dont la haine ne s'était pas encore manifeſtée, & le prie de prendre ſa défenſe auprès du chef de

ſes juges. *Maupertuis* le refuſe avec hauteur. *Voltaire* s'aperçoit qu'il a un ennemi de plus. Enfin ce ridicule procès eut l'iſſue qu'il devait avoir ; le juif fut condamné, & *Voltaire* lui fit grace. Alors le roi le rappelle auprès de lui, & ajoute à ſes anciennes bontés, de nouvelles marques de conſidération, telle que la jouiſſance d'un petit château près de Potſdam.

Cependant la haine veillait toujours, & attendait ſes momens. *La Beaumelle*, né en Languedoc d'une famille proteſtante, d'abord apprenti miniſtre à Genève, puis bel eſprit français en Danemarck, renvoyé bientôt de Copenhague, vint chercher fortune à Berlin, n'ayant pour titre de gloire qu'un libelle qu'il venait de publier. Il va chez *Voltaire*, lui préſente ſon livre, où *Voltaire* lui-même eſt maltraité, où *la Beaumelle* compare aux ſinges, aux nains qu'on avait autrefois dans certaines cours, les beaux eſprits appelés à celle de Pruſſe, parmi

leſquels il venait lui-même ſolliciter une place. Cette ridicule étourderie fut un moment l'objet des plaiſanteries du ſouper du roi. *Maupertuis* rapporta ces plaiſanteries à *la Beaumelle*, en chargea *Voltaire* ſeul, lui fit un ennemi irréconciliable, & s'aſſura d'un inſtrument qui ſervirait ſa haine par de honteux libelles, ſans que ſa dignité de préſident d'académie en fût compromiſe.

Maupertuis avait beſoin de ſecours; il venait d'avancer un nouveau principe de mécanique, celui de *la moindre action*. Ce principe, à qui l'illuſtre *Euler* feſait l'honneur de le défendre, en même temps qu'il en apprenait à l'auteur même toute l'étendue & le véritable uſage, eſſuya beaucoup de contradictions. *Koënig* non-ſeulement le combattit, mais il prétendit de plus qu'il n'était pas nouveau, & cita un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce principe ſe trouvait indiqué. *Maupertuis* inſtruit par *Koënig* même qu'il n'a qu'une copie de la lettre de *Leibnitz*, imagine

imagine de le faire ſommer juridiquement, par l'académie de Berlin, de produire l'original. *Koënig* mande qu'il tient ſa copie du malheureux *Hienzi*, décapité long-temps auparavant pour avoir voulu délivrer les habitans du canton de Berne de la tyrannie du ſénat. La lettre ne ſe trouva plus dans ce qui pouvait reſter de ſes papiers; & l'académie, moitié crainte, moitié baſſeſſe, déclara *Koënig* indigne du titre d'académicien, & le fit rayer de la liſte. *Maupertuis* ignorait apparemment que l'opinion générale des ſavans peut ſeule donner ou enlever les découvertes; mais qu'il faut qu'elle ſoit libre & volontairement énoncée; & qu'une forme ſolemnelle, en la rendant ſuſpecte, peut lui ôter ſon autorité & ſa force.

Voltaire avait connu *Koënig* chez madame *du Châtelet*, à laquelle il était venu donner des leçons de leibnitianiſme; il avait conſervé de l'amitié pour lui, quoiqu'il ſe fût permis quelquefois de le plai-

ſanter pendant ſon ſéjour en France. Il n'aimait pas *Maupertuis*, & haïſſait la perſécution, ſous quelque forme qu'elle tourmentât les hommes : il prit donc ouvertement le parti de *Koënig*, & publia quelques ouvrages où la raiſon & la juſtice étaient aſſaiſonnées d'une plaiſanterie fine & piquante. *Maupertuis* intéreſſa l'amour-propre du roi à l'honneur de ſon académie, & obtint de lui d'exiger de *Voltaire* la promeſſe de ne plus ſe moquer ni d'elle ni de ſon préſident. *Voltaire* le promit. Malheureuſement le roi qui avait ordonné le ſilence, ſe crut diſpenſé de le garder. Il écrivit des plaiſanteries qui ſe partageaient, mais avec un peu d'inégalité, entre *Maupertuis* & *Voltaire*. Celui-ci crut que, par cette conduite, le roi lui rendait ſa parole, & que le privilége de ſe moquer ſeul des deux partis ne pouvait être compris dans la prérogative royale. Il profita donc d'une permiſſion générale, anciennement obtenue, pour faire imprimer la diatribe

d'*Akakia*, & dévouer *Maupertuis* à un ridicule éternel.

Le roi rit : il aimait peu *Maupertuis*, & ne pouvait l'eſtimer ; mais jaloux de ſon autorité, il fit brûler cette plaiſanterie par le bourreau : manière de ſe venger qu'il eſt aſſez ſingulier qu'un roi philoſophe ait empruntée de l'inquiſition.

Voltaire outragé, lui renvoya ſa croix, ſa clef, & le brevet de ſa penſion, avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendreſſe,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans ſa jalouſe ardeur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

Il ne ſoupirait qu'après la liberté ; mais pour l'obtenir, il ne ſuffiſait pas qu'il eût renvoyé ce qu'il avait d'abord appelé *de magnifiques bagatelles*, mais qu'il ne nommait plus que *les marques de la ſervitude*. Il écrivait de Berlin, où il était malade, pour demander une permiſſion de partir. Le roi de Pruſſe, qui ne voulait que l'humilier & le conſerver, lui envoyait du

quinquina, mais point de permiſſion. Il écrivait qu'il avait beſoin des eaux de Plombières ; on lui répondait qu'il y en avait d'auſſi bonnes en Siléſie.

Enfin *Voltaire* prend le parti de demander à voir le roi : il ſe flatte que ſa vue réveillera des ſentimens qui étaient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoie ſes anciennes breloques. Il court à Potſdam, voit le roi ; quelques inſtans ſuffiſent pour tout changer. La familiarité renaît, la gaieté reparaît, même aux dépens de *Maupertuis* ; & *Voltaire* obtint la permiſſion d'aller à Plombières, mais en promettant de revenir : promeſſe peut-être peu ſincère, mais auſſi obligeait-elle moins qu'une parole donnée entre égaux ; & les cent ciuquante mille hommes qui gardaient les frontières de la Pruſſe, ne permettaient pas de la regarder comme faite avec une entière liberté.

Voltaire ſe hâta de ſe rendre à Leipſick, où il s'arrêta pour réparer ſes forces épuiſées par cette longue perſécution. *Mau-*

pertuis lui envoie un cartel ridicule, qui n'a d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle ſource à ſes intariſſables plaiſanteries. De Leipſick il va chez la ducheſſe de *Saxe-Gotha*, princeſſe ſupérieure aux préjugés, qui cultivait les lettres & aimait la philoſophie. Il y commença pour elle ſes Annales de l'Empire.

De Gotha il part pour Plombières, & prend la route de Francfort. *Maupertuis* voulait une vengeance : ſon cartel n'avait pas réuſſi, les libelles de *la Beaumelle* ne lui ſuffiſaient pas. Ce malheureux ſecond avait été forcé de quitter Berlin après une aventure ridicule, & quelques ſemaines de priſon ; il s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui vola ſa maîtreſſe en partant ; ſes libelles l'avaient fait chaſſer de Francfort ; & à peine arrivé à Paris, il s'était fait mettre à la Baſtille. Il fallut donc que le préſident de l'académie de Berlin cherchât un autre vengeur. Il excita l'humeur du roi de Pruſſe. La lenteur du

voyage de *Voltaire*, ſon ſéjour à Gotha, un placement conſidérable ſur ſa tête & celle de madame *Denis* ſa nièce, fait ſur le duc de *Virtemberg*, tout annonçait la volonté de quitter pour jamais la Pruſſe; & *Voltaire* avait emporté avec lui le recueil des œuvres poétiques du roi, alors connu ſeulement des beaux eſprits de ſa cour.

On fit craindre à *Frédéric* une vengeance qui pouvait être terrible, même pour un poëte couronné; au moins il était poſſible que *Voltaire* ſe crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Le roi donna ordre à un fripon breveté qu'il entretenait à Francfort pour y acheter ou y voler des hommes, d'arrêter *Voltaire*, & de ne le relâcher que lorſqu'il aurait rendu ſa croix, ſa clef, le brevet de penſion, & les vers que *Freitag* appelait l'*œuvre de poeshies du roi ſon maître*. Malheureuſement, ces volumes étaient reſtés à Leipſick. *Voltaire* fut

étroitement gardé pendant trois ſemaines; madame *Denis* ſa nièce, qui était venue au-devant de lui, fut traitée avec la même rigueur. Des gardes veillaient à leur porte. Un ſatellite de *Freitag* reſtait dans la chambre de chacun d'eux, & ne les perdait pas de vue : tant on craignaît que l'*œuvre de poeshies* ne pût s'échapper. Enfin on remit entre les mains de *Freitag* ce précieux dépôt; & *Voltaire* fut libre, après avoir été cependant forcé de donner de l'argent à quelques aventuriers qui profitèrent de l'occaſion pour lui faire des petits procès. Echappé de Francfort, il vint à Colmar.

Le roi de Pruſſe, honteux de ſa ridicule colère, déſavoua *Freitag*; mais il eut aſſez de morale pour ne pas le punir d'avoir obéi. Il eſt étrange qu'une ville qui ſe dit libre, laiſſe une puiſſance étrangère exercer de telles vexations au milieu de ſes murs; mais la liberté & l'indépendance ne ſont jamais pour le faible qu'un vain nom. *Frédéric*, dans la

temps de ſa paſſion pour *Voltaire*, lui baiſait ſouvent les mains, dans le tranſport de ſon enthouſiaſme ; & *Voltaire* comparant, après ſa ſortie de Francfort, ces deux époques de ſa vie, répétait à ſes amis : *Il a cent fois baiſé cette main qu'il vient d'enchaîner.*

Il n'avait publié à Berlin que le Siècle de *Louis XIV*, la ſeule hiſtoire de ce règne que l'on puiſſe lire. C'eſt ſur le témoignage des anciens courtiſans de *Louis XIV*, ou de ceux qui avaient vécu dans leur ſociété, qu'il raconte un petit nombre d'anecdotes choiſies avec diſcernement parmi celles qui peignent l'eſprit & le caractère des perſonnages & du ſiècle même. Les événemens politiques ou militaires y ſont racontés avec intérêt & avec rapidité : tout y eſt peint à grands traits. Dans des chapitres particuliers, il rapporte ce que *Louis XIV* a fait pour la réforme des loix ou des finances, pour l'encouragement du commerce & de l'induſtrie ; & on doit lui

pardonner d'en avoir parlé ſuivant l'opinion des hommes les plus éclairés du temps où il écrivait, & non d'après des lumières qui n'exiſtaient pas encore.

Ses chapitres ſur le calviniſme, le janſéniſme, le quiétiſme, la diſpute ſur les cérémonies chinoiſes, ſont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuſes maladies de l'humanité, lorſque le nombre & le pouvoir de ceux qui en ſont encore attaqués, obligent de ſoulever avec adreſſe le voile qui en cache la turpitude. On peut lui reprocher ſeulement une ſévérité trop grande contre les calviniſtes, qui ne ſe rendirent coupables que lorſqu'on les força de le devenir, & dont les crimes ne furent en quelque ſorte que les repréſailles des aſſaſſinats juridiques exercés contre eux dans quelques provinces.

Les découvertes dans les ſciences, les progrès des arts, ſont expoſés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, &

les jugemens toujours dictés par une raiſon ſaine & libre, par une philoſophie indulgente & douce.

La liſte des écrivains du ſiècle de *Louis XIV* eſt un ouvrage neuf. On n'avait pas encore imaginé de peindre ainſi, par un trait, par quelques lignes, des philoſophes, des ſavans, des littérateurs, des poëtes, ſans ſéchereſſe comme ſans prétention, avec un goût ſûr & une préciſion preſque toujours piquante.

Cet ouvrage apprit aux étrangers à connaître *Louis XIV*, défiguré chez eux dans une foule de libelles, & à reſpecter une nation qu'ils n'avaient vue juſque là qu'au travers des préventions de la jalouſie & de la haine. On fut moins indulgent en France. Les eſclaves par état & par caractère furent indignés qu'un Français eût oſé trouver des faibleſſes dans *Louis XIV*. Les gens à préjugés furent ſcandaliſés qu'il eût parlé avec liberté des fautes des généraux, &

des défauts des grands écrivains ; d'autres lui reprochaient, avec plus de juſtice à quelques égards, trop d'indulgence ou d'enthouſiaſme. Mais l'hiſtoire d'un pays n'eſt jamais jugée avec impartialité que par les étrangers ; une foule d'intérêts, de préventions, de préjugés, corrompt toujours le jugement des compatriotes.

Voltaire paſſa près de deux années en Alſace. C'eſt pendant ce ſéjour qu'il publia les Annales de l'Empire, le ſeul des abrégés chronologiques qu'on puiſſe lire de ſuite, parce qu'il eſt écrit d'un ſtyle rapide, & rempli de réſultats philoſophiques exprimés avec énergie. Ainſi *Voltaire* a été encore un modèle dans ce genre, dont ſon amitié pour le préſident *Hénault* lui a fait exagérer le mérite & l'utilité.

Il avait d'abord ſongé à s'établir en Alſace ; mais malheureuſement les jéſuites eſſayèrent de le convertir, & n'ayant pu y réuſſir, répandirent contre lui ces

calomnies ſourdes qui annoncent & préparent la perſécution. *Voltaire* fit une tentative pour obtenir, non la permiſſion de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté), mais l'aſſurance qu'il n'y ſerait pas déſagréable à la cour. Il connaiſſait trop la France pour ne pas ſentir qu'odieux à tous les corps puiſſans par ſon amour pour la vérité, il deviendrait bientôt l'objet de leur perſécution, ſi on pouvait être ſûr que Verſailles le laiſſerait opprimer.

La réponſe ne fut pas raſſurante. *Voltaire* ſe trouva ſans aſile dans ſa patrie, dont ſon nom ſoutenait l'honneur, alors avili dans l'Europe par les ridicules querelles des billets de confeſſion, & au moment même où il venait d'élever, dans ſon Siècle de *Louis XIV*, un monument à ſa gloire. Il ſe détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A ſon paſſage par Lyon, le cardinal de *Tencin*, ſi fameux par la converſion de *Laſs* & le concile d'Embrun, lui fit dire qu'il

ne

ne pouvait lui donner à dîner, parce qu'il était mal avec la cour : mais les habitans de cette ville opulente, où l'eſprit du commerce n'a point étouffé le goût des lettres, le dédommagèrent de l'impoliteſſe politique de leur archevêque. Alors, pour la première fois, il reçut les honneurs que l'enthouſiaſme public rend au génie. Ses pièces furent jouées devant lui, au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de poſſéder celui à qui il devait de ſi nobles plaiſirs ; mais il n'oſa ſe fixer à Lyon. La conduite du cardinal l'avertiſſait qu'il n'était pas aſſez loin de ſes ennemis.

Il paſſa par Genève pour conſulter *Tronchin*. La beauté du pays, l'égalité qui paraiſſait y régner, l'avantage d'être hors de la France, dans une ville où l'on ne parlait que français, la liberté de penſer plus étendue que dans un pays monarchique & catholique, celle d'imprimer, fondée à la vérité moins ſur les lois que

ſur les intérêts du commerce, tout le déterminait à y choiſir ſa retraite.

Mais il vit bientôt qu'une ville où l'eſprit de rigoriſme & de pédantiſme, apporté par *Calvin*, avait jeté des racines profondes; où la vanité d'imiter les républiques anciennes, & la jalouſie des pauvres contre les riches, avaient établi des lois ſomptuaires; où les ſpectacles révoltaient à la fois le fanatiſme calviniſte & l'auſtérité républicaine, n'était pour lui un ſéjour ni agréable ni ſûr: il voulut avoir contre la perſécution des catholiques, un aſyle ſur les terres de Genève, & une retraite en France contre l'humeur des réformés, & prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tournay, puis Ferney en France, & les Délices aux portes de Genève. C'eſt là qu'il fixa enfin ſa demeure avec madame *Denis* ſa nièce, alors veuve & ſans enfans, libre de ſe livrer à ſon amitié pour ſon oncle, & de reconnaître le ſoin paternel qu'il avait pris d'augmenter ſon aiſance,

Elle ſe chargea d'aſſurer ſa tranquillité & ſon indépendance domeſtique, de lui épargner les ſoins fatigans du détail d'une maiſon. C'était tout ce qu'il était obligé de devoir à autrui. Le travail était pour lui une ſource inépuiſable de jouiſſances ; & pour que tous ſes momens fuſſent heureux, il ſuffiſait qu'ils fuſſent libres.

Juſqu'ici nous avons décrit la vie orageuſe d'un poëte philoſophe, à qui ſon amour pour la vérité, & l'indépendance de ſon caractère avaient fait encore plus d'ennemis que ſes ſuccès, qui n'avait répondu à leurs méchancetés que par des épigrammes ou plaiſantes ou terribles, & dont la conduite avait été plus ſouvent inſpirée par le ſentiment qui le dominait dans chaque circonſtance, que combinée d'après un plan formé par ſa raiſon.

Maintenant dans la retraite, éloigné de toutes les illuſions, de tout ce qui pouvait élever en lui des paſſions perſonnelles & paſſagères, nous allons le voir

abandonné à ſes paſſions dominantes & durables, l'amour de la gloire, le beſoin de produire, plus puiſſant encore, & le zèle pour la deſtruction des préjugés, la plus forte & la plus active de toutes celles qu'il a connues. Cette vie paiſible, rarement troublée par des menaces de perſécutions, plutôt que par des perſécutions réelles, ſera embellie, non-ſeulement, comme ſes premières années, par l'exercice de cette bienfeſance particulière, qualité commune à tous les hommes dont le malheur ou la vanité n'ont point endurci l'ame & corrompu la raiſon, mais par des actions de cette bienfeſance courageuſe & éclairée, qui, en adouciſſant les maux de quelques individus, ſert en même temps l'humanité entière.

C'eſt ainſi qu'indigné de voir un miniſtère corrompu pourſuivre la mort du malheureux *Bing*, pour couvrir ſes propres fautes & flatter l'orgueil de la populace anglaiſe, il employa, pour ſauver cette innocente victime du machiavé-

liſme de *Pitt*, tous les moyens que le génie de la pitié put lui inſpirer, & ſeul éleva ſa voix contre l'injuſtice, tandis que l'Europe étonnée contemplait en ſilence cet exemple d'atrocité antique, que l'Angleterre oſait donner dans un ſiècle d'humanité & de lumières.

Le premier ouvrage qui ſortit de ſa retraite, fut la tragédie de l'Orphelin de la Chine, compoſée pendant ſon ſéjour en Alſace, lorſqu'eſpérant pouvoir vivre à Paris, il voulait qu'un ſuccès au théatre raſſurât ſes amis & forçât ſes ennemis au ſilence.

Dans les commencemens de l'art tragique, les poëtes étaient aſſurés de frapper les eſprits, en donnant à leurs perſonnages des ſentimens contraires à ceux de la nature, en ſacrifiant ces ſentimens que chaque homme porte au fond du cœur, aux paſſions plus rares de la gloire, du patriotiſme exagéré, du dévouement à ſes princes.

Comme alors la raiſon eſt encore moins

formée que le goût, l'opinion commune ſeconde ceux qui emploient ces moyens, ou eſt entraînée par eux. *Léontine* dut inſpirer de l'admiration, & la hauteur de ſon caractère lui faire pardonner le ſacrifice de ſon fils, par un parterre idolâtre de ſon prince. Mais, quand ces moyens de produire des effets en s'écartant de la nature, commencent à s'épuiſer; quand l'art ſe perfectionne, alors il eſt forcé de ſe rapprocher de la raiſon, & de ne plus chercher de reſſources que dans la nature même. Cependant telle eſt la force de l'habitude, que le ſacrifice de *Zamti*, fondé à la vérité ſur des motifs plus nobles, plus puiſſans que celui de *Léontine*, expié par ſes larmes, par ſes regrets, avait ſéduit les ſpectateurs. A la première repréſentation de l'Orphelin, ces vers d'*Idamé*, ſi vrais, ſi philoſophiques,

La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières;

Ces lois viennent des dieux, le reſte des humains.

n'excitèrent d'abord que l'étonnement; les ſpectateurs balancèrent, & le cri de la nature eut beſoin de la réflexion pour ſe faire entendre. C'eſt ainſi qu'un grand poëte peut quelquefois décider les eſprits flottans entre d'anciennes erreurs & les vérités qui, pour en prendre la place, attendent qu'un dernier coup achève de renverſer la barrière chancelante que le préjugé leur oppoſe. Les hommes n'oſent ſouvent s'avouer à eux-mêmes les progrès lents que la raiſon a faits dans leur eſprit; mais ils ſont prêts à la ſuivre, ſi, en la leur préſentant d'une manière vive & frappante, on les force à la reconnaître. Auſſi ces mêmes vers n'ont plus été entendus qu'avec tranſport, & *Voltaire* eut le plaiſir d'avoir vengé la nature.

Cette pièce eſt le triomphe de la vertu ſur la force, & des lois ſur les armes. Juſqu'alors, excepté dans Mahomet, on n'avait pu réuſſir à rendre amoureux,

ſans l'avilir, un de ces hommes dont le nom impoſe à l'imagination, & préſente l'idée d'une force d'ame extraordinaire. *Voltaire* vainquit pour la ſeconde fois cette difficulté. L'amour de *Gengis-kan* intéreſſe malgré la violence & la férocité de ſon caractère, parce que cet amour eſt vrai, paſſionné; parce qu'il lui arrache l'aveu du vide que ſon cœur éprouve au milieu de ſa puiſſance; parce qu'il finit par ſacrifier cet amour à ſa gloire, & ſa fureur des conquêtes au charme, nouveau pour lui, des vertus pacifiques.

Le repos de *Voltaire* fut bientôt troublé par la publication de la Pucelle.

Ce poëme, qui réunit la licence & la philoſophie, où la vérité prend le maſque d'une gaieté ſatirique & voluptueuſe, commencé vers 1730, n'avait jamais été achevé. L'auteur en avait confié les premiers eſſais à un petit nombre de ſes amis & à quelques princes. Le ſeul bruit de ſon exiſtence lui avait attiré des menaces, & il avait pris, en ne l'achevant

pas, le moyen le plus sûr d'éviter la tentation dangereuse de le rendre public. Malheureusement, on laissa multiplier les copies; une d'elles tomba entre des mains avides & ennemies; & l'ouvrage parut, non-seulement avec les défauts que l'auteur y avait laissés, mais avec des vers ajoutés par les éditeurs, & remplis de grossiéreté, de mauvais goût, de traits satiriques qui pouvaient compromettre la sûreté de *Voltaire*. L'amour du gain, le plaisir de faire attribuer leurs mauvais vers à un grand poëte, le plaisir plus méchant de l'exposer à la persécution, furent les motifs de cette infidélité dont *la Beaumelle* & l'ex-capucin *Maubert* ont partagé l'honneur.

Ils ne réussirent qu'à troubler un moment le repos de celui qu'ils voulaient perdre. Ses amis détournèrent la persécution, en prouvant que l'ouvrage était falsifié; & la haine des éditeurs le servit malgré eux.

Mais cette infidélité l'obligea d'ache-

ver la Pucelle, & de donner au public un poëme dont l'auteur de Mahomet & du Siècle de *Louis XIV* n'eût plus à rougir. Cet ouvrage excita un enthousiasme très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que les ennemis de *Voltaire* affectèrent de le décrier comme indigne d'un philosophe, & presque comme une tache pour les œuvres & même pour la vie du poëte.

Mais, si l'on peut regarder comme utile le projet de rendre la superstition ridicule aux yeux des hommes livrés à la volupté, & destinés, par la faiblesse même qui les entraîne au plaisir, à devenir un jour les victimes infortunées ou les instrumens dangereux de ce vil tyran de l'humanité; si l'affectation de l'austérité dans les mœurs, si le prix excessif attaché à leur pureté, ne fait que servir les hypocrites qui, en prenant le masque facile de la chasteté, peuvent se dispenser de toutes les vertus, & couvrir d'un voile sacré les vices les plus funestes à la

ſociété, la dureté de cœur & l'intolérance; ſi en accoutumant les hommes à regarder comme autant de crimes, des fautes dont ceux qui ont de l'honneur & de la conſcience ne ſont pas exempts, on étend ſur les ames même les plus pures, le pouvoir de cette caſte dangereuſe qui, pour gouverner & troubler la terre, s'eſt rendue excluſivement l'interprète de la juſtice céleſte: alors on ne verra dans l'auteur de la Pucelle, que l'ennemi de l'hypocriſie & de la ſuperſtition.

Voltaire lui-même, en parlant de *la Fontaine*, a remarqué avec raiſon, que des ouvrages où la volupté eſt mêlée à la plaiſanterie, amuſent l'imagination ſans l'échauffer & ſans la ſéduire; & ſi des images voluptueuſes & gaies ſont pour l'imagination une ſource de plaiſirs qui allegent le poids de l'ennui, diminuent le malheur des privations, délaſſent un eſprit fatigué par le travail, rempliſſent des momens que l'ame abattue ou épuiſée ne peut donner ni à l'action ni à une mé-

ditation utile, pourquoi priver les hommes d'une reſſource que leur offre la nature? Quel effet réſultera-t-il de ces lectures? Aucun, ſinon de diſpoſer les hommes à plus de douceur & d'indulgence. Ce n'étaient point de pareils livres que liſaient *Gérard* ou *Clément*, & que les ſatellites de *Cromwel* portaient à l'arçon de leur ſelle.

Deux ouvrages bien différens parurent à la même époque, le poëme ſur la Loi naturelle, & celui de la Deſtruction de Lisbonne. Expoſer la morale dont la raiſon révèle les principes à tous les hommes, dont ils trouvent la ſanction au fond de leur cœur, & à laquelle le remords les avertit d'obéir; montrer que cette loi générale eſt la ſeule qu'un DIEU, père commun des hommes, ait pu leur donner, puiſqu'elle eſt la ſeule qui ſoit la même pour tous; prouver que le devoir des particuliers eſt de ſe pardonner réciproquement leurs erreurs, & celui des ſouverains d'empêcher, par une ſage indifférence,

différence, ces vaines opinions, appuyées par le fanatisme & par l'hypocrisie, de troubler la paix de leurs peuples : tel est l'objet du poëme de la Loi naturelle.

Ce poëme, le plus bel hommage que jamais l'homme ait rendu à la Divinité, excita la colère des dévots qui l'appelaient le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il n'y fût question de religion que pour combattre l'intolérance, & qu'il ne puisse exister de religion naturelle. Il fut brûlé par le parlement de Paris, qui commençait à s'effrayer des progrès de la raison autant que de ceux du molinisme. Conduit à cette époque par quelques chefs ou aveuglés par l'orgueil, ou égarés par une fausse politique, il crut qu'il lui serait plus facile d'arrêter les progrès des lumières, que de mériter le suffrage des hommes éclairés. Il ne sentit pas le besoin qu'il avait de l'opinion publique, ou méconnut ceux à qui il était donné de la diriger, & se déclara l'ennemi des gens de lettres, précisément à l'instant où le

ſuffrage des gens de lettres français commençait à exercer quelque influence ſur la France même & ſur l'Europe.

Cependant le poëme de *Voltaire*, commenté depuis dans pluſieurs livres célèbres, eſt encore celui où la liaiſon de la morale avec l'exiſtence d'un DIEU, eſt expoſée avec le plus de force & de raiſon ; & trente ans plus tard, ce qui avait été brûlé comme impie, eût paru preſque un ouvrage religieux.

Dans le poëme ſur le Déſaſtre de Lisbonne, *Voltaire* s'abandonne au ſentiment de terreur & de mélancolie que ce malheur lui inſpire ; il appelle au milieu de ces ruines ſanglantes les tranquilles ſectateurs de l'optimiſme ; il combat leurs froides & puériles raiſons avec l'indignation d'un philoſophe profondément ſenſible aux maux de ſes ſemblables ; il expoſe dans toute leur force les difficultés ſur l'origine du mal, & avoue qu'il eſt impoſſible à l'homme de les réſoudre. Ce poëme, dans lequel, à l'âge de plus de

ſoixante ans, l'ame de *Voltaire*, échauffée par la paſſion de l'humanité, a toute la verve & tout le feu de la jeuneſſe, n'eſt pas le ſeul ouvrage qu'il voulut oppoſer à l'optimiſme.

Il publia Candide, un de ſes chefs-d'œuvres dans le genre des romans philoſophiques, qu'il tranſporta d'Angleterre en France en le perfectionnant. Ce genre a le malheur de paraître facile; mais il exige un talent rare, celui de ſavoir exprimer par une plaiſanterie, par un trait d'imagination, ou par les événemens même du roman, les réſultats d'une philoſophie profonde, ſans ceſſer d'être naturelle & piquante, ſans ceſſer d'être vraie. Il faut donc choiſir ceux de ces réſultats qui n'ont beſoin ni de développemens ni de preuves; éviter à la fois & ce qui étant commun ne vaut pas la peine d'être répété, & ce qui étant ou trop abſtrait ou trop neuf encore, n'eſt fait que pour un petit nombre d'eſprits. Il faut être philoſophe, & ne point le paraître.

En même temps peu de livres de philoſophie ſont plus utiles ; ils ſont lus par des hommes frivoles, que le nom ſeul de philoſophe rebute ou attriſte, & que cependant il eſt important d'arracher aux préjugés, & d'oppoſer au grand nombre de ceux qui ſont intéreſſés à les défendre. Le genre humain ſerait condamné à d'éternelles erreurs, ſi, pour l'en affranchir, il fallait étudier ou méditer les preuves de la vérité. Heureuſement, la juſteſſe naturelle de l'eſprit y peut ſuppléer pour les vérités ſimples, qui ſont auſſi les plus néceſſaires. Il ſuffit alors de trouver un moyen de fixer l'attention des hommes inappliqués, & ſur-tout de graver ces vérités dans leur mémoire. Telle eſt la grande utilité des romans philoſophiques, & le mérite de ceux de *Voltaire*, où il a ſurpaſſé également & ſes imitateurs & ſes modèles.

Une traduction libre de l'Eccléſiaſte & d'une partie du Cantique des cantiques, ſuivit de près Candide.

On avait perſuadé à madame de *Pom-*

padour qu'elle ferait un trait de politique profonde en prenant le maſque de la dévotion ; que par là elle ſe mettrait à l'abri des ſcrupules & de l'inconſtance du roi, & qu'en même temps elle calmerait la haine du peuple. Elle imagina de faire de *Voltaire* un des acteurs de cette comédie. Le duc de *la Vallière* lui propoſa de traduire les pſeaumes & les ouvrages ſapientiaux ; l'édition aurait été faite au Louvre, & l'auteur ſerait revenu à Paris ſous la protection de la dévote favorite. *Voltaire* ne pouvait devenir hypocrite, pas même pour être cardinal, comme on lui en fit entrevoir l'eſpérance à peu près dans le même temps. Ces ſortes de propoſitions ſe font toujours trop tard ; & ſi on les feſait à temps, elles ne ſeraient pas d'une politique bien ſûre : celui qui devait être un ennemi dangereux, deviendrait ſouvent un allié plus dangereux encore. Suppoſez *Calvin* ou *Luther* appelés à la pourpre, lorſqu'ils pouvaient encore l'accepter ſans honte, & voyez ce qu'ils

auraient osé. On ne satisfait pas, avec les hochets de la vanité, les ames dominées par l'ambition de régner sur les esprits; on leur fournit des armes nouvelles.

Cependant *Voltaire* fut tenté de faire quelques essais de traduction, non pour rétablir sa réputation religieuse, mais pour exercer son talent dans un genre de plus. Lorsqu'ils parurent, les dévots s'imaginèrent qu'il n'avait voulu que parodier ce qu'il avait traduit, & crièrent au scandale. Ils n'imaginaient pas que *Voltaire* avait adouci & purifié le texte; que son Ecclésiaste était moins matérialiste, & son Cantique moins indécent que l'original sacré. Ces ouvrages furent donc encore brûlés. *Voltaire* s'en vengea par une lettre remplie à la fois d'humeur & de gaieté, où il se moque de cette hypocrisie de mœurs, vice particulier aux nations modernes de l'Europe, & qui a contribué plus qu'on ne croit, à détruire l'énergie de caractère qui distingue les nations antiques.

En 1757, parut la première édition de ſes œuvres, vraiment faite ſous ſes yeux. Il avait tout revu avec une attention ſévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à ſa plume, & y avait ajouté ſon immortel Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations.

Long-temps *Voltaire* s'était plaint que, chez les modernes ſur-tout, l'hiſtoire d'un pays fût celle de ſes rois ou de ſes chefs; qu'elle ne parlât que des guerres, des traités ou des troubles civils; que l'hiſtoire des mœurs, des arts, des ſciences, celle des lois, de l'adminiſtration publique, eût été preſque oubliée. Les anciens même, où l'on trouve plus de détails ſur les mœurs, ſur la politique intérieure, n'ont fait en général que joindre à l'hiſtoire des guerres, celle des factions populaires. On croirait, en liſant ces hiſtoriens, que le genre humain n'a été créé que pour ſervir à faire briller les talens politiques ou militaires de quel-

ques individus, & que la ſociété a pour objet, non le bonheur de l'eſpèce entière, mais le plaiſir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter.

Voltaire forma le plan d'une hiſtoire où l'on trouverait ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître : les effets qu'ont produit ſur le repos ou le bonheur des nations, les préjugés, les lumières, les vertus ou les vices, les uſages ou les arts des différens ſiècles.

Il choiſit l'époque qui s'étend depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours ; mais, ne ſe bornant pas aux ſeules nations européennes, un tableau abrégé de l'état des autres parties du globe, des révolutions qu'elles ont éprouvées, des opinions qui les gouvernent, ajoute à l'intérêt & à l'inſtruction. C'était pour réconcilier madame *du Châtelet* avec l'étude de l'hiſtoire, qu'il avait entrepris ce travail immenſe qui le força de ſe livrer à des recherches d'érudition qu'on aurait cru incompatibles avec la mobilité de ſon imagina-

tion, & l'activité de ſon eſprit. L'idée d'être utile le ſoutenait; & l'érudition ne pouvait être ennuyeuſe pour un homme qui, s'amuſant du ridicule, & ayant la ſagacité de le ſaiſir, en trouvait une ſource inépuiſable dans les abſurdités ſpéculatives ou pratiques de nos pères, & dans la ſottiſe de ceux qui les ont tranſmiſes ou commentées, en les admirant avec une bonne foi ou une hypocriſie également riſibles.

Un tel ouvrage ne pouvait plaire qu'à des philoſophes. On l'accuſa d'être frivole, parce qu'il était clair, & qu'on le liſait ſans fatigue; on prétendit qu'il était inexact, parce qu'il s'y trouvait des erreurs de noms & de dates abſolument indifférentes; & il eſt prouvé, par les reproches même des critiques qui ſe ſont déchaînés contre lui, que jamais, dans une hiſtoire ſi étendue, aucun hiſtorien n'a été plus fidèle. On l'a ſouvent accuſé de partialité, parce qu'il s'élevait contre des préjugés que la puſillanimité ou la

baſſeſſe avait trop long-temps ménagés : & il eſt aiſé de prouver que, loin d'exagérer les crimes du deſpotiſme ſacerdotal, il en a plutôt diminué le nombre & adouci l'atrocité. Enfin, on a trouvé mauvais que, dans ce tableau d'horreurs & de folies, il ait quelquefois répandu ſur celles-ci les traits de la plaiſanterie, qu'il n'ait pas toujours parlé ſérieuſement des extravagances humaines, comme ſi elles ceſſaient d'être ridicules, parce qu'elles ont été ſouvent dangereuſes.

Ces préjugés, que des corps puiſſans étaient intéreſſés à répandre, ne ſont pas encore détruits. L'habitude de voir preſque toujours la lourdeur réunie à l'exactitude, de trouver à côté des déciſions de la critique l'échafaudage inſipide employé pour les former, a fait prendre celle de ne regarder comme exact que ce qui porte l'empreinte de la pédanterie. On s'eſt accoutumé à voir l'ennui accompagner la fidélité hiſtorique, comme à voir

les hommes de certaines professions porter des couleurs lugubres. D'ailleurs, les gens d'esprit ne tirent aucune vanité d'un mérite que des sots peuvent partager avec eux ; & on croit qu'ils ne l'ont point, parce qu'ils sont les seuls à ne pas s'en vanter. Les *Voyages du jeune Anacharsis* détruiront peut-être cette opinion trop accréditée.

Mais l'Essai de *Voltaire* sera toujours, pour les hommes qui exercent leur raison, une lecture délicieuse par le choix des objets que l'auteur a présentés, par la rapidité du style, par l'amour de la vérité & de l'humanité qui en anime toutes les pages, par cet art de présenter des contrastes piquans, des rapprochemens inattendus, sans cesser d'être naturel & facile ; d'offrir, dans un style toujours simple, de grands résultats & des idées profondes. Ce n'est pas l'histoire des siècles que l'auteur a parcourue, mais ce qu'on aurait voulu retenir de la lecture de l'histoire, ce qu'on aimerait à s'en rappeler.

En même temps peu de livres ſeraient plus utiles dans une éducation raiſonnable. On y apprendrait, avec les faits, l'art de les voir & de les juger; on y apprendrait à exercer ſa raiſon dans ſon indépendance naturelle, ſans laquelle elle n'eſt plus que l'inſtrument ſervile des préjugés; on y apprendrait enfin à mépriſer la ſuperſtition, à craindre le fanatiſme, à déteſter l'intolérance, à haïr la tyrannie ſans ceſſer d'aimer la paix, & cette douceur de mœurs auſſi néceſſaire au bonheur des nations que la ſageſſe même des lois.

Juſqu'ici dans l'éducation publique ou particulière, également dirigées par des préjugés, les jeunes gens n'apprennent l'hiſtoire que défigurée par des compilateurs vils ou ſuperſtitieux. Si depuis la publication de l'Eſſai de *Voltaire*, deux hommes, l'abbé de *Condillac* & l'abbé *Millot*, ont mérité de n'être pas confondus dans cette claſſe, gênés par leur état, ils ont trop laiſſé à deviner; pour les bien entendre,

entendre ; il faut n'avoir plus beſoin de s'inſtruire avec eux.

Cet ouvrage plaça *Voltaire* dans la claſſe des hiſtoriens originaux, & il a l'honneur d'avoir fait, dans la manière d'écrire l'hiſtoire, une révolution dont à la vérité l'Angleterre a preſque ſeule profité juſqu'ici. *Hume*, *Robertſon*, *Gibbon*, *Watſon* peuvent, à quelques égards, être regardés comme ſortis de ſon école. L'hiſtoire de *Voltaire* a encore un autre avantage ; c'eſt qu'elle peut être enſeignée en Angleterre comme en Ruſſie, en Virginie comme à Berne ou à Veniſe. Il n'y a placé que ces vérités dont tous les gouvernemens peuvent convenir : qu'on laiſſe à la raiſon humaine le droit de s'éclairer, que le citoyen jouiſſe de ſa liberté naturelle, que les lois ſoient douces, que la religion ſoit tolérante ; il ne va pas plus loin. C'eſt à tous les hommes qu'il s'adreſſe, & il ne leur dit que ce qui peut les éclairer également, ſans révolter aucune de ces opinions qui, liées avec les

conſtitutions & les intérêts d'un pays, ne peuvent céder à la raiſon, tant que la deſtruction des erreurs plus générales ne lui aura point ouvert un accès plus facile.

A la tête de ſes poéſies fugitives, *Voltaire* avait placé dans cette édition, une épître adreſſée à ſa maiſon des Délices, ou plutôt un hymne à la liberté : elle ſuffirait pour répondre à ceux qui, dans leur zèle ariſtocratique, l'ont accuſé d'en être l'ennemi. Dans ces pièces où règnent tour-à-tour la gaieté, le ſentiment ou la galanterie, *Voltaire* ne cherche point à être poëte ; mais des beautés poétiques de tous les genres ſemblent lui échapper malgré lui. Il ne cherche point à montrer de la philoſophie ; mais il a toujours celle qui convient au ſujet, aux circonſtances, aux perſonnes. Dans ces poéſies, comme dans les romans, il faut que la philoſophie de l'ouvrage paraiſſe au-deſſous de la philoſophie de l'auteur. Il en eſt de ces écrits comme des livres élémentaires, qui ne peuvent être bien faits

à moins que l'auteur n'en ſache beaucoup au-delà de ce qu'ils contiennent. Et c'eſt par cette raiſon que dans ces genres, regardés comme frivoles, les premières places ne peuvent appartenir qu'à des hommes d'une raiſon ſupérieure.

Cette même année fut l'époque d'une réconciliation entre *Voltaire* & ſon ancien diſciple. Les Autrichiens, déjà au milieu de la Siléſie, étaient près d'en achever la conquête; une armée françaiſe était ſur les frontières du Brandebourg. Les Ruſſes, déjà maîtres de la Pruſſe, menaçaient la Poméranie & les Marches; la monarchie pruſſienne paraiſſait anéantie; & le prince qui l'avait fondée, n'avait plus d'autre reſſource que de s'enterrer ſous ſes ruines, & de ſauver ſa gloire en périſſant au milieu d'une victoire. La margrave de *Bareith* aimait tendrement ſon frère; la chûte de ſa maiſon l'affligeait; elle ſavait combien la France agiſſait contre ſes intérêts, en prodiguant ſon ſang & ſes tréſors pour

aſſurer à la maiſon d'Autriche la ſouveraineté de l'Allemagne; mais le miniſtre de France avait à ſe plaindre d'un vers du roi de Pruſſe. La marquiſe de *Pompadour* ne lui pardonnait pas d'avoir feint d'ignorer ſon exiſtence politique, & on avait eu ſoin de lui envoyer auſſi des vers que l'infidélité d'un copiſte avait fait tomber entre les mains du miniſtre de Saxe. Il fallait donc faire adopter l'idée de négocier, à des ennemis aigris par des injures perſonnelles, au moment même où ils ſe croyaient aſſurés d'une victoire facile. La margrave eut recours à *Voltaire*, qui s'adreſſa au cardinal de *Tencin*, ſachant que ce miniſtre, oublié depuis la mort de *Fleuri*, qui l'employait en le mépriſant, avait conſervé avec le roi une correſpondance particulière. *Tencin* écrivit; mais il reçut, pour toute réponſe, l'ordre du miniſtre des affaires étrangères de refuſer la négociation, par une lettre dont on lui avait même envoyé le modèle. Le vieux politique, qui

n'avait pas voulu donner à dîner à *Voltaire* pour ménager la cour, ne se consola point de s'être brouillé avec elle par sa complaisance pour lui ; & le chagrin de cette petite mortification abrégea ses jours. Etant plus jeune, des aventures plus cruelles n'avaient fait que redoubler & enhardir son talent pour l'intrigue, parce que l'espérance le soutenait, & qu'il était du nombre des hommes que le crédit & les dignités consolent de la honte ; mais alors il voyait se rompre le dernier fil qui le liait encore à la faveur.

Voltaire entama une autre négociation, non moins inutile, par le maréchal de *Richelieu*. Une troisieme enfin, quelques années plus tard, fut conduite jusqu'à obtenir de M. de *Choiseul* qu'il recevrait un envoyé secret du roi de Prusse. Cet envoyé fut découvert par les agens de l'impératrice reine ; &, soit faiblesse, soit que M. de *Choiseul* eût agi sans consulter madame de *Pompadour*, il fut arrêté & ses papiers fouillés : violation du droit

des gens, qui ſe perd dans la foule des petits crimes que les politiques ſe permettent ſans remords.

Dans cette époque ſi dangereuſe & ſi brillante pour le roi de Pruſſe, *Voltaire* paraiſſait tantôt reprendre ſon ancienne amitié, tantôt ne conſerver que la mémoire de Francfort. C'eſt alors qu'il compoſa ces mémoires ſinguliers, (*) où le ſouvenir profond d'un juſte reſſentiment n'étouffe ni la gaieté ni la juſtice, Il les avait généreuſement condamnés à l'oubli; le haſard les a conſervés pour venger le génie des attentats du pouvoir.

La margrave de *Bareith* mourut au milieu de la guerre. Le roi de Pruſſe écrivit à *Voltaire* pour le prier de donner au nom de ſa ſœur une immortalité dont ſes vertus aimables & indulgentes, ſon ame également ſupérieure aux préjugés, à la grandeur & aux revers, l'avaient

(*) On les trouvera à la fin de cet ouvrage.

rendue digne. L'ode que *Voltaire* a conſacrée à ſa mémoire, eſt remplie d'une ſenſibilité douce, d'une philoſophie ſimple & touchante. Ce genre eſt un de ceux où il a eu le moins de ſuccès, parce qu'on y exige une perfection qu'il ne put jamais ſe réſoudre à chercher dans les petits ouvrages, & que ſa raiſon ne pouvait ſe prêter à cet enthouſiaſme de commande, qu'on dit convenir à l'ode. Celles de *Voltaire* ne ſont que des pièces fugitives, où l'on retrouve le grand poëte, le poëte philoſophe, mais gêné & contraint par une forme qui ne convenait pas à la liberté de ſon génie. Cependant il faut avouer que les ſtances à une princeſſe ſur le jeu, & ſur-tout ces ſtances charmantes ſur la vieilleſſe:

Si vous voulez que j'aime encore, &c.

ſont des odes anacréontiques fort au-deſſus de celles d'*Horace*, qui cependant, du moins pour les gens d'un goût un peu moderne, a ſurpaſſé ſon modèle.

La France, ſi ſupérieure aux autres

nations dans la tragédie & la comédie, n'a point été auſſi heureuſe en poëtes lyriques. Les odes de *Rouſſeau* n'offrent guère qu'une poéſie harmonieuſe & impoſante, mais vide d'idées ou remplie de penſées fauſſes. *La Motte*, plus ingénieux, n'a connu ni l'harmonie ni la poéſie du ſtyle; & on cite à peine des autres poëtes un petit nombre de ſtrophes.

Voltaire était encore à Berlin lorſque MM. *Diderot* & d'*Alembert* formèrent le projet de l'*Encyclopédie*, & en publièrent le premier volume. Un ouvrage qui devait renfermer les vérités de toutes les ſciences, tracer entre elles des lignes de communication, entrepris par deux hommes qui joignaient à des connaiſſances étendues ou profondes, beaucoup d'eſprit & une philoſophie libre & courageuſe, parut aux yeux pénétrans de *Voltaire* le coup le plus terrible que l'on pût porter aux préjugés. L'*Encyclopédie* devenait le livre de tous les hommes qui aiment à s'inſtruire, & ſur-tout de ceux

qui, ſans être habituellement occupés de cultiver leur eſprit, ſont jaloux cependant de pouvoir acquérir une inſtruction facile ſur chaque objet qui excite en eux quelque intérêt paſſager ou durable. C'était un dépôt où ceux qui n'ont pas le temps de ſe former des idées d'après eux-mêmes, devaient aller chercher celles qu'avaient eues les hommes les plus éclairés & les plus célèbres; dans lequel enfin les erreurs reſpectées ſeraient ou trahies par la faibleſſe de leurs preuves, ou ébranlées par le ſeul voiſinage des vérités qui en ſapent les fondemens.

Voltaire, retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie* un petit nombre d'articles de littérature; il en prépara quelques-uns de philoſophie, mais avec moins de zèle, parce qu'il ſentait qu'en ce genre les éditeurs avaient moins beſoin de lui, & qu'en général, ſi ſes grands ouvrages en vers ont été faits pour ſa gloire, il n'a preſque jamais écrit en proſe que

dans des vues d'utilité générale. Cependant les mêmes raisons qui l'intéressaient au progrès de l'*Encyclopédie*, suscitèrent à cet ouvrage une foule d'ennemis. Composé ou applaudi par les hommes les plus célèbres de la nation, il devint comme une espèce de marque qui séparait les littérateurs distingués, & ceux qui s'honoraient d'être leurs disciples ou leurs amis, de cette foule d'écrivains obscurs & jaloux qui, dans la triste impuissance de donner aux hommes ou des vérités nouvelles ou de nouveaux plaisirs, haïssent ou déchirent ceux que la nature a mieux traités.

Un ouvrage où l'on devait parler avec franchise & avec liberté, de théologie, de morale, de jurisprudence, de législation, d'économie publique, devait effrayer tous les partis politiques ou religieux, & tous les pouvoirs secondaires qui craignaient d'y voir discuter leur utilité & leurs titres. L'insurrection fut générale. Le *Journal de Trévoux*, la

Gazette eccléſiaſtique, les journaux ſatiriques, les jéſuites & les janſéniſtes, le clergé, les parlemens, tous, ſans ceſſer de ſe combattre ou de ſe haïr, ſe réunirent contre l'*Encyclopédie*. Elle ſuccomba. On fut obligé d'achever & d'imprimer en ſecret cet ouvrage, à la perfection duquel la liberté & la publicité étaient ſi néceſſaires ; & le plus beau monument dont jamais l'eſprit humain ait conçu l'idée, ſerait demeuré imparfait, ſans le courage de *Diderot*, ſans le zèle d'un grand nombre de ſavans & de littérateurs diſtingués, que la perſécution ne put arrêter.

Heureuſement l'honneur d'avoir donné l'*Encyclopédie* à l'Europe, compenſa pour la France la honte de l'avoir perſécutée. Elle fut regardée, avec juſtice, comme l'ouvrage de la nation, & la perſécution comme celui d'une jalouſie ou d'une politique également mépriſables.

Mais la guerre dont l'*Encyclopédie* était l'occaſion, ne ceſſa point avec la

proſcription de l'ouvrage. Ses principaux auteurs & leurs amis, déſignés par le nom de *philoſophes* & d'*encyclopédiſtes*, qui devenaient des injures dans la langue des ennemis de la raiſon, furent forcés de ſe réunir par la perſécution même, & *Voltaire* ſe trouva naturellement leur chef, par ſon âge, par ſa célébrité, ſon zèle & ſon génie. Il avait depuis long-temps des amis & un grand nombre d'admirateurs; alors il eut un parti. La perſécution rallia ſous ſon étendard tous les hommes de quelque mérite, que peut-être ſa ſupériorité aurait écartés de lui, comme elle en avait éloigné leurs prédéceſſeurs; & l'enthouſiaſme prit enfin la place de l'ancienne injuſtice.

C'eſt dans l'année 1760 que cette guerre littéraire fut la plus vive. *Le Franc de Pompignan*, littérateur eſtimable & poëte médiocre, dont il reſte une belle ſtrophe, & une tragédie faible où le génie de *Virgile* & de *Métaſtaſe* n'ont pu le ſoutenir, fut appelé à l'académie françaiſe.

çaiſe. Revêtu d'une charge de magiſtrature, il crut que ſa dignité, autant que ſes ouvrages, le diſpenſait de toute reconnaiſſance ; il ſe permit d'inſulter, dans ſon diſcours de réception, les hommes dont le nom feſait le plus d'honneur à la ſociété qui daignait le recevoir, & déſigna clairement *Voltaire*, en l'accuſant d'incrédulité & de menſonge. Bientôt après, *Paliſſot*, inſtrument vénal de la haine d'une femme, met les philoſophes ſur le théatre. Les lois qui défendent de jouer les perſonnes, ſont muettes. La magiſtrature trahit ſon devoir, & voit, avec une joie maligne, immoler ſur la ſcène les hommes dont elle craint les lumières & le pouvoir ſur l'opinion, ſans ſonger qu'en ouvrant la carrière à la ſatire, elle s'expoſe à en partager les traits. *Crébillon* déshonore ſa vieilleſſe, en approuvant la pièce. Le duc de *Choiſeul*, alors miniſtre en crédit, protège cette indignité par faibleſſe pour la même femme dont *Paliſſot* ſervait le

reſſentiment. Les journaux répètent les inſultes du théatre. Cependant *Voltaire* ſe réveille. Le Pauvre diable, le Ruſſe à Paris, la Vanité, une foule de plaiſanteries en proſe ſe ſuccèdent avec une étonnante rapidité.

Le Franc de Pompignan ſe plaint au roi, ſe plaint à l'académie, & voit avec une douleur impuiſſante, que le nom de *Voltaire* y écraſe le ſien. Chaque démarche multiplie les traits que toutes les bouches répètent, & les vers pour jamais attachés à ſon nom. Il propoſe à un protecteur auguſte de manquer *à ce qu'il s'eſt promis lui-même*, en retournant à l'académie pour donner ſa voix à un homme auquel le prince s'intéreſſait; il n'obtient qu'un refus poli de ce ſacrifice, a le malheur, en ſe retirant, d'entendre répéter, par ſon protecteur même, ce vers ſi terrible:

Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe!

& va cacher dans ſa province ſon orgueil humilié, & ſon ambition trompée:

exemple effrayant, mais ſalutaire, du pouvoir du génie & des dangers de l'hypocriſie littéraire.

Fréron, ex-jéſuite comme *Desfontaines*, lui avait ſuccédé dans le métier de flatter, par des ſatires périodiques, l'envie des ennemis de la vérité, de la raiſon & des talens. Il s'était diſtingué dans la guerre contre les philoſophes. *Voltaire*, qui depuis long-temps ſupportait ſes injures, en fit juſtice & vengea ſes amis. Il introduiſit, dans la comédie de l'Ecoſſaiſe, un journaliſte méchant, calomniateur & vénal : le parterre y reconnut *Fréron* qui, livré au mépris public dans une pièce que des ſcènes attendriſſantes & le caractère original & piquant du bon & bruſque *Fréeport* devaient conſerver au théatre, fut condamné à traîner, le reſte de ſa vie, un nom ridicule & déshonoré. *Fréron*, en applaudiſſant à l'inſulte faite aux philoſophes, avait perdu le droit de ſe plaindre ; & ſes protecteurs aimèrent mieux

Cependant, tranquille dans sa retraite, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il faisait aux préjugés, *Voltaire* voit arriver une famille infortunée, dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques, instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que *Calas*, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune & vigoureux, au milieu de sa famille, en présence d'une servante catholique; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passait sa vie dans les salles d'armes & dans les billards, & dont personne, au milieu de l'effervescence générale, ne put jamais citer un seul mot, une seule démarche qui annonçassent un pareil dessein; tandis qu'un autre fils de *Calas*, déjà converti, jouissait d'une pension que ce père très-peu riche consentait à lui faire. Jamais, dans un événement de ce genre, un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les

ſoupçons d'un crime, plus fortifié les raiſons de croire à un ſuicide. La conduite du jeune homme, ſon caractère, le genre de ſes lectures, tout confirmait cette idée. Cependant un capitoul, dont la tête ardente & faible était enivrée de ſuperſtition, & dont la haine pour les proteſtans n'héſitait pas à leur imputer des crimes, fait arrêter la famille entière. Bientôt la populace catholique s'échauffe; le jeune homme eſt un martyr. Des confréries de pénitens qui, à la honte de la nation, ſubſiſtent encore à Toulouſe, lui font un ſervice ſolemnel, où l'on place ſon image tenant d'une main la palme du martyre, & de l'autre la plume qui devait ſigner l'abjuration.

On répand bientôt que la religion proteſtante preſcrit aux pères d'aſſaſſiner leurs enfans, quand ils veulent abjurer; que pour plus de ſûreté on élit, dans les aſſemblées du déſert, le bourreau de la ſecte. Le tribunal inférieur, conduit par le furieux *David*, prononce que le mal-

Corneille fut appelée à Ferney ; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que ſa naiſſance lui marquait dans la ſociété. *Voltaire* porta même la délicateſſe juſqu'à ne pas ſouffrir que l'établiſſement de mademoiſelle *Corneille* parût un de ſes bienfaits ; il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de ſon oncle. Il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théatre français, commenté par celui qui avait porté ce théatre à ſa perfection ; un homme de génie, né dans un temps où le goût n'était pas encore formé, jugé par un rival qui joignait au génie le don preſqu'auſſi rare d'un goût ſûr ſans être ſévère, délicat ſans être timide, éclairé enfin par une longue & heureuſe expérience de l'art : voilà ce qu'offrait cet ouvrage. *Voltaire* y parle des défauts de *Corneille* avec franchiſe, de ſes beautés avec enthouſiaſme. Jamais on n'avait jugé *Corneille* avec tant de rigueur, jamais on ne l'avait loué avec un ſentiment plus profond & plus vrai. Occupé d'inſtruire,

heureux *Calas* eſt coupable. Le parlement confirme le jugement à cette pluralité très-faible, malheureuſement regardée comme ſuffiſante par notre abſurde juriſprudence. Condamné à la roue & à la queſtion, ce père infortuné meurt, en proteſtant qu'il n'eſt pas coupable; & les juges abſolvent ſa famille, complice néceſſaire du crime ou de l'innocence de ſon chef.

Cette famille, ruinée & flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des ſecours, & ſur-tout des conſolations. Elle s'arrête auprès de Genève. *Voltaire*, attendri & indigné, ſe fait inſtruire de ces horribles détails; & bientôt ſûr de l'innocence du malheureux *Calas*, il oſe concevoir l'eſpérance d'obtenir juſtice. Le zèle des avocats eſt excité, & leur courage ſoutenu par ſes lettres. Il intéreſſe à la cauſe de l'humanité l'ame naturellement ſenſible du duc de *Choiſeul*. La réputation de *Tronchin* avait appelé

à Geneve la ducheſſe d'*Enville*, arrière-petite-fille de l'auteur des *Maximes*, ſupérieure à la ſuperſtition par ſon caractère comme par ſes lumières, ſachant faire le bien avec activité comme avec courage, embelliſſant par une modeſtie ſans faſte l'énergie de ſes vertus; ſa haine pour le fanatiſme & pour l'oppreſſion aſſurait aux *Calas* une protectrice, dont les obſtacles & les lenteurs ne rallentiraient pas le zèle. Le procès fut commencé. Aux mémoires des avocats, trop remplis de longueurs & de déclamations, *Voltaire* joignait des écrits plus courts, ſéduiſans par le ſtyle, propres tantôt à exciter la pitié, tantôt à réveiller l'indignation publique, ſi prompte à ſe calmer dans une nation alors trop étrangère à ſes propres intérêts. En plaidant la cauſe de *Calas*, il ſoutenait celle de la tolérance; car c'était beaucoup alors de prononcer ce nom, rejeté aujourd'hui avec indignation par les hommes qui penſent comme paraiſſant reconnaître le droit de donner des chaî-

nes à la penſée & à la conſcience. Des lettres remplies de ces louanges fines qu'il ſavait répandre avec tant de grace, animaient le zèle des défenſeurs, des protecteurs & des juges. C'eſt en promettant l'immortalité qu'il demandait juſtice.

L'arrêt de Toulouſe fut caſſé. Le duc de *Choiſeul* eut la ſageſſe & le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres de requêtes, cette cauſe devenue celle de tous les parlemens, dont les préjugés & l'eſprit de corps ne permettaient point d'eſpérer un jugement équitable. Enfin *Calas* fut déclaré innocent. Sa mémoire fut réhabilitée ; & un miniſtre généreux fit réparer, par le tréſor public, le tort que l'injuſtice des juges avait fait à la fortune de cette famille, auſſi reſpectable que malheureuſe : mais il n'alla point juſqu'à forcer le parlement de Languedoc à reconnaître l'arrêt qui détruiſait une de ſes injuſtices. Ce tribunal préféra la triſte vanité de perſévérer dans ſon erreur, à l'honneur de s'en repentir & de la réparer.

Cependant les applaudiſſemens de la France & de l'Europe parvinrent juſqu'à Toulouſe; & le malheureux *David*, ſuccombant ſous le poids du remords & de la honte, perdit bientôt la raiſon & la vie. Cette affaire, ſi grande en elle-même, ſi importante par ſes ſuites, puiſqu'elle ramena ſur les crimes de l'intolérance & la néceſſité de les prévenir, les regards & les vœux de la France & de l'Europe, cette affaire occupa l'ame de *Voltaire* pendant plus de trois années. *Durant tout ce temps*, diſait-il, *il ne m'eſt pas échappé un ſourire, que je ne me le ſois reproché comme un crime.* Son nom, cher depuis long-temps aux amis éclairés de l'humanité, comme celui de ſon plus zélé, de ſon plus infatigable défenſeur, ce nom fut alors béni par cette foule de citoyens qui, voués à la perſécution depuis quatre-vingts ans, voyaient enfin s'élever une voix pour leur défenſe. Quand il revint à Paris, en 1778, un jour que le public l'entourait ſur le Pont-royal, on demanda

à

à une femme du peuple, qui était cet homme qui traînait la foule après lui : *Ne ſavez-vous pas*, dit-elle, *que c'eſt le ſauveur des Calas!* Il fut cette réponſe, & au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

Peu de temps après la malheureuſe mort de *Calas*, une jeune fille de la même province, qui, ſuivant un uſage barbare, avait été enlevée à ſes parens & renfermée dans un couvent, dans l'intention d'aider, par des moyens humains, la grace de la foi; laſſée des mauvais traitemens qu'elle y eſſuyait, s'échappa, & fut retrouvée dans un puits. Le prêtre qui avait ſollicité la lettre de cachet, les religieuſes qui avaient uſé avec barbarie du pouvoir qu'elle leur donnait ſur cette infortunée, pouvaient ſans doute mériter une punition; mais c'eſt ſur la famille de la victime que le fanatiſme veut la faire tomber. Le reproche calomnieux, qui avait conduit *Calas* au ſupplice, ſe

renouvelle avec une nouvelle fureur. *Sirven* a heureusement le temps de se sauver; & condamné à la mort, par contumace, il va chercher un refuge auprès du protecteur des *Calas* : mais sa femme qu'il traîne après lui, succombe à sa douleur, à la fatigue d'un voyage entrepris à pied, au milieu des neiges.

La forme obligeait *Sirven* à se présenter devant ce même parlement de Toulouse, qui avait versé le sang de *Calas*. *Voltaire* fit des tentatives pour obtenir d'autres juges. Le duc de *Choiseul* ménageait alors les parlemens qui, après la chûte de son crédit sur la marquise de *Pompadour*, & ensuite après sa mort, lui étaient devenus utiles, tantôt pour le délivrer d'un ennemi, tantôt pour lui donner les moyens de se rendre nécessaire par l'art avec lequel il savait calmer leurs mouvemens, que souvent lui-même avait excités.

Il fallut donc que *Sirven* se déterminât à comparaître à Toulouse; mais *Voltaire*

avait su pourvoir à sa sûreté, & préparer son succès. Il avait des disciples dans le parlement. Des avocats habiles voulurent partager la gloire que ceux de Paris avaient acquise en défendant *Calas*. Le parti de la tolérance était devenu puissant dans cette ville même : en peu d'années, les ouvrages de *Voltaire* avaient changé les esprits ; on n'avait plaint *Calas* qu'avec une horreur muette ; *Sirven* eut des protecteurs déclarés, graces à l'éloquence de *Voltaire*, à ce talent de répandre à propos des vérités & des louanges. Ce parti l'emporta sur celui des pénitens, & *Sirven* fut sauvé.

Les Jésuites s'étaient emparés du bien d'une famille de gentilshommes que leur pauvreté empêchait d'y rentrer. *Voltaire* leur en donna les moyens ; & les oppresseurs de tous les genres, qui depuis longtemps craignaient ses écrits, apprirent à redouter son activité, sa générosité & son courage.

Ce dernier événement précéda, de très-

peu, la deſtruction des Jéſuites. *Voltaire*, élevé par eux, avait conſervé des relations avec ſes anciens maîtres; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent leurs confrères de ſe déchaîner ouvertement contre lui; & *Voltaire* ménagea les Jéſuites, & par conſidération pour ces liaiſons de ſa jeuneſſe, & pour avoir quelques alliés dans le parti qui dominait alors parmi les dévots. Mais, après leur mort, fatigué des clameurs du *Journal de Trévoux* qui, par d'éternelles accuſations d'impiété, ſemblait appeler la perſécution ſur ſa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens; & ſon zèle pour la défenſe des opprimés, ne s'étendit point juſque ſur les Jéſuites.

Il ſe réjouit de la deſtruction d'un ordre ami des lettres, mais ennemi de la raiſon, qui eût voulu étouffer tous les talens, ou les attirer dans ſon ſein pour les corrompre, en les employant à ſervir ſes projets, & tenir le genre humain dans l'enfance, pour le gouverner. Mais il plai-

gnit les individus traités avec barbarie par la haine des janséniſtes, & retira chez lui un Jéſuite, pour montrer aux dévots que la véritable humanité ne connaît que le malheur, & oublie les opinions. Le père *Adam*, à qui ſon ſéjour à Ferney donna une ſorte de célébrité, n'était pas abſolument inutile à ſon hôte; il jouait avec lui aux échecs, & y jouait avec aſſez d'adreſſe pour cacher quelquefois ſa ſupériorité. Il lui épargnait des recherches d'érudition; il lui ſervait même d'aumônier, parce que *Voltaire* voulait pouvoir oppoſer aux accuſations d'impiété, ſa fidélité à remplir les devoirs extérieurs de la religion romaine.

Il ſe préparait alors une grande révolution dans les eſprits. Depuis la renaiſſance de la philoſophie, la religion excluſivement établie dans toute l'Europe, n'avait été attaquée qu'en Angleterre. *Leibnitz*, *Fontenelle* & les autres philoſophes moins célèbres, accuſés de penſer librement, l'avaient reſpectée dans leurs écrits. *Bayle*

lui-même, par une précaution néceſſaire à ſa ſûreté, avait l'air, en ſe permettant toutes les objections, de vouloir prouver uniquement que la révélation ſeule peut les réſoudre, & d'avoir formé le projet d'élever la foi en rabaiſſant la raiſon. Chez les Anglais, ces attaques eurent peu de ſuccès & de ſuite. La partie la plus puiſſante de la nation crut qu'il lui était utile de laiſſer le peuple dans les ténèbres, apparemment pour que l'habitude d'adorer les myſtères de la *Bible*, fortifiât ſa foi pour ceux de la conſtitution ; & ils firent, comme une eſpèce de bienſéance ſociale, du reſpect pour la religion établie. D'ailleurs, dans un pays où la chambre des communes conduit ſeule à la fortune, & où les membres de cette chambre ſont élus tumultuairement par le peuple, le reſpect apparent pour ſes opinions doit être érigé en vertu par tous les ambitieux.

Il avait paru en France quelques ouvrages hardis ; mais les attaques qu'ils

portaient n'étaient qu'indirectes. Le livre même *de l'Esprit* n'était dirigé que contre les principes religieux en général ; il attaquait toutes les religions par leur base, & laissait aux lecteurs le soin de tirer les conséquences & de faire les applications. *Emile* parut : la profession de foi du vicaire savoyard ne contenait rien sur l'utilité de la croyance d'un Dieu pour la morale, & sur l'inutilité de la révélation, qui ne se trouvât dans le poëme de la Loi naturelle ; mais on y avertissait ceux qu'on attaquait, que c'était d'eux que l'on parlait. C'était sous leur nom, & non sous celui des prêtres de l'Inde ou du Thibet, qu'on les amenait sur la scène. Cette hardiesse étonna *Voltaire*, & excita son émulation. Le succès d'*Emile* l'encouragea, & la persécution ne l'effraya point. *Rousseau* n'avait été décrété à Paris, que pour avoir mis son nom à l'ouvrage ; il n'avait été persécuté à Genève, que pour avoir soutenu, dans une autre partie d'*Emile*, que le peuple ne pouvait

renoncer au droit de réformer une conſtitution vicieuſe. Cette doctrine autoriſait les citoyens de cette république à détruire l'ariſtocratie que ſes magiſtrats avaient établie, & qui concentrait une autorité héréditaire dans quelques familles riches.

Voltaire pouvait ſe croire ſûr d'éviter la perſécution, en cachant ſon nom, & en ayant ſoin de ménager les gouvernemens, de diriger tous ſes coups contre la religion, d'intéreſſer même la puiſſance civile à en affaiblir l'empire. Une foule d'ouvrages, où il emploie tour-à-tour l'éloquence, la diſcuſſion & ſur-tout la plaiſanterie, ſe répandirent dans l'Europe, ſous toutes les formes que la néceſſité de voiler la vérité, ou de la rendre piquante, a pu faire inventer. Son zèle contre une religion qu'il regardait comme la cauſe du fanatiſme qui avait déſolé l'Europe depuis ſa naiſſance, de la ſuperſtition qui l'avait abrutie, & comme la ſource des maux que ces ennemis de

l'humanité continuaient de faire encore, ſemblait doubler ſon activité & ſes forces. *Je ſuis las*, diſait-il un jour, *de leur entendre répéter que douze hommes ont ſuffi pour établir le chriſtianiſme, & j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.*

La critique des ouvrages que les chrétiens regardent comme inſpirés, l'hiſtoire des dogmes qui, depuis l'origine de cette religion, ſe ſont ſucceſſivement introduits, les querelles ridicules ou ſanglantes qu'ils ont excitées, les miracles, les prophéties, les contes répandus dans les hiſtoriens eccléſiaſtiques & les légendaires, les guerres religieuſes, les maſſacres ordonnés au nom de DIEU, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres, le fanatiſme dépeuplant l'Amérique, le ſang des rois coulant ſous le fer des aſſaſſins : tous ces objets reparaiſſaient ſans ceſſe dans tous ſes ouvrages ſous mille couleurs différentes. Il excitait l'indignation, il feſait couler les lar-

mes, il prodiguait le ridicule. On frémiſſait d'une action atroce, on riait d'une abſurdité. Il ne craignait point de remettre ſouvent ſous les yeux les mêmes tableaux, les mêmes raiſonnemens. *On dit que je me répète*, écrivait-il : *eh bien, je me répéterai juſqu'à ce qu'on ſe corrige.*

D'ailleurs, ces ouvrages ſévérement défendus en France, en Italie, à Vienne, en Portugal, en Eſpagne, ne ſe répandaient qu'avec lenteur. Tous ne pouvaient parvenir à tous les lecteurs ; mais il n'y avait, dans les provinces aucun coin reculé, dans les pays étrangers aucune nation écraſée ſous le joug de l'intolérance, où il n'en parvînt quelques-uns.

Les libres penſeurs, qui n'exiſtaient auparavant que dans quelques villes où les ſciences étaient cultivées, & parmi les littérateurs, les ſavans, les grands, les gens en place, ſe multiplièrent à ſa voix dans toutes les claſſes de la ſociété, comme dans tous les pays. Bientôt con-

naiſſant leur nombre & leurs forces, ils oſèrent ſe montrer, & l'Europe fut étonnée de ſe trouver incrédule.

Cependant ce même zèle feſait à *Voltaire* des ennemis de tous ceux qui avaient obtenu ou qui attendaient de cette religion leur exiſtence ou leur fortune. Mais ce parti n'avait plus de *Boſſuet*, d'*Arnaud*, de *Nicole;* ceux qui les remplaçaient par le talent, dans la philoſophie ou dans les lettres, avaient paſſé dans le parti contraire; & les membres du clergé qui leur étaient le moins inférieurs, cédant à l'intérêt de ne point ſe perdre dans l'opinion des hommes éclairés, ſe tenaient à l'écart, ou ſe bornaient à ſoutenir l'utilité politique d'une croyance qu'ils auraient été honteux de paraître partager avec le peuple, & ſubſtituaient à la ſuperſtition crédule de leurs prédéceſſeurs, une ſorte de machiavéliſme religieux.

Les libelles, les réfutations paraiſſaient en foule; mais *Voltaire* ſeul, en y répondant, a pu conſerver le nom de ces

ouvrages, lus uniquement par ceux à qui ils étaient inutiles, & qui ne voulaient ou ne pouvaient entendre ni les objections ni les réponſes.

Aux cris des fanatiques, *Voltaire* oppoſait les bontés des ſouverains. L'impératrice de Ruſſie, le roi de Pruſſe, ceux de Pologne, de Danemarck & de Suède s'intéreſſaient à ſes travaux, liſaient ſes ouvrages, cherchaient à mériter ſes éloges, le ſecondaient quelquefois dans ſa bienfeſance. Dans tous les pays, les grands, les miniſtres qui prétendaient à la gloire, qui voulaient occuper l'Europe de leur nom, briguaient le ſuffrage du philoſophe de Ferney, lui confiaient leurs eſpérances ou leurs craintes pour le progès de la raiſon, leurs projets pour l'accroiſſement des lumières & la deſtruction du fanatiſme. Il avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'ame, & dont le cri de ralliement était *raiſon & tolérance*. S'exerçait-il chez une nation quelque grande injuſtice, apprenait-on quelque

que acte de fanatiſme, quelque inſulte faite à l'humanité, un écrit de *Voltaire* dénonçait les coupables à l'Europe. Et qui ſait combien de fois la crainte de cette vengeance ſûre & terrible, a pu arrêter le bras des oppreſſeurs!

C'était ſur-tout en France qu'il exerçait ce miniſtère de la raiſon. Depuis l'affaire des *Calas*, toutes les victimes injuſtement immolées ou pourſuivies par le fer des lois, trouvaient en lui un appui ou un vengeur.

Le ſupplice du comte de *Lalli* excita ſon indignation. Des juriſconſultes jugeant à Paris la conduite d'un général dans l'Inde; un arrêt de mort prononcé ſans qu'il eût été poſſible de citer un ſeul crime déterminé, & de plus annonçant un ſimple ſoupçon ſur l'accuſation la plus grave; un jugement rendu ſur le témoignage d'ennemis déclarés, ſur les mémoires d'un Jéſuite qui en avait compoſé deux contradictoires entre eux, incertain s'il accuſerait le général ou ſes en-

nemis, ne ſachant qui il haïſſait le plus, ou qui il lui ſerait plus utile de perdre : un tel arrêt devait exciter l'indignation de tout ami de la juſtice, quand même les opprobres entaſſés ſur la tête du malheureux général, & l'horrible barbarie de le traîner au ſupplice avec un bâillon, n'auraient pas fait frémir, juſque dans leurs dernières fibres, tous les cœurs que l'habitude de diſpoſer de la vie des hommes, n'avait pas endurcis.

Cependant *Voltaire* parla long-temps ſeul. Le grand nombre d'employés de la compagnie des Indes, intéreſſés à rejeter ſur un homme qui n'exiſtait plus, les ſuites funeſtes de leur conduite ; le tribunal puiſſant qui l'avait condamné ; tout ce que ce corps traîne à ſa ſuite d'hommes dont la voix lui eſt vendue ; les autres corps qui, réunis avec lui par le même nom, des fonctions communes, des intérêts ſemblables, regardent ſa cauſe comme la leur ; enfin le miniſtère honteux d'avoir eu la faibleſſe ou la po-

litique cruelle de ſacrifier le comte de *Lalli*, à l'eſpérance de cacher dans ſon tombeau les fautes qui avaient cauſé la perte de l'Inde : tout ſemblait s'oppoſer à une juſtice tardive. Mais *Voltaire*, en revenant ſouvent ſur ce même objet, triompha de la prévention & des intérêts attentifs à l'étendre & à la conſerver. Les bons eſprits n'eurent beſoin que d'être avertis ; il entraîna les autres ; & lorſque le fils du comte de *Lalli*, ſi célèbre depuis par ſon éloquence & par ſon courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander juſtice, les eſprits étaient préparés pour y applaudir & pour la ſolliciter. *Voltaire* était mourant, lorſqu'après douze ans, cet arrêt injuſte fut caſſé ; il en apprit la nouvelle, ſes forces ſe ranimèrent, & il écrivit : *Je meurs content, je vois que le roi aime la juſtice* ; derniers mots qu'ait tracés cette main qui avait ſi long-temps ſoutenu la cauſe de l'humanité & de la juſtice.

Dans la même année 1766, un autre

arrêt étonna l'Europe, qui, en liſant les ouvrages de nos philoſophes, croyait que les lumières étaient répandues en France, du moins dans les claſſes de la ſociété où c'eſt un devoir de s'inſtruire, & qu'après plus de quinze années, les confrères de *Monteſquieu* avaient eu le temps de ſe pénétrer de ſes principes.

Un crucifix de bois, placé ſur le pont d'Abbeville, fut inſulté pendant la nuit. Le ſcandale du peuple fut exalté & prolongé par la cérémonie ridicule d'une *amende honorable*. L'évêque d'Amiens, gouverné dans ſa vieilleſſe par des fanatiques, & n'étant plus en état de prévoir les ſuites de cette farce religieuſe, y donna de l'éclat par ſa préſence. Cependant la haine d'un bourgeois d'Abbeville dirigea les ſoupçons du peuple ſur le chevalier de *la Barre*, jeune militaire, d'une famille de robe, alliée à la haute magiſtrature, & qui vivait alors chez une de ſes parentes, abbeſſe de Villancourt, aux portes d'Abbeville. On inſtruiſit le pro-

cès. Les juges d'Abbeville condamnèrent à des ſupplices, dont l'horreur effraierait l'imagination d'un cannibale, le chevalier de *la Barre* & d'*Etallonde* ſon ami, qui avait eu la prudence de s'enfuir. Le chevalier de *la Barre* s'était expoſé au jugement; il avait plus à perdre en quittant la France, & comptait ſur la protection de ſes parens, qui occupaient les premières places dans le parlement & dans le conſeil. Son eſpérance fut trompée; la famille craignit d'attirer les regards du public ſur ce procès, au lieu de chercher un appui dans l'opinion; & à l'âge d'environ dix-ſept ans, il fut condamné, par la pluralité de deux voix, à avoir la tête tranchée, après avoir eu la langue coupée, & ſubi les tourmens de la queſtion.

Cette horrible ſentence fut exécutée; & cependant les accuſations étaient auſſi ridicules que le ſupplice était atroce. Il n'était que *véhémentement* ſoupçonné d'avoir eu part à l'aventure du crucifix. Mais

on le déclarait convaincu d'avoir chanté, dans des parties de débauche, quelques-unes de ces chanſons moitié obſcènes, moitié religieuſes, qui, malgré leur groſſiéreté, amuſent l'imagination dans les premières années de la jeuneſſe, par leur contraſte avec le reſpect ou le ſcrupule que l'éducation inſpire à l'égard des mêmes objets; d'avoir récité une ode dont l'auteur connu publiquement, jouiſſait alors d'une penſion ſur la caſſette du roi; d'avoir fait des génuflexions en paſſant devant quelques-uns de ces ouvrages libertins, qui étaient à la mode dans un temps où les hommes égarés par l'auſtérité de la morale religieuſe, ne ſavaient pas diſtinguer la volupté de la débauche; on lui reprochait enfin d'avoir tenu des diſcours dignes de ces chanſons & de ces livres.

Toutes ces accuſations étaient appuyées ſur le témoignage de gens du peuple qui avaient ſervi ces jeunes gens dans leurs parties de plaiſir, ou de tourrières de couvent faciles à ſcandaliſer.

Cet arrêt révolta tous les esprits. Aucune loi ne prononçait la peine de mort ni pour le bris d'images ni pour les blasphémes de ce genre ; ainsi les juges avaient été même au-delà des peines portées par des lois que tous les hommes éclairés ne voyaient qu'avec horreur souiller encore notre code criminel. Il n'y avait point de père de famille qui ne dût trembler, puisqu'il y a peu de jeunes gens auxquels il n'échappe de semblables indiscrétions ; & les juges condamnaient à une mort cruelle, pour des discours que la plupart d'entre eux s'étaient permis dans leur jeunesse, que peut-être ils se permettaient encore, & dont leurs enfans étaient aussi coupables que celui qu'ils condamnaient.

Voltaire fut indigné & en même temps effrayé. On avait adroitement placé le Dictionnaire philosophique, au nombre des livres devant lesquels on disait que le chevalier de *la Barre* s'était prosterné. On voulait faire entendre que la lecture des ouvrages de *Voltaire* avait été la cause

de ces étourderies transformées en impiétés. Cependant le danger ne l'empêcha point de prendre la défenſe de ces victimes du fanatiſme. D'*Etallonde*, refugié à Véſel, obtint, à ſa recommandation, une place dans un régiment pruſſien. Pluſieurs ouvrages imprimés inſtruiſirent l'Europe des détails de l'affaire d'Abbeville; & les juges furent effrayés, ſur leur tribunal même, du jugement terrible qui les arrachait à leur obſcurité, pour les dévouer à une honteuſe immortalité.

Le rapporteur de *Lalli*, accuſé d'avoir contribué à la mort du chevalier de *la Barre*, forcé de reconnaître ce pouvoir, indépendant des places, que la nature a donné au génie pour la conſolation & la défenſe de l'humanité, écrivit une lettre où, partagé entre la honte & l'orgueil, il s'excuſait en laiſſant échapper des menaces; *Voltaire* lui répondit par ce trait de l'Hiſtoire chinoiſe: *Je vous défends*, diſait un empereur au chef du

tribunal de l'hiſtoire, *de parler davantage de moi.* Le mandarin ſe mit à écrire. *Que faites-vous donc ?* dit l'empereur. *J'écris l'ordre que votre Majeſté vient de me donner.*

Pendant douze années que *Voltaire* ſurvécut à cette injuſtice, il ne perdit point de vue l'eſpérance d'en obtenir la réparation, mais il ne put avoir la conſolation de réuſſir. La crainte de bleſſer le parlement de Paris, l'emporta toujours ſur l'amour de la juſtice; & dans les momens où les chefs du miniſtère avaient un intérêt contraire, celle de déplaire au clergé les arrêta. Les gouvernemens ne ſavent pas aſſez quelle conſidération leur donnent, & parmi le peuple qui leur eſt ſoumis, & auprès des nations étrangères, ces actes éclatans d'une juſtice particulière, & combien l'appui de l'opinion eſt plus ſûr que les ménagemens pour des corps rarement capables de reconnaiſſance, & auxquels il ſerait plus politique d'ôter, par ces

grands exemples, une partie de leur autorité ſur les eſprits, que de l'augmenter en prouvant par ces ménagemens mêmes combien ils on ſu inſpirer de crainte.

Voltaire ſongeait cependant à conjurer l'orage, à ſe préparer les moyens d'y dérober ſa tête : il diminua ſa maiſon, s'aſſura des fonds diſponibles, avec leſquels il pouvait s'établir dans une nouvelle retraite. Tel avait toujours été ſon but ſecret dans ſes arrangemens de fortune. Pour lui faire éprouver le beſoin & lui ravir ſon indépendance, il aurait fallu une conjuration entre les puiſſances de l'Europe. Il avait parmi ſes créanciers, des princes & des grands qui ne payaient pas avec exactitude ; mais il avait calculé les degrés de la corruption humaine, & il ſavait que ces mêmes hommes, peu délicats en affaires, ſauraient trouver de quoi le payer dans le moment d'une perſécution où leur négligence les rendrait l'objet de l'horreur & du mépris de l'Europe indignée.

Cette perſécution parut un moment prête à ſe déclarer. Ferney eſt ſitué dans le diocèſe de Genève, dont l'évêque titulaire ſiége dans la petite ville d'Annecy. *François de Salles*, qu'on a mis au rang des ſaints, ayant eu cet évêché, l'on avait imaginé que, pour ne pas ſcandaliſer les hérétiques dans leur métropole, il ne fallait plus confier cette place qu'à un homme à qui l'on ne pût reprocher l'orgueil, le luxe, la molleſſe, dont les proteſtans accuſent les prélats catholiques. Mais depuis long-temps il était difficile de trouver des ſaints qui, avec de l'eſprit ou de la naiſſance, daignaſſent ſe contenter d'un petit ſiége. Celui qui occupait le ſiége d'Annecy en 1767, était un homme du peuple, élevé dans un ſéminaire de Paris, où il ne s'était diſtingué que par des mœurs auſtères, une dévotion minutieuſe & un fanatiſme imbécille. Il écrivit au comte de *Saint-Florentin*, pour l'engager à faire ſortir de ſon diocèſe, & par conſéquent du

royaume, *Voltaire* qui fesait alors élever une église à ses frais, & répandait l'abondance dans un pays que la persécution contre les protestans avait dépeuplé. Mais l'évêque prétendait que le seigneur de Ferney avait fait dans l'église, après la messe, une exhortation morale contre le vol, & que les ouvriers employés par lui à construire cette église, n'avaient pas déplacé une vieille croix avec assez de respect; motifs bien graves pour chasser de sa patrie un vieillard qui en était la gloire, & l'arracher d'un asile où l'Europe s'empressait de lui apporter le tribut de son admiration. Le ministre n'eût-il fait que peser les noms & l'existence politique, ne pouvait être tenté de plaire à l'évêque; mais il avertit *Voltaire* de se mettre à l'abri de ces délations que l'union de l'évêque d'Annecy avec des prélats français, plus accrédités, pouvait rendre dangereuses.

C'est alors qu'il imagina de faire une communion solemnelle, qui fut suivie d'une

d'une proteſtation publique de ſon reſpect pour l'Egliſe, & de ſon mépris pour les calomniateurs: démarche inutile, qui annonçait plus de faibleſſe que de politique, & que le plaiſir de forcer ſon curé à l'adminiſtrer, par la crainte des juges ſéculiers, & de dire juridiquement des injures à l'évêque d'Annecy, ne peut excuſer aux yeux de l'homme libre & ferme, qui pèſe de ſang-froid les droits de la vérité, & ce qu'exige la prudence lorſque des lois contraires à la juſtice naturelle rendent la vérité dangereuſe & la prudence néceſſaire.

Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auraient pu tirer de cette ſcène ſingulière, en falſifiant la déclaration que *Voltaire* avait donnée.

Il n'avait plus alors ſa retraite auprès de Genève. Il s'était lié à ſon arrivée avec les familles qui, par leur éducation, leurs opinions, leurs goûts & leur fortune, étaient plus rapprochées de lui; & ces familles avaient alors le projet

d'établir une eſpèce d'ariſtocratie. Dans une ville ſans territoire, où la force des citoyens peut ſe réunir avec autant de facilité & de promptitude que celle du gouvernement, un tel projet eût été abſurde, ſi les citoyens riches n'avaient eu l'eſpérance d'employer en leur faveur une influence étrangère.

Les cabinets de Verſailles & de Turin furent aiſément ſéduits. Le ſénat de Berne intéreſſé à éloigner des yeux de ſes ſujets le ſpectacle de l'égalité républicaine, a pour politique conſtante de protéger autour de lui toutes les entrepriſes ariſtocratiques ; & par-tout, dans la Suiſſe, les magiſtrats oppreſſeurs ſont ſûrs de trouver en lui un protecteur ardent & fidelle : ainſi le miſérable orgueil d'obtenir dans une petite ville une autorité odieuſe, & d'être haï ſans être reſpecté, priva les citoyens de Genève de leur liberté ; & la république de ſon indépendance. Les chefs du parti populaire employèrent l'arme du fanatiſme, parce

qu'ils avaient assez lu pour savoir quelle influence la religion avait eue autrefois dans les dissentions politiques, & qu'ils ne connaissaient pas assez leur siècle pour sentir jusqu'à quel point la raison aidée du ridicule, avait émoussé cette arme jadis si dangereuse.

On parla donc de remettre en vigueur les lois qui défendaient aux catholiques d'avoir du bien dans le territoire Genevois ; on reprocha aux magistrats leurs liaisons avec *Voltaire*, qui avait osé s'élever contre l'assassinat barbare de *Servet*, commandé au nom de DIEU par *Calvin* aux lâches & superstitieux sénateurs de Genève. *Voltaire* fut obligé de renoncer à sa maison des Délices.

Bientôt après, *Rousseau* établit dans *Emile*, des principes qui révélaient aux citoyens de Genève toute l'étendue de leurs droits, & qui les appuyaient sur des vérités simples que tous les hommes pouvaient sentir, que tous devaient adopter. Les aristocrates voulurent l'en pu-

nir. Mais ils avaient besoin d'un prétexte ; ils prirent celui de la religion, & se réunirent aux prêtres qui, dans tous les pays, indifférens à la forme de la constitution & à la liberté des hommes, promettent les secours du ciel au parti qui favorise le plus leur intolérance, & deviennent, suivant leurs intérêts, tantôt les appuis de la tyrannie d'un prince persécuteur ou d'un sénat superstitieux, tantôt les défenseurs de la liberté d'un peuple fanatique.

Exposé alternativement aux attaques des deux partis, *Voltaire* garda la neutralité ; mais il resta fidelle à sa haine pour les oppresseurs. Il favorisait la cause du peuple contre les magistrats, & celle des natifs contre les citoyens ; car ces natifs, condamnés à ne jamais partager le droit de cité, se trouvaient plus malheureux depuis que les citoyens plus instruits des principes du droit politique, mais moins éclairés sur le droit naturel, se regardaient comme des souverains

dont les natifs n'étaient que des ſujets qu'ils ſe croyaient en droit de ſoumettre à cette même autorité arbitraire, à laquelle ils trouvaient leurs magiſtrats ſi coupables de prétendre.

Voltaire fit donc un poëme où il répandit le ridicule ſur tous les partis, & auquel on ne peut reprocher que des vers contre *Rouſſeau*, dictés par une colère dont la juſtice des motifs qui l'inſpiraient ne peut excuſer ni l'excès ni les expreſſions. Mais lorſque, dans un tumulte, les citoyens eurent tué quelques natifs, il s'empreſſa de recueillir à Ferney les familles que ces troubles forcèrent d'abandonner Genève; & dans le moment où la banqueroute de l'abbé *Terrai*, qui n'avait pas même l'excuſe de la néceſſité, & qui ne ſervit qu'à faciliter des dépenſes honteuſes, venait de lui enlever une partie de ſa fortune, on le vit donner des ſecours à ceux qui n'avaient pas de reſſources, bâtir pour les autres des maiſons qu'il leur vendit à

bas prix & en rentes viagères, en même temps qu'il sollicitait pour eux la bienfesance du gouvernement, qu'il employait son crédit auprès des souverains, des ministres, des grands de toutes les nations, pour procurer du débit à cette manufacture naissante d'horlogerie, qui fut bientôt connue de toute l'Europe.

Cependant le gouvernement s'occupait d'ouvrir aux Genevois un asile à Versoy, sur les bords du lac. Là devait s'établir une ville où l'industrie & le commerce seraient libres, où un temple protestant s'éleverait vis-à-vis d'une église catholique. *Voltaire* avait fait adopter ce plan: mais le ministre n'eut pas le crédit d'obtenir une loi de liberté religieuse; une tolérance secrète, bornée au temps de son ministère, était tout ce qu'il pouvait offrir; & Versoy ne put exister.

L'année 1771 fut une des époques les plus difficiles de la vie de *Voltaire*. Le chancelier *Maupeou* & le duc d'*Aiguillon*, tous deux objets de la haine des

parlemens, ſe trouvaient forcés de les attaquer pour n'en être pas la victime. L'un ne pouvait s'élever au miniſtère, l'autre s'y conſerver, ſans la diſgrace du duc de *Choiſeul*. Réunis à madame *du Barri*, que ce miniſtre avait eu l'imprudence de s'aliéner ſans retour, ils perſuadèrent au roi que ſon autorité méconnue ne pouvait ſe relever; que l'Etat, ſans ceſſe agité depuis la paix, par les querelles parlementaires, ne pouvait reprendre ſa tranquillité, ſi, par un acte de vigueur, on ne marquait aux prétentions des corps de magiſtrature, une limite qu'ils n'oſaſſent plus franchir; ſi l'on ne fixait un terme au-delà duquel ils n'oſaſſent plus oppoſer de réſiſtance à la volonté royale.

Le duc de *Choiſeul* ne pouvait s'unir à ce projet, ſans perdre cette opinion publique long-temps déclarée contre lui, alors ſon unique appui; & cet aviliſſement forcé ne lui eût pas fait regagner la confiance du monarque qui s'éloignait

de lui. Il était donc vraiſemblable que ſes liaiſons avec les parlemens achèveraient de la lui faire perdre, & qu'il ſerait aiſé de perſuader, ou que ſon exiſtence dans le miniſtère était le plus grand obſtacle au ſuccès des nouvelles meſures du gouvernement, ou qu'il cherchait à faire naître la guerre pour ſe conſerver dans ſa place malgré la volonté du roi.

L'attaque contre les parlemens fut dirigée avec la même adreſſe. Tout ce qui pouvait intéreſſer la nation, fut écarté. Le roi ne paraiſſait revendiquer que la plénitude du pouvoir légiſlatif, pouvoir que la doctrine de la néceſſité d'un enrégiſtrement libre transférait, non à la nation, mais aux parlemens; & il était aiſé de voir que ce pouvoir réuni à la puiſſance judiciaire la plus étendue, partagé entre douze tribunaux perpétuels, tendait à établir en France une ariſtocratie tyrannique plus dangereuſe que la monarchie pour la ſûreté, la liberté, la propriété des citoyens. On pouvait donc

compter ſur le ſuffrage des hommes éclairés, ſur celui des gens de lettres que le parlement de Paris avait également bleſſés par la perſécution & par le mépris, par ſon attachement aux préjugés, & par ſon obſtination à rejeter toute lumière nouvelle.

Mais il eſt plus aiſé de former avec adreſſe une intrigue politique, que d'exécuter avec ſageſſe un plan de réforme. Plus les principes que l'autorité voulait établir effrayaient la liberté, plus elle devait montrer d'indulgence & de douceur envers les particuliers: & l'on porta les rigueurs de détail juſqu'à un rafinement puérile. Un monarque paraît dur ſi, dans les punitions qu'il inflige, il ne reſpecte pas, juſqu'au ſcrupule, tout ce qui intéreſſe la ſanté, l'aiſance, & même la ſenſibilité naturelle de ceux qu'il punit; & dans cette occaſion tous les égards étaient négligés. On refuſait à un fils la permiſſion d'embraſſer ſon père mourant; on retenait un homme dans un lieu in-

ſalubre, où il ne pouvait appeler ſa famille ſans l'expoſer à partager ſes dangers ; un malade obtenait avec peine la liberté de chercher dans la capitale des ſecours qu'elle ſeule peut offrir. Un gouvernement abſolu, s'il montre de la crainte, annonce ou la défiance de ſes forces, ou l'incertitude du monarque, ou l'inſtabilité des miniſtres, & par là il encourage à la réſiſtance. Et l'on montrait cette crainte, en feſant dépendre le retour des exilés d'un conſentement inutile dans l'opinion de ceux même qui l'exigeaient.

Une opération ſalutaire ne change point de nature, ſi elle eſt exécutée avec dureté ; mais alors l'homme honnête & éclairé qui l'approuve, s'il ſe croit obligé de la défendre, ne la défend qu'à regret ; ſon ame révoltée n'a plus ni zèle ni chaleur pour un parti que ſes chefs déshonorent. Ceux qui manquent de lumières paſſent, de la haine pour le miniſtre, à l'averſion des meſures qu'il ſoutient par

l'oppreſſion ; & la voix publique condamne ce que, laiſſée à elle-même, elle eût peut-être approuvé.

Le grand nombre des magiſtrats que cette révolution privait de leur état, le mérite & les vertus de quelques-uns, la foule des miniſtres ſubalternes de la juſtice liés à leur ſort par honneur & par intérêt, ce penchant naturel qui porte les hommes à s'unir à la cauſe des perſécutés, la haine non moins naturelle pour le pouvoir : tout devait à la fois rendre odieuſes les opérations du miniſtère, & lui ſuſciter des obſtacles, lorſque forcé de remplacer les tribunaux qu'il voulait détruire, la force devenait inutile, & la confiance néceſſaire.

Cependant la barbarie des lois criminelles, les vices révoltans des lois civiles, offraient aux auteurs de la révolution un moyen ſûr de regagner l'opinion, & de donner à ceux qui conſentiraient à remplacer les parlemens, une excuſe que l'honneur & le patriotiſme

auraient pu avouer hautement. Les miniſtres dédaignèrent ce moyen. Le parlement s'était rendu odieux à tous les hommes éclairés, par les obſtacles qu'il oppoſait à la liberté d'écrire, par ſon fanatiſme, dont le ſupplice récent du chevalier de *la Barre* était un exemple aux yeux de l'Europe entière. Mais, irrité des libelles publiés contre lui, effrayé des ouvrages où l'on attaquait ſes principes, jaloux enfin de ſe faire un appui du clergé, le chancelier ſe plut à charger de nouvelles chaînes la liberté d'imprimer. La mémoire de *la Barre* ne fut pas réhabilitée; ſon ami ne put obtenir une réviſion qui eût couvert d'opprobre ceux à qui le chef de la juſtice était pourtant ſi intéreſſé à ravir la faveur publique. La procédure criminelle ſubſiſta dans toute ſon horreur; & cependant huit jours auraient ſuffi pour rédiger une loi qui aurait ſupprimé la peine de mort ſi cruellement prodiguée, aboli toute eſpèce de torture, proſcrit les ſupplices

plices cruels ; qui aurait exigé une grande pluralité pour condamner, admis un certain nombre de récusations sans motif, accordé aux accusés le secours d'un conseil ; qui enfin leur aurait assuré la faculté de connaître & d'examiner tous les actes de la procédure, le droit de présenter des témoins, de faire entendre des faits justificatifs. La nation, l'Europe entière auraient applaudi ; les magistrats dépossédés n'auraient plus été que les ennemis de ces innovations salutaires ; & leur chûte, que l'époque où le souverain aurait recouvré la liberté de se livrer à ses vues de justice & d'humanité.

A la vérité, la vénalité des charges fut supprimée ; mais les juges étant toujours nommés par la cour, on ne vit dans ce changement que la facilité de placer dans les tribunaux, des hommes sans fortune & plus faciles à séduire.

On diminua les ressorts les plus étendus, mais on n'érigea pas en parlemens

ces nouvelles cours ; on ne leur accorda point l'enrégiſtrement, & par là on mit entre elles & les anciens tribunaux une différence, préſage de leur deſtruction ; enfin on ſupprima les épices des juges, remplacées par des appointemens fixes ; ſeule opération que la raiſon put approuver toute entière.

Ceux qui conduiſaient cette révolution parvinrent cependant à la conſommer, malgré une réclamation preſque générale. Le duc de *Choiſeul*, accuſé de fomenter en ſecret la réſiſtance un peu incertaine du parlement de Paris, & d'avoir retardé la concluſion d'une pacification entre l'Angleterre & l'Eſpagne, fut exilé dans ſes terres. Le parlement, obligé de prendre par reconnaiſſance le parti de la fermeté, fut bientôt diſperſé. Le duc d'*Aiguillon* devint miniſtre ; un nouveau tribunal remplaça le parlement. Quelques parlemens de province eurent le ſort de celui de Paris ; d'autres conſentirent à reſter, & ſacrifièrent une

partie de leurs membres. Tout se tut devant l'autorité, & il ne manqua au succès des ministres que l'opinion publique qu'ils bravaient, & qui au bout de quelques années eut le pouvoir de les détruire.

Voltaire haïssait le parlement de Paris, & aimait le duc de *Choiseul*; il voyait dans l'un, un ancien persécuteur que sa gloire avait aigri & n'avait pas désarmé; dans l'autre, un bienfaiteur & un appui. Il fut fidelle à la reconnaissance & constant dans ses opinions. Dans toutes ses lettres, il exprime ses sentimens pour le duc de *Choiseul* avec franchise, avec énergie; & il n'ignorait pas que ses lettres (graces à l'infame usage de violer la foi publique) étaient lues par les ennemis du ministre exilé. Un joli conte, intitulé *Barmécide*, (*) est le seul monument durable de l'intérêt que cette

(*) L'Epître de *Benaldaki à Caramouftée.*

diſgrace avait excité. L'injuſtice avec laquelle les amis ou les partiſans du miniſtre l'accuſèrent d'ingratitude, fut un des chagrins les plus vifs que *Voltaire* ait éprouvés. Il le fut d'autant plus que le miniſtre partagea cette injuſtice. En vain *Voltaire* tenta de le déſabuſer ; il invoqua vainement les preuves qu'il donnait de ſon attachement & de ſes regrets.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même, écrivait-il dans ſa douleur. Mais il ne fut pas entendu.

Les grands, les gens en place ont des intérêts, & rarement des opinions : combattre celle qui convient à leurs projets actuels, c'eſt, à leurs yeux, ſe déclarer contre eux. Cet attachement à la vérité, l'une des plus fortes paſſions des eſprits élevés & des ames indépendantes, n'eſt pour eux qu'un ſentiment chimérique. Ils croient qu'un raiſonneur, un philoſophe, n'a, comme eux, que des opinions du moment, profeſſe ce qu'il veut,

parce qu'il ne tient fortement à rien, & doit par conſéquent changer de principes, ſuivant les intérêts paſſagers de ſes amis ou de ſes bienfaiteurs. Ils le regardent comme un homme fait pour défendre la cauſe qu'ils ont embraſſée, & non pour ſoutenir ſes principes perſonnels; pour ſervir ſous eux, & non pour juger de la juſtice de la guerre. Auſſi le duc de *Choiſeul* & ſes amis paraiſſaient-ils croire que *Voltaire* aurai dû, par reſpect pour lui, ou trahir ou cacher ſes opinions ſur des queſtions de droit public. Anecdote curieuſe, qui prouve à quel point l'orgueil de la grandeur ou de la naiſſance peut faire oublier l'indépendance naturelle de l'eſprit humain, & l'inégalité des eſprits & des talens, plus réelle que celle des rangs & des places.

Voltaire voyait avec plaiſir la deſtruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du reſſort immenſe du parlement de Paris; abus qu'il combattait

par le raiſonnement & le ridicule depuis plus de quarante années. Il préférait un ſeul maître à pluſieurs, un ſouverain dont on ne peut craindre que les préjugés, à une troupe de deſpotes dont les préjugés ſont encore plus dangereux, mais dont on doit craindre de plus les intérêts & les petites paſſions, & qui plus redoutables aux hommes ordinaires, le ſont ſur-tout à ceux dont les lumières les effraient, & dont la gloire les irrite. Il diſait : *J'ai les reins peu flexibles ; je conſens à faire une révérence, mais cent de ſuite me fatiguent.*

Il applaudit donc à ces changemens ; & parmi les hommes éclairés qui partageaient ſon opinion, il oſa ſeul la manifeſter. Sans doute il ne pouvait ſe diſſimuler avec quelle petiteſſe de moyens & de vues, on avait laiſſé échapper cette occaſion ſi heureuſe de réformer la légiſlation françaiſe, de rendre aux eſprits la liberté, aux hommes leurs droits ; le preſcrire à la fois l'intolérance & la

barbarie ; de faire enfin de ce moment l'époque d'une révolution heureuſe pour la nation, glorieuſe pour le prince & ſes miniſtres. Mais *Voltaire* était auſſi trop pénétrant pour ne pas ſentir que, ſi les lois étaient les mêmes, les tribunaux étaient changés ; que ſi même ils avaient hérité de l'eſprit de leurs prédéceſſeurs, ils n'avaient pu hériter de leur crédit ni de leur audace ; que la nouveauté, en leur ôtant ce reſpect aveugle du vulgaire pour tout ce qui porte la rouille de l'antiquité, leur ôtait une grande partie de leur puiſſance ; que l'opinion ſeule pouvait la leur rendre, & que pour obtenir ſon ſuffrage, il ne leur reſtait plus d'autre moyen que d'écouter la raiſon & de s'unir aux ennemis des préjugés, aux amis de l'humanité.

L'approbation que *Voltaire* accorda aux opérations du chancelier *Maupeou*, fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir juſtiee pour la mémoire de l'infortuné *la Barre ;* s'il ne put ren-

dre le jeune d'*Etallonde* à ſa patrie ; ſi un ménagement puſillanime pour le clergé l'emporta dans le miniſtre ſur l'intérêt de ſa gloire, du moins *Voltaire* eut le bonheur de ſauver la femme de *Montbailli*. Cet infortuné, fauſſement accuſé d'un parricide, avait péri ſur la roue ; ſa femme était condamnée à la mort : elle ſuppoſa une groſſeſſe, & eut le bonheur d'obtenir un ſurſis.

Nos tribunaux viennent de rejeter une loi ſage qui, mettant entre le jugement & l'exécution un intervalle dont l'innocence peut profiter, eût prévenu preſque toutes leurs injuſtices ; & ils l'ont refuſée avec une humeur qui ſuffit pour en prouver la néceſſité. (*) Les femmes

(*) Il eſt juſte d'obſerver que tous les magiſtrats n'ont pas cette haute idée de leurs droits, cet amour du pouvoir. L'un d'eux vient de mériter l'eſtime & la vénération de tous les citoyens, en prononçant, dans le parlement de Paris, ces paroles remarquables : *Les citoyens ſeuls ont des droits ; les magiſtrats, comme magiſtrats, n'ont que des devoirs.*

ſeules, en ſe déclarant groſſes, échappent aux dangers de ces exécutions précipitées. Dans l'eſpace de moins de vingt ans, ce moyen a ſauvé la vie à trois perſonnes innocentes, ſur leſquelles des circonſtances particulières ont attiré la curioſité publique : autre preuve de l'utilité de cette loi, à laquelle un orgueil barbare peut ſeul s'oppoſer, & qui doit ſubſiſter juſqu'au temps où l'expérience aura prouvé que la légiſlation nouvelle (qui ſans doute va bientôt remplacer l'ancienne) n'expoſe l'innocence à aucun danger.

On revit le procès de la femme *Montbailli ;* le conſeil d'Artois, qui l'avait condamnée, la déclara innocente ; & plus noble ou moins orgueilleux que le parlement de Toulouſe, il pleura ſur le malheur irréparable d'avoir fait périr un innocent ; il s'impoſa lui-même le devoir d'aſſurer des jours paiſibles à l'infortunée, dont il avait détruit le bonheur. (*)

(*) Voyez la Mépriſe d'Arras, 1771 ;

Si *Voltaire* n'avait montré ſon zèle que contre des injuſtices liées à des événemens publics, ou à la cauſe de la tolérance, on eût pu l'accuſer de vanité; mais ce zèle fut le même pour cette cauſe obſcure, à laquelle ſon nom ſeul a donné de l'éclat.

C'eſt ainſi qu'on a vu depuis un magiſtrat, enlevé trop tôt à ſes amis & aux malheureux, (*) intéreſſer l'Europe à la cauſe de trois payſans de Champagne, & obtenir par ſon éloquence & par la perſécution, une gloire brillante & durable pour prix d'un zèle que le ſentiment de l'humanité, l'amour de la juſtice, avaient ſeuls inſpiré. Les hommes incapables de ces actions, ne manquent jamais de les attribuer au deſir de la renommée; ils ignorent quelles angoiſſes le ſpectacle d'une injuſtice fait éprouver à une ame fière & ſenſible, à quel point il tour-

---

Politique & Législation, tome II, page 355 & ſuiv. des Œuvres de Voltaire.

(*) M. *Dupati.*

mente la mémoire & la penſée, combien il fait ſentir le beſoin impérieux de prévenir ou de réparer le crime; ils ne connaiſſent point ce trouble, cette horreur involontaire qu'excite dans tous les ſens la vue, l'idée ſeule d'un oppreſſeur triomphant ou impuni: & l'on doit plaindre ceux qui ont pu croire que l'auteur d'Alzire & de Brutus avait beſoin de la gloire d'une bonne action, pour défendre l'innocence & s'élever contre la tyrannie.

Une nouvelle occaſion de venger l'humanité outragée s'offrit à lui. La ſervitude, ſolennellement abolie en France par *Louis Hutin*, ſubſiſtait encore ſous *Louis XV* dans pluſieurs provinces. En vain avait-on plus d'une fois formé le projet de l'abolir. L'avarice & l'orgueil avaient oppoſé à la juſtice une réſiſtance qui avait fatigué la pareſſe du gouvernement. Les tribunaux ſupérieurs, compoſés de nobles, favoriſaient les prétentions des ſeigneurs.

Ce fléau affligeait la Franche-Comté,

& particuliérement le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces moines sécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de main-morte, & les exerçaient avec une rigueur qui réduisait à la misère un peuple sauvage, mais bon & industrieux. A la mort de chaque habitant, si ses enfans n'avaient pas constamment habité la maison paternelle, le fruit de ses travaux appartenait aux moines. Les enfans, la veuve, sans meubles, sans habits, sans domicile, passaient du sein d'une vie laborieuse & paisible, à toutes les horreurs de la mendicité. Un étranger mourait-il après un an de séjour sur cette terre frappée de l'anathême féodal, son bien appartenait encore aux moines. Une fille n'héritait pas de son père, si on pouvait prouver qu'elle eût passé la nuit de ses noces hors de la maison paternelle.

Ce peuple souffrait sans oser se plaindre, & voyait, avec une douleur muette, passer aux mains des moines, ses épargnes

qui

qui auraient dû fournir à l'induſtrie & à la culture des capitaux utiles. Heureuſement, la conſtruction d'une grande route ouvrit une communication entre eux & les cantons voiſins. Ils apprirent qu'aux pieds du mont Jura exiſtait un homme, dont la voix intrépide avait plus d'une fois fait retentir les plaintes de l'opprimé juſque dans le palais des rois, & dont le nom ſeul feſait pâlir la tyrannie ſacerdotale. Ils lui peignirent leurs maux, & ils eurent un appui.

La France, l'Europe entière connurent les uſurpations & la dureté de ces prêtres hypocrites, qui oſaient ſe dire les diſciples d'un DIEU humilié, & voulaient conſerver des eſclaves. Mais après pluſieurs années de ſollicitations, on ne put obtenir du timide ſucceſſeur de M. de *Meaupeou*, un arrêt du conſeil qui proſcrivît cette lâche violation des droits de l'humanité; il n'oſa, par ménagement pour le parlement de Beſançon, ſouſtraire à ſon jugement une cauſe qui ne pouvait

être regardée comme un procès ordinaire, ſans reconnaître honteuſement la légitimité de la ſervitude. Les ſerfs de Saint-Claude furent renvoyés devant un tribunal, dont les membres, ſeigneurs de terres où la ſervitude eſt établie, ſe firent un plaiſir barbare de reſſerrer leurs fers; & ces fers ſubſiſtent encore.

Ils ont ſeulement obtenu, en 1778, de pouvoir, en abandonnant leur patrie & leurs chaumières, ſe ſouſtraire à l'empire monacal. Mais un autre article de cette même loi a plus que compenſé ce bienfait ſi faible pour des infortunés que la pauvreté plus que la loi attache à leur terre natale. C'eſt dans ce même édit que le ſouverain a donné pour la première fois, le nom & le caractère ſacré de propriété à des droits odieux, regardés, même au milieu de l'ignorance & de la barbarie du treizième ſiècle, comme des uſurpations que ni le temps ni les titres ne pouvaient rendre légitimes; & un miniſtre hypocrite a fait dépendre la li-

berte de l'eſclave, non de la juſtice des lois, mais de la volonté de ſes tyrans.

Qui croirait, en liſant ces détails, que c'eſt ici la vie d'un grand poëte, d'un écrivain fécond & infatigable? Nous avons oublié ſa gloire littéraire, comme il l'avait oubliée lui-même. Il ſemblait n'en plus connaître qu'une ſeule, celle de venger l'humanité, & d'arracher des victimes à l'oppreſſion.

Cependant ſon génie, incapable de ſouffrir le repos, s'exerçait dans tous les genres qu'il avait embraſſés, & même oſait en eſſayer de nouveaux. Il imprimait des tragédies auxquelles on peut ſans doute reprocher de la faibleſſe, & qui ne pouvaient plus arracher les applaudiſſemens d'un parterre que lui-même avait rendu ſi difficile, mais où l'homme de lettres peut admirer de beaux vers & des idées philoſophiques & profondes, tandis que le jeune homme qui ſe deſtine au théatre, peut encore y étudier les ſecrets de ſon art; des contes où ce genre, borné juſ-

qu'alors à préſenter des images voluptueuſes ou plaiſantes, qui amuſent l'imagination, ou réveillent la gaieté, prit un caractère plus philoſophique, & devint, comme l'apologue, une école de morale & de raiſon; des épîtres où, ſi on les compare à ſes premiers ouvrages, l'on trouve moins de correction, un ton moins ſoutenu, & une poéſie moins brillante; mais auſſi plus de ſimplicité & de variété, une philoſophie plus uſuelle & plus libre, un plus grand nombre de ces traits d'un ſens profond, que produit l'expérience de la vie; des ſatires enfin, où les préjugés & leurs protecteurs ſont livrés au ridicule ſous mille formes piquantes.

En même temps il donnait, dans ſa Philoſophie de l'hiſtoire, des leçons aux hiſtoriens, en bravant la haine des pédans dont il dévoilait la ſtupide crédulité & l'envieuſe admiration pour les temps antiques. Il perfectionnait ſon Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, ſon Siècle de *Louis XIV*, & y ajoutait l'Hiſ-

toire du ſiècle de *Louis XV*, hiſtoire incomplète, mais exacte ; la ſeule où l'on puiſſe prendre une idée des événemens de ce règne, & où l'on trouve toute la vérité qu'on peut eſpérer dans une hiſtoire contemporaine, qui ne doit être ni une dénonciation ni un libelle.

De nouveaux romans, des ouvrages ou ſérieux ou plaiſans, inſpirés par les circonſtances, n'ajoutaient pas à ſa gloire, mais continuaient à la rendre toujours préſente, ſoutenaient l'intérêt de ſes partiſans, & humiliaient cette foule d'ennemis ſecrets, qui, pour ſe refuſer à l'admiration que l'Europe leur commandait, prenaient le maſque de l'auſtérité.

Enfin il entreprit de raſſembler, ſous la forme de dictionnaire, toutes les idées, toutes les vues qui s'offraient à lui, ſur les divers objets de ſes réflexions, c'eſt-à-dire, ſur l'univerſalité preſque entière des connaiſſances humaines. Dans ce recueil, intitulé modeſtement, *Queſtions à des amateurs ſur l'Encyclopédie*, il parle

tour-à-tour de théologie & de grammaire, de phyſique & de littérature ; il diſcute tantôt des points d'antiquité, tantôt des queſtions de politique, de législation, de droit public. Son ſtyle, toujours animé & piquant, répand ſur ces objets divers un charme dont juſqu'ici lui ſeul a connu le ſecret, & qui naît ſur-tout de l'abandon avec lequel, cédant à ſon premier mouvement, proportionnant ſon ſtyle moins à ſon ſujet qu'à la diſpoſition actuelle de ſon eſprit, tantôt il répand le ridicule ſur des objets qui ſemblent ne pouvoir inſpirer que l'horreur ; & bientôt après, entraîné par l'énergie & la ſenſibilité de ſon ame, il tonne avec force contre les abus dont il vient de plaiſanter. Ailleurs il s'irrite contre le mauvais goût, s'apperçoit bientôt que ſon indignation doit être réſervée pour de plus grands intérêts, & finit par rire de ſa propre colère. Quelquefois il interrompt une diſcuſſion de morale ou de politique, par une obſervation de littérature ; &

au milieu d'une leçon de goût, il laiſſe échapper quelques maximes d'une philoſophie profonde, ou s'arrête pour livrer au fanatiſme ou à la tyrannie, une attaque terrible & ſoudaine.

L'intérêt conſtant que prit *Voltaire* au ſuccès de la Ruſſie contre les Turcs, mérite d'être remarqué. Comblé des bontés de l'impératrice, ſans doute la reconnaiſſance animait ſon zèle; mais on ſe tromperait, ſi on imaginait qu'elle en fut l'unique cauſe. Supérieur à ces politiques de comptoir, qui prennent l'intérêt de quelques marchands connus dans les bureaux, pour l'intérêt du commerce, & l'intérêt du commerce pour l'intérêt du genre humain; non moins ſupérieur à ces vaines idées d'équilibre de l'Europe, ſi chères aux compilateurs politiques, il voyait dans la deſtruction de l'empire turc, des millions d'hommes aſſurés du moins d'éviter ſous le deſpotiſme d'un ſouverain, le deſpotiſme inſupportable d'un peuple; il voyait renvoyer dans les

climats infortunés qui les ont vu naître, ces mœurs tyranniques de l'Orient, qui condamnent un ſexe entier à un honteux eſclavage. D'immenſes contrées, placées ſous un beau ciel, deſtinées par la nature à ſe couvrir des productions les plus utiles à l'homme, auraient été rendues à l'induſtrie de leurs habitans; ces pays, les premiers où l'homme ait eu du génie, auraient vu renaître, dans leur ſein, les arts dont ils ont donné les modèles les plus parfaits, les ſciences dont ils ont poſé les fondemens.

Sans doute, les ſpéculations routinières de quelques marchands auraient été dérangées, leurs profits auraient diminué; mais le bien-être réel de tous les peuples aurait augmenté, parce qu'on ne peut étendre ſur le globe l'eſpace où fleurit la culture, où le commerce eſt ſûr, où l'induſtrie eſt active, ſans augmenter pour tous les hommes la maſſe des jouiſſances & des reſſources. Pourquoi voudrait-on qu'un philoſophe préférât la richeſſe de

quelques nations à la liberté d'un peuple entier, le commerce de quelques villes, au progrès de la culture & des arts dans un grand empire? Loin de nous ces vils calculateurs qui veulent ici tenir la Grèce dans les fers des Turcs; là, enlever des hommes, les vendre comme de vils troupeaux, les obliger à force de coups à servir leur insatiable avarice, & qui calculent gravement les prétendus millions que rapportent ces outrages à la nature.

Que par-tout les hommes soient libres, que chaque pays jouisse des avantages que lui a donné la nature; voilà ce que demande l'intérêt commun de tous les peuples, de ceux qui reprendraient leurs droits, comme de ceux où quelques individus, & non la nation, ont profité du malheur d'autrui. Qu'importe auprès de ces grands objets, & des biens éternels qui naîtraient de cette grande révolution, la ruine de quelques hommes avides qui avaient fondé leur fortune sur les larmes & le sang de leurs semblables!

Voilà ce que devait penſer *Voltaire*, voilà ce que penſait M. *Turgot*.

On a parlé de l'injuſtice d'une guerre contre les Turcs. Peut-on être injuſte envers une horde de brigands qui tiennent dans les fers un peuple eſclave, à qui leur avide férocité prodigue les outrages? Qu'ils rentrent dans ces déſerts, dont la faibleſſe de l'Europe leur a permis de ſortir, puiſque dans leur brutal orgueil ils ont continué à former une race de tyrans, & qu'enfin la patrie de ceux à qui nous devons nos lumières, nos arts, nos vertus même, ceſſe d'être déshonorée par la préſence d'un peuple qui unit les vices infames de la molleſſe à la férocité des peuples ſauvages. Vous craignez pour la balance de l'Europe, comme ſi ces conquêtes ne devaient pas diminuer la force des conquérans, au lieu de l'augmenter; comme ſi l'Aſie ne devait pas long-temps offrir à des ambitieux une proie facile, qui les dégoûterait des conquêtes haſardeuſes qu'ils pourraient tenter en Europe.

Ce n'eſt point la politique des princes, ce ſont les lumières des peuples civiliſés qui garantiront à jamais l'Europe des invaſions ; & plus la civiliſation s'étendra ſur la terre, plus on en verra diſparaître la guerre & les conquêtes, comme l'eſclavage & la miſère.

Louis XV mourut. Ce prince, qui depuis long-temps bravait, dans ſa conduite, les préceptes de la morale chrétienne, ne s'était cependant jamais élevé au-deſſus des terreurs religieuſes. Les menaces de la religion revenaient l'effrayer à l'apparence du moindre danger ; mais il croyait qu'une promeſſe de continence, ſi facile à faire ſur un lit de mort, & quelques paroles d'un prêtre, pouvaient expier les fautes d'un règne de ſoixante ans. Plus timide encore que ſuperſtitieux, accoutumé par le cardinal de *Fleuri* à regarder la liberté de penſer comme une cauſe de trouble dans les états, ou du moins d'embarras pour les gouvernemens, ce fut malgré lui que, ſous ſon règne, la raiſon

humaine fit en France des progrès rapides. Celui qui y travaillait avec le plus d'éclat & de succès, était devenu l'objet de sa haine. Cependant il respectait en lui la gloire de la France, & ne voyait pas sans orgueil l'admiration de l'Europe placer un de ses sujets au premier rang des hommes illustres. Sa mort ne changea rien au sort de *Voltaire*, & M. de *Maurepas* joignait aux préjugés de *Fleuri*, une haine plus forte encore pour tout ce qui s'élevait au-dessus des hommes ordinaires.

Voltaire avait prodigué à *Louis XV*, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer; il avait gardé un silence presque absolu depuis cette époque, où les malheurs & les fautes de ce règne auraient rendu ses louanges avilissantes. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presqu'entière semblait se plaire à déchirer sa mémoire: & on a remarqué que les philosophes, qu'il ne protégea jamais,

jamais, furent alors les seuls qui montrassent quelque impartialité, tandis que des prêtres chargés de ses bienfaits, insultaient à ses faiblesses.

Le nouveau règne offrit bientôt à *Voltaire* des espérances qu'il n'avait osé former. M. *Turgot* fut appelé au ministère. *Voltaire* connaissait ce génie vaste & profond, qui dans tous les genres de connaissances s'était créé des principes sûrs & précis, auxquels il avait attaché toutes ses opinions, d'après lesquelles il dirigeait toute sa conduite; gloire qu'aucun autre homme d'état n'a mérité de partager avec lui. Il savait qu'à une ame passionnée pour la vérité & pour le bonheur des hommes, M. *Turgot* unissait un courage supérieur à toutes les craintes, une grandeur de caractère au-dessus de toutes les dissimulations; qu'à ses yeux les plus grandes places n'étaient qu'un moyen d'exécuter ses vues salutaires, & ne lui paraîtraient plus qu'un vil esclavage, s'il perdait cette espérance. Enfin, il savait

qu'affranchi de tous les préjugés, & haïſſant en eux les ennemis les plus dangereux du genre-humain, M. *Turgot* regardait la liberté de penſer & d'imprimer comme un droit de chaque citoyen, un droit des nations entières, dont les progrès de la raiſon peuvent ſeuls appuyer le bonheur ſur une baſe inébranlable.

Voltaire vit dans la nomination de M. *Turgot*, l'aurore du règne de cette raiſon ſi long-temps méconnue, plus long-temps perſécutée; il oſa eſpérer la chûte rapide des préjugés, la deſtruction de cette politique lâche & tyrannique qui, pour flatter l'orgueil & la pareſſe des gens en place, condamnait le peuple à l'humiliation & à la miſère.

Cependant ſes tentatives en faveur des ſerfs du mont Jura furent inutiles, & il eſſaya vainement d'obtenir pour d'*Etallonde* & pour la mémoire du chevalier de *la Barre*, cette juſtice éclatante que l'humanité & l'honneur national exigeaient également. Ces objets étaient étrangers

au département des finances ; & cette supériorité de lumières, de caractère & de vertu, que M. *Turgot* ne pouvait cacher, lui avait fait de tous les autres ministres, de tous les intrigans subalternes, autant d'ennemis qui, n'ayant à combattre en lui ni ambition ni projets personnels, s'acharnaient contre tout ce qu'ils croyaient d'accord avec ses vues justes & bienfesantes.

On ne pouvait d'ailleurs rendre la liberté aux serfs du mont Jura, sans blesser le parlement de Besançon ; la revision du procès d'Abbeville eût humilié celui de Paris ; & une politique mal-adroite avait rétabli les anciens parlemens, sans profiter de leur destruction & du peu de crédit de ceux qui les avaient remplacés, pour porter dans les lois & dans les tribunaux une réforme entière, dont tous les hommes instruits sentaient la nécessité. Mais un ministère faible & ennemi des lumières, n'osa ou ne voulut pas saisir cette occasion où le bien eût encore

moins trouvé d'obſtacles que dans l'inſtant ſi honteuſement manqué par le chancelier *Meaupeou*.

C'eſt ainſi que, par complaiſance pour les préjugés des parlemens, le miniſtère laiſſa perdre pour la réforme de l'éducation les avantages que lui offrait la deſtruction des Jéſuites. On n'avait même pri., en 1774, aucune précaution pour empêcher la renaiſſance des querelles qui, en 1770, avaient amené la deſtruction de la magiſtrature. On n'avait eu qu'un ſeul objet, l'avantage de s'aſſurer une reconnaiſſance perſonnelle qui donnât aux auteurs du changement un moyen d'employer utilement contre leurs rivaux de puiſſance, le crédit des corps, dont le rétabliſſement était leur ouvrage.

Ainſi le ſeul avantage que *Voltaire* put obtenir du miniſtère de M. *Turgot*, fut de ſouſtraire le petit pays de Gex à la tyrannie des fermes. Séparé de la France par des montagnes, ayant une communication facile avec Genève & la Suiſſe,

cette malheureuſe contrée ne pouvait être, aſſujettie au régime fiſcal ſans devenir le théatre d'une guerre éternelle entre les employés du fiſc & les habitans, ſans payer des frais de perception plus onéreux que la valeur même des impoſitions. Le peu d'importance de cette opération aurait dû la rendre facile. Cependant elle était depuis long-temps inutilement ſollicitée par M. de *Voltaire*.

Une partie des provinces de la France ont échappé par différentes cauſes au joug de la ferme générale, ou ne l'ont porté qu'à moitié; mais les fermiers ont ſouvent avancé leurs limites, enveloppé dans leurs chaînes des cantons iſolés, que des priviléges féodaux avaient long-temps défendus. Ils croyaient que leur dieu *Terme*, comme celui des Romains, ne devait reculer jamais, & que ſon premier pas en arrière ſerait le préſage de la deſtruction de l'empire. Leur oppoſition ne pouvait balancer auprès de M. *Turgot*, une opération juſte & bienfeſante, qui,

ſans nuire au fiſc, ſoulageait les citoyens, épargnait des injuſtices & des crimes, rappelait dans un canton dévaſté, la proſpérité & la paix.

Le pays de Gex fut donc affranchi, moyennant une contribution de trente mille livres; & *Voltaire* put écrire à ſes amis, en parodiant un vers de Mithridate:

Et mes derniers regards ont vu fuir les commis.

Les édits de 1776 auraient augmenté le reſpect de *Voltaire* pour M. *Turgot*, ſi d'avance il n'avait pas ſenti ſon ame & connu ſon génie. Ce grand homme d'état avait vu que, placé à la tête des finances dans un moment où, gêné par la maſſe de la dette, par les obſtacles que les courtiſans & le miniſtre prépondérant oppoſaient à toute grande réforme dans l'adminiſtration, à toute économie importante, il ne pouvait diminuer les impôts, & il voulut du moins ſoulager le peuple & dédommager les proprié-

taires, en leur rendant les droits dont un régime oppreſſeur les avait privés.

Les corvées qui portaient la déſolation dans les campagnes, qui forçaient le pauvre à travailler ſans ſalaire, & enlevaient à l'agriculture les chevaux du laboureur, furent changées en un impôt payé par les ſeuls propriétaires. Dans toutes les villes, de ridicules corporations feſaient acheter à une partie de leurs habitans le droit de travailler; ceux qui ſubſiſtaient par leur induſtrie, ou par le commerce, étaient obligés de vivre ſous la ſervitude d'un certain nombre de privilégiés, ou de leur payer un tribut. Cette inſtitution abſurde diſparut, & le droit de faire un uſage libre de leurs bras ou de leur temps, fut reſtitué aux citoyens.

La liberté du commerce des grains, celle du commerce des vins; l'une gênée par des préjugés populaires, l'autre par des priviléges tyranniques, extorqués par quelques villes, fut rendue aux propriétaires; & ces lois ſages devaient

accélérer les progrès de la culture, & multiplier les richeſſes nationales, en aſſurant la ſubſiſtance du peuple.

Mais ces édits bienfaiteurs furent le ſignal de la perte du miniſtre qui avait oſé les concevoir. On ſouleva contre eux les parlemens, intéreſſés à maintenir les jurandes, ſource féconde de procès lucratifs; non moins attachés au régime réglementaire, qui était pour eux un moyen d'agiter l'eſprit du peuple; irrités de voir porter ſur les propriétaires riches le fardeau de la conſtruction des chemins, ſans eſpérer qu'une lâche condeſcendance continuât d'alléger pour eux le poids des ſubſides, & ſur-tout effrayés de la prépondérance que ſemblait acquérir un miniſtre dont l'eſprit populaire les menaçait de la chûte de leur pouvoir.

Cette ligue ſervit l'intrigue des ennemis de M. *Turgot*, & on vit alors combien la manière dont ils avaient rétabli les tribunaux, était utile à leurs deſſeins ſecrets & funeſte à la nation. On apprit

alors combien il eſt dangereux pour un miniſtre de vouloir le bien du peuple; & peut-être qu'en remontant à l'origine des événemens, on trouverait que la chûte même des miniſtres réellement coupables a eu pour cauſe le bien qu'ils ont voulu faire, & non le mal qu'ils ont fait.

Voltaire vit dans le malheur de la France, la deſtruction des eſpérances qu'il avait conçues pour les progrès de la raiſon humaine. Il avait cru que l'intolérance, la ſuperſtition, les préjugés abſurdes qui infectaient toutes les branches de la législation, toutes les parties de l'adminiſtration, tous les états de la ſociété, diſparaîtraient devant un miniſtre ami de la juſtice, de la liberté & des lumières. Ceux qui l'ont accuſé d'une baſſe flatterie, ceux qui lui ont reproché avec amertume l'uſage qu'il a fait, trop ſouvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puiſſans, & les forcer à être humains & juſtes, peuvent

comparer ces louanges à celles qu'il donnait à M. *Turgot*, ſur-tout à cette *Epître à un homme*, qu'il lui adreſſa au moment de ſa diſgrace. Ils diſtingueront alors l'admiration ſentie de ce qui n'eſt qu'un compliment; & ce qui vient de l'ame, de ce qui n'eſt qu'un jeu d'imagination; ils verront que *Voltaire* n'a eu d'autre tort que d'avoir cru pouvoir traiter les gens en place comme les femmes. On prodigue à toutes à peu près les mêmes louanges & les mêmes proteſtations; & le ton ſeul diſtingue ce qu'on ſent, de ce qu'on accorde à la galanterie.

Voltaire encenſant les rois, les miniſtres, pour les attirer à la cauſe de la vérité, & *Voltaire* célébrant le génie & la vertu, n'a pas le même langage. Ne veut-il que louer, il prodigue les charmes de ſon imagination brillante, il multiplie ces idées ingénieuſes qui lui ſont ſi familières; mais rend-il un hommage avoué par ſon cœur, c'eſt ſon ame qui s'échappe, c'eſt ſa raiſon profonde qui

prononce. Dans ſon voyage à Paris, ſon admiration pour M. *Turgot* perçait dans tous ſes diſcours; c'était l'homme qu'il oppoſait à ceux qui ſe plaignaient à lui de la décadence de notre ſiècle, c'était à lui que ſon ame accordait ſon reſpect. Je l'ai vu ſe précipiter ſur ſes mains, les arroſer de ſes larmes, les baiſer malgré ſes efforts, & s'écriant d'une voix entrecoupée de ſanglots : *Laiſſez-moi baiſer cette main qui a ſigné le ſalut du peuple.*

Depuis long-temps *Voltaire* deſirait de revoir ſa patrie, & de jouir de ſa gloire au milieu du même peuple témoin de ſes premiers ſuccès, & trop ſouvent complice de ſes envieux. M. de *Villette* venait d'épouſer à Ferney mademoiſelle de *Varicour*, d'une famille noble du pays de Gex, que ſes parens avaient confiée à madame *Denis : Voltaire* les ſuivit à Paris, ſéduit en partie par le deſir de faire jouer devant lui la tragédie d'Irène qu'il venait d'achever. Le ſecret avait été gardé. La haine n'avait pas eu le

temps de préparer ſes poiſons, & l'enthouſiaſme public ne lui permit pas de ſe montrer. Une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les profeſſions, à qui ſes vers avaient fait verſer de douces larmes, qui avaient tant de fois admiré ſon génie ſur la ſcène & dans ſes ouvrages, qui lui devaient leur inſtruction, dont il avait gueri les préjugés, à qui il avait inſpiré une partie de ce zèle contre le fanatiſme, dont il était dévoré, brûlaient du deſir de voir le grand homme qu'ils admiraient. La jalouſie ſe tut devant une gloire qu'il était impoſſible d'atteindre, devant le bien qu'il avait fait aux hommes. Le miniſtère, l'orgueil épiſcopal furent obligés de reſpecter l'idole de la nation. L'enthouſiaſme avait paſſé juſque dans le peuple; on s'arrêtait devant ſes fenêtres; on y paſſait des heures entières, dans l'eſpérance de le voir un moment; ſa voiture, forcée d'aller au pas, était entourée

tourée d'une foule nombreuſe qui le béniſſait & célébrait ſes ouvrages.

L'académie françaiſe, qui ne l'avait adopté qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs, & le reçut moins comme un égal que comme le ſouverain de l'empire des lettres. Les enfans de ces courtiſans orgueilleux qui l'avaient vu avec indignation vivre dans leur ſociété ſans baſſeſſe, & qui ſe plaiſaient à humilier en lui la ſupériorité de l'eſprit & des talens, briguaient l'honneur de lui être préſentés, & de pouvoir ſe vanter de l'avoir vu.

C'était au théatre, où il avait régné ſi long-temps, qu'il devait attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troiſième repréſentation d'Irène, pièce faible, à la vérité, mais remplie de beautés, & où les rides de l'âge laiſſaient voir encore l'empreinte ſacrée du génie. Lui ſeul attira les regards d'un peuple avide de démêler ſes traits, de ſuivre ſes mouvemens, d'obſerver ſes geſtes. Son buſte

fut couronné sur le théatre au milieu des applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme & d'attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage; faible, se soutenant à peine, les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider, lui étaient inutiles; à son approche, on se retirait avec une respectueuse tendresse; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier; chaque marche lui offrait un secours nouveau, & on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop longtemps.

Les spectateurs le suivirent jusque dans son appartement: les cris de *vive Voltaire*, *vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*, retentissaient autour de lui. On se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtemens. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique; jamais le génie n'a été honoré par un

hommage plus flatteur. Ce n'était point à sa puissance, c'était au bien qu'il avait fait, que s'adressait cet hommage. Un grand poète n'aurait eu que des applaudissemens; les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison & vengé la cause de l'humanité.

L'ame sublime & passionnée de *Voltaire* fut attendrie de ces tributs de respect & de zèle. *On veut me faire mourir de plaisir*, disait-il; mais c'était le cri de la sensibilité, & non l'adresse de l'amour-propre. Au milieu des hommages de l'académie française, il était frappé surtout de la possibilité d'y introduire une philosophie plus hardie. *On me traite mieux que je ne mérite*, me disait-il un jour. *Savez-vous que je ne désespère point de faire proposer l'éloge de Coligny?*

Il s'occupait, pendant les représentations d'Irène, à revoir son Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, & à y porter de nouveaux coups au fanatisme. Au milieu des acclamations du théatre,

il avait obſervé avec un plaiſir ſecret que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait la ſuperſtition & les noms qu'elle a conſacrés. C'était vers cet objet qu'il reportait tout ce qu'il recevait d'hommages. Il voyait, dans l'admiration générale, la preuve de l'empire qu'il avait exercé ſur les eſprits, de la chûte des préjugés qui était ſon ouvrage.

Paris poſſédait en même temps le célèbre *Franklin*, qui dans un autre hémiſphère, avait été auſſi l'apôtre de la philoſophie & de la tolérance. Comme *Voltaire*, il avait ſouvent employé l'arme de la plaiſanterie qui corrige la folie humaine, & apprend à en voir la perverſité comme une folie plus funeſte, mais digne auſſi de pitié. Il avait honoré la philoſophie par le génie de la phyſique, comme *Voltaire* par celui de la poéſie. *Franklin* achevait de délivrer les vaſtes contrées de l'Amérique du joug de l'Europe, & *Voltaire* de délivrer l'Europe du joug des anciennes théocraties de l'Aſie.

Franklin s'empreſſa de voir un homme dont la gloire occupait depuis long-temps les deux mondes : *Voltaire*, quoiqu'il eût perdu l'habitude de parler anglais, eſſaya de ſoutenir la converſation dans cette langue ; puis bientôt reprenant la ſienne : *Je n'ai pu réſiſter au deſir de parler un moment la langue de M. Franklin.*

Le philoſophe américain lui préſenta ſon petit-fils, en demandant pour lui ſa bénédiction. *God and Liberty*, (*) dit *Voltaire*, *voilà la ſeule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin.* Ils ſe revirent à une ſéance publique de l'académie des ſciences ; le public contemplait avec attendriſſement, placés à côté l'un de l'autre, ces deux hommes nés dans des mondes différens, reſpectables par leur vieilleſſe, par leur gloire, par l'emploi de leur vie, & jouiſſant tous deux de l'influence qu'ils avaient exercée ſur leur ſiècle. Ils s'embraſſèrent au

(*) Dieu & la liberté.

bruit des acclamations ; on a dit que c'était *Solon* qui embraſſait *Sophocle*. Mais le *Sophocle* français avait détruit l'erreur, & avancé le règne de la raiſon ; & le *Solon* de Philadelphie, appuyant ſur la baſe inébranlable des droits des hommes, la conſtitution de ſon pays, n'avait point à craindre de voir pendant ſa vie même ſes lois incertaines préparer des fers à ſon pays, & ouvrir la porte à la tyrannie.

L'âge n'avait point affaibli l'activité de *Voltaire*, & les tranſports de ſes compatriotes ſemblaient la redoubler encore. Il avait formé le projet de réfuter tout ce que le duc de *Saint-Simon*, dans ſes *Mémoires* encore ſecrets, avait accordé à la prévention & à la haine, dans la crainte que ces *Mémoires*, auxquels la probité reconnue de l'auteur, ſon état, ſon titre de contemporain pouvaient donner quelque autorité, ne paruſſent dans un temps où perſonne ne fût aſſez voiſin des événemens pour défendre la vérité, & confondre l'erreur.

En même temps il avait déterminé l'académie françaiſe à faire ſon dictionnaire ſur un nouveau plan. Ce plan conſiſtait à ſuivre l'hiſtoire de chaque mot depuis l'époque où il avait paru dans la langue, de marquer les ſens divers qu'il avait eus dans les différens ſiècles, les acceptions différentes qu'il avait reçues; d'employer, pour faire ſentir ces différentes nuances, non des phraſes faites au haſard, mais des exemples choiſis dans les auteurs qui avaient eu le plus d'autorité. On aurait eu alors le véritable Dictionnaire littéraire & grammatical de la langue; les étrangers, & même les Français, y auraient appris à en connaître toutes les fineſſes.

Ce Dictionnaire aurait offert aux gens de lettres une lecture inſtructive qui eût contribué à former le goût, qui eût arrêté les progrès de la corruption. Chaque académicien devait ſe charger d'une lettre de l'alphabet. *Voltaire* avait pris l'A; & pour exciter ſes confrères, pour

montrer combien il était facile d'exécuter ce plan, il voulait en peu de mois terminer la partie dont il s'était chargé.

Tant de travaux avaient épuiſé ſes forces. Un crachement de ſang, cauſé par les efforts qu'il avait faits pendant les répétitions d'Irène, l'avait affaibli. Cependant l'activité de ſon ame ſuffiſait à tout, & lui cachait ſa faibleſſe réelle. Enfin, privé du ſommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu, il voulut s'en aſſurer quelques heures, pour être en état de faire adopter à l'académie, d'une manière irrévocable, le plan du Dictionnaire contre lequel quelques objections s'étaient élevées; & il réſolut de prendre de l'opium. Son eſprit avait toute ſa force; ſon ame, toute ſon impétuoſité & toute ſa mobilité naturelle; ſon caractère, toute ſon activité & toute ſa gaieté, lorſqu'il prit le calmant qu'il croyait néceſſaire. Ses amis l'avaient vu ſe livrer, dans la ſoirée même, à toute ſa haine contre les pré-

jugés, l'exhaler avec éloquence, & bientôt après ne plus les enviſager que du côté ridicule, s'en moquer avec cette grace & ces rapprochemens ſinguliers qui caractériſaient ſes plaiſanteries. Mais il prit de l'opium à pluſieurs repriſes, & ſe trompa ſur les doſes, vraiſemblablement dans l'eſpèce d'ivreſſe que les premières avaient produite. Le même accident lui était arrivé près de trente ans auparavant, & avait fait craindre pour ſa vie. Cette fois, ſes forces épuiſées ne ſuffirent point pour combattre le poiſon. Depuis long-temps il ſouffrait des douleurs de veſſie; & dans l'affaibliſſement général de ſes organes, celui qui déjà était affecté, contracta bientôt un vice incurable.

A peine dans le long intervalle entre cet accident funeſte & ſa mort, pouvait-il reprendre ſa tête pendant quelques momens de ſuite, & ſortir de la léthargie où il était plongé. C'eſt pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune

comte de *Lalli*, déjà ſi célèbre par ſon courage, & qui depuis a mérité de l'être par ſon éloquence & ſon patriotiſme, ces lignes, les dernières que ſa main ait tracées, où il applaudiſſait à l'autorité royale, dont la juſtice venait d'anéantir un des attentats du deſpotiſme parlementaire. Enfin il expira le 30 de mai 1778.

Graces aux progrès de la raiſon & au ridicule répandu ſur la ſuperſtition, les habitans de Paris ſont, tant qu'ils ſe portent bien, à l'abri de la tyrannie des prêtres; mais il y retombent, dès qu'ils ſont malades. L'arrivée de *Voltaire* avait allumé la colère des fanatiques, bleſſé l'orgueil des chefs de la hiérarchie eccléſiaſtique; mais en même temps elle avait inſpiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation & leur fortune ſur la converſion de cet illuſtre ennemi. Sans doute ils ne ſe flattaient pas de le convaincre, mais ils eſpéraient le réſoudre à diſſimuler. *Voltaire* qui deſirait pou-

voir rester à Paris, sans y être troublé par les délations sacerdotales, & qui, par une vieille habitude de sa jeunesse, croyait utile, pour l'intérêt même des amis de la raison, que des scènes d'intolérance ne suivissent point ses derniers momens, envoya chercher dès sa première maladie un aumônier des Incurables, qui lui avait offert ses services, & qui se vantait d'avoir réconcilié avec l'église l'abbé de *Lattaignant*, connu par des scandales d'un autre genre.

L'abbé *Gauthier* confessa *Volaire*, & reçut de lui une profession de foi, par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique, où il était né.

A cette nouvelle qui scandalisa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez son paroissien, qui le reçut avec politesse & lui donna, suivant l'usage, une aumône honnête pour ses pauvres. Mais jaloux que l'abbé *Gauthier* l'eût gagné de vîtesse, il trouva que l'aumô-

nier des Incurables avait été trop facile ; qu'il aurait fallu exiger une profeſſion de foi plus détaillée, un déſaveu exprès de toutes les doctrines contraires à la foi, que *Voltaire* avait pu être accuſé de ſoutenir. L'abbé *Gauthier* prétendait qu'on aurait tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette diſpute, *Voltaire* guérit ; on joua Irène, & la converſion fut oubliée. Mais au moment de la rechûte, le curé revint, bien déterminé à ne pas enterrer *Voltaire*, s'il n'obtenait pas cette rétractation ſi deſirée.

Ce curé était un de ces hommes moitié hypocrites, moitié imbécilles, parlant avec la perſuaſion ſtupide d'un énergumène, agiſſant avec la ſoupleſſe d'un jéſuite, humble dans ſes manières juſqu'à la baſſeſſe, arrogant dans ſes prétentions ſacerdotales, rampant auprès des grands, charitable pour cette populace dont on diſpoſe avec des aumônes, & fatigant les ſimples citoyens de ſon impérieux fanatiſme. Il voulait abſolu-

ment

ment faire reconnaître au moins à *Voltaire* la divinité de *Jéſus-Chriſt*, à laquelle il s'intéreſſait plus qu'aux autres dogmes. Il le tira un jour de ſa léthargie, en lui criant aux oreilles : *Croyez-vous à la divinité de Jéſus-Chriſt ? Au nom de* DIEU, *monſieur, ne me parlez plus de cet homme-là, & laiſſez-moi mourir en repos*, répondit *Voltaire.*

Alors le prêtre annonça qu'il ne pouvait s'empêcher de lui refuſer la ſépulture. Il n'en avait pas le droit ; car, ſuivant les lois, ce refus doit être précédé d'une ſentence d'excommunication, ou d'un jugement ſéculier. On peut même appeler comme d'abus de l'excommunication. La famille, en ſe plaignant au parlement, eût obtenu juſtice ; mais elle craignit le fanatiſme de ce corps, la haine de ſes membres pour *Voltaire* qui avait tonné tant de fois contre ſes injuſtices & combattu ſes prétentions. Elle ne ſentit point que le parlement ne pouvait, ſans ſe déshonorer, s'écarter des

principes qu'il avait ſuivis en faveur des janſéniſtes ; qu'un grand nombre de jeunes magiſtrats n'attendaient qu'une occaſion d'effacer, par quelque action éclatante, ce reproche de fanatiſme qui les humiliait, de s'honorer en donnant une marque de reſpect à la mémoire d'un homme de génie qu'ils avaient eu le malheur de compter parmi leurs ennemis, & de montrer qu'ils aimaient mieux réparer leurs injuſtices, que venger leurs injures. La famille ne ſentit pas combien lui donnait de force cet enthouſiaſme que *Voltaire* avait excité : enthouſiaſme qui avait gagné toutes les claſſes de la nation, & qu'aucune autorité n'eût oſé attaquer de front.

On préféra de négocier avec le miniſtère. N'oſant ni bleſſer l'opinion publique en ſervant la vengeance du clergé, ni déplaire aux prêtres en les forçant de ſe conformer aux lois, ni les punir en érigeant un monument public au grand homme dont ils troublaient ſi lâchement

les cendres, & en le dédommageant des honneurs eccléſiaſtiques qu'il méritait ſi peu, par des honneurs civiques dus à ſon génie & au bien qu'il avait fait à la nation, les miniſtres approuvèrent la propoſition de tranſporter le corps de *Voltaire* dans l'égliſe d'un monaſtère dont ſon neveu était abbé. Il fut donc conduit à Scellières. Les prêtres étaient convenus de ne point troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames, très-dévotes, écrivirent à l'évêque de Troyes, pour l'engager à s'oppoſer à l'inhumation, en qualité d'évêque diocéſain. Mais heureuſement, pour l'honneur de l'évêque, ces lettres arrivèrent trop tard, & *Voltaire* fut enterré.

L'académie françaiſe était dans l'uſage de faire un ſervice aux cordeliers pour chacun de ſes membres. L'archevêque de Paris, *Beaumont*, ſi connu par ſon ignorance & ſon fanatiſme, défendit de faire ce ſervice. Les cordeliers obéirent

à regret, ſachant bien que les confeſſeurs de *Beaumont* lui pardonnaient la vengeance, & ne lui prêchaient pas la juſtice. L'académie réſolut alors de ſuſpendre cet uſage, juſqu'à ce que l'inſulte faite au plus illuſtre de ſes membres, eût été réparée. Ainſi *Beaumont* ſervit, malgré lui, à détruire une ſuperſtition ridicule.

Cependant le roi de Pruſſe ordonna pour *Voltaire* un ſervice ſolemnel dans l'égliſe catholique de Berlin. L'académie de Pruſſe y fut invitée de ſa part; & ce qui était plus glorieux pour *Voltaire*, dans le camp même où à la tête de cent cinquante mille hommes il défendait les droits des princes de l'Empire, & en impoſait à la puiſſance autrichienne, il écrivit l'éloge de l'homme illuſtre dont il avait été le diſciple & l'ami, & qui peut-être ne lui avait jamais pardonné l'indigne & honteuſe violence exercée contre lui à Francfort par ſes ordres, mais vers lequel un ſenti-

ment d'admiration & un goût naturel le ramenaient ſans ceſſe, même malgré lui. Cet éloge était une bien noble compenſation de l'indigne vengeance des prêtres.

De tous les attentats contre l'humanité, que dans les temps d'ignorance & de ſuperſtition les prêtres ont obtenu le pouvoir de commettre avec impunité, celui qui s'exerce ſur des cadavres eſt, ſans doute, le moins nuiſible; & à des yeux philoſophiques, leurs outrages ne peuvent paraître qu'un titre de gloire. Cependant le reſpect pour les reſtes des perſonnes qu'on a chéries, n'eſt point un préjugé: c'eſt un ſentiment inſpiré par la nature même, qui a mis au fond de nos cœurs une ſorte de vénération religieuſe pour tout ce qui nous rappelle des êtres que l'amitié ou la reconnaiſſance nous ont rendu ſacrés. La liberté d'offrir à leurs dépouilles ces triſtes hommages eſt donc un droit précieux pour l'homme ſenſible; & l'on ne peut ſans injuſtice lui enlever la liberté de choiſir ceux que

ſon cœur lui dicte, encore moins lui interdire cette conſolation, au gré d'une caſte intolérante qui a uſurpé, avec une audace trop long-temps ſoufferte, le droit de juger & de punir les penſées.

D'ailleurs ſon empire ſur l'eſprit de la populace n'eſt pas encore détruit; un chrétien privé de la ſépulture eſt encore, aux yeux du petit peuple, un homme digne d'horreur & de mépris, & cette horreur dans les ames ſoumiſes aux préjugés s'étend juſque ſur ſa famille. Sans doute, ſi la haine des prêtres ne pourſuivait que des hommes immortaliſés par des chefs-d'œuvre, dont le nom a fatigué la renommée, dont la gloire doit embraſſer tous les ſiècles, on pourrait leur pardonner leurs impuiſſans efforts; mais leur haine peut s'attacher à des victimes moins illuſtres, & tous les hommes ont les mêmes droits.

Le miniſtère, un peu honteux de ſa faibleſſe, crut échapper au mépris public en empêchant de parler de *Voltaire* dans

les écrits, ou dans les endroits où la police eſt dans l'uſage de violer la liberté, ſous prétexte d'établir le bon ordre qu'elle confond trop ſouvent avec le reſpect pour les ſottiſes établies ou protégées.

On défendit aux papiers publics de parler de ſa mort, & les comédiens eurent ordre de ne jouer aucune de ſes pièces. Les miniſtres ne ſongèrent pas que de pareils moyens d'empêcher qu'on ne s'irritât contre leur faibleſſe, ne ſerviraient qu'à en donner une nouvelle preuve, & montreraient qu'ils n'avaient ni le courage de mériter l'approbation publique, ni celui de ſupporter le blâme.

Ce ſimple récit des événemens de la vie de *Voltaire* a fait aſſez connaître ſon caractère & ſon ame; la bienfeſance, l'indulgence pour les faibleſſes, la haine de l'injuſtice & de l'oppreſſion en forment les principaux traits. On peut le compter parmi le très-petit nombre des hommes en qui l'amour de l'humanité a

été une véritable passion. Cette passion, la plus noble de toutes, n'a été connue que dans nos temps modernes ; elle est née du progrès des lumières ; & sa seule existence suffit pour confondre les aveugles partisans de l'antiquité, & les calomniateurs de la philosophie.

Mais les heureuses qualités de *Voltaire* étaient souvent égarées par une mobilité naturelle, que l'habitude de faire des tragédies avait encore augmentée. Il passait en un instant de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Né avec des passions violentes, elles l'entraînèrent trop loin quelquefois, & sa mobilité le priva des avantages ordinaires aux ames passionnées : la fermeté dans la conduite, & ce courage que la crainte ne peut arrêter quand il faut agir, & qui ne s'ébranle point par la présence du danger qu'il a prévu. On l'a vu souvent s'exposer à l'orage presqu'avec témérité, rarement on l'a vu le braver avec constance : & ces alterna-

tives d'audace & de faibleſſe ont ſouvent affligé ſes amis, & préparé d'indignes triomphes à ſes lâches ennemis.

Il fut conſtant dans l'amitié. Celle qui le liait à *Génonville*, au préſident *de Maiſons*, à *Formont*, à *Cideville*, à la marquiſe *du Châtelet*, à d'*Argental*, à d'*Alembert*, troublée rarement par des nuages paſſagers, ne ſe termina que par la mort. On voit dans ſes ouvrages, que peu d'hommes ſenſibles ont conſervé auſſi long-temps que lui le ſouvenir des amis qu'ils ont perdus dans la jeuneſſe.

On lui a reproché ſes nombreuſes querelles; mais dans aucune, il n'a été l'agreſſeur; mais ſes ennemis, ceux du moins pour leſquels il fut irréconciliable, ceux qu'il dévoua au mépris public, ne s'étaient point bornés à des attaques perſonnelles; ils s'étaient rendus ſes délateurs auprès des fanatiques, & avaient voulu appeler ſur ſa tête le glaive de la perſécution. Il eſt affligeant ſans doute d'être obligé de placer dans cette liſte

des hommes d'un mérite réel : le poëte *Rouſſeau*, les deux *Pompignan* (*), *Larcher*, & même *Rouſſeau* de Genève. Mais n'eſt-il pas plus excuſable de porter trop loin, dans ſa vengeance, les droits de la défenſe naturelle, & d'être injuſte en cédant à une colère dont le motif eſt légitime, que de violer les lois de l'humanité en compromettant les droits, la liberté, la ſûreté d'un citoyen,

(*) L'un d'eux vient d'effacer, par une conduite noble & patriotique, les taches que ſes délations épiſcopales avaient répandues ſur ſa vie. On le voit adopter aujourd'hui, avec courage, les mêmes principes de liberté, que dans ſes ouvrages il reprochait avec amertume aux philoſophes, & contre leſquels il invoquait la vengeance du deſpotiſme. On ſe tromperait, ſi d'après cette contradiction, on l'accuſait de mauvaiſe foi. Rien n'eſt plus commun que des hommes qui joignant à une ame honnête & à un ſens droit, un eſprit timide, n'oſent examiner certains principes, ni penſer d'après eux-mêmes, ſur certains objets, avant de ſe ſentir appuyés par l'opinion.

pour ſatisfaire ſon orgueil, ſes projets d'hypocriſie, ou ſon attachement opiniâtre à ſes opinions?

On a reproché à *Voltaire* ſon acharnement contre *Maupertuis*; mais cet acharnement ne ſe borna-t-il pas à couvrir de ridicule un homme qui, par de baſſes intrigues, avait cherché à le déshonorer & à le perdre, & qui pour ſe venger de quelques plaiſanteries, avait appelé à ſon ſecours la puiſſance d'un roi irrité par ſes inſidieuſes délations?

On a prétendu que *Voltaire* était jaloux, & on y a répondu par ce vers de Tancrède:

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

Mais, dit-on, *il l'était de Buffon.* Quoi! l'homme dont la main puiſſante ébranlait les antiques colonnes du temple de la ſuperſtition, & qui aſpirait à changer en hommes ces vils troupeaux qui gémiſſaient depuis ſi long-temps ſous la verge ſacerdotale, eût-il été jaloux de la peinture heureuſe & brillante

des mœurs de quelques animaux, ou de la combinaiſon plus ou moins adroite de quelques vains ſiſtêmes démentis par les faits?

Il l'était de J. J. Rouſſeau: il eſt vrai que ſa hardieſſe excita celle de *Voltaire*; mais le philoſophe qui voyait le progrès des lumières adoucir, affranchir & perfectionner l'eſpèce humaine, & qui jouiſſait de cette révolution comme de ſon ouvrage, était-il jaloux de l'écrivain éloquent qui eût voulu condamner l'eſprit humain à une ignorance éternelle? L'ennemi de la ſuperſtition était-il jaloux de celui qui, ne trouvant plus aſſez de gloire à détruire les autels, eſſayait vainement de les relever?

Voltaire ne rendit pas juſtice aux talens de *Rouſſeau*, parce que ſon eſprit juſte & naturel avait une répugnance involontaire pour les opinions exagérées; que le ton de l'auſtérité lui préſentait une teinte d'hypocriſie, dont la moindre nuance devait révolter ſon ame indépendante

dante & franche ; qu'enfin, accoutumé à répandre la plaiſanterie ſur tous les objets, la gravité dans les petits détails des paſſions ou de la vie humaine, lui paraiſſait toujours un peu ridicule. Il fut injuſte, parce que *Rouſſeau* l'avait irrité en répondant, par des injures, à des offres de ſervices ; parce que *Rouſſeau*, en l'accuſant de le perſécuter, lorſqu'il prenait ſa défenſe, ſe permettait de le dénoncer lui-même aux perſécuteurs.

Il était jaloux de Monteſquieu : mais il avait à ſe plaindre de l'auteur de l'Eſprit des lois, qui affectait pour lui de l'indifférence, & preſque du mépris, moitié par une morgue mal-adroite, moitié par une politique timide ; & cependant ce mot célèbre de *Voltaire : L'humanité avait perdu ſes titres, Monteſquieu les a retrouvés & les lui a rendus*, eſt encore le plus bel éloge de l'Eſprit des lois ; & ce mot paſſe même les bornes de la juſtice. Il n'eſt vrai du moins que pour la France, puiſque, ſans parler des ou-

vrages d'*Althuſius* (*) & de quelques autres, les droits de l'humanité ſont réclamés avec plus de force & de franchiſe dans *Locke* & dans *Sidnei* que dans *Monteſquieu*.

Voltaire a ſouvent critiqué l'Eſprit des lois, mais preſque toujours avec juſtice. Et ce qui prouve qu'il a eu raiſon de combattre *Monteſquieu*, c'eſt que nous voyons aujourd'hui les préjugés les plus abſurdes & les plus funeſtes s'appuyer de l'autorité de cet homme célèbre, & que, ſi le progrès des lumières n'avait enfin briſé le joug de toute eſpèce d'autorité dans les queſtions qui ne doivent être ſoumiſes qu'à la raiſon, l'ouvrage de *Monteſquieu* ferait aujourd'hui plus de mal à la France qu'il n'a pu faire de bien à l'Europe. L'enthouſiaſme de ſes partiſans a été porté juſqu'à dire que

(*) Juriſconſulte allemand du ſeizième ſiècle. Il ſoutenait, dès ce temps-là, que la ſouveraineté des états appartient au peuple.

Voltaire n'était pas en état de le juger, ni même de l'entendre. Irrité du ton de ces critiques, il a pu mêler quelque teinte d'humeur à ſes juſtes obſervations. N'eſt-elle pas juſtifiée par une hauteur ſi ridicule ?

La mode d'accuſer *Voltaire* de jalouſie était même parvenue au point que l'on attribuait à ce ſentiment, & ſes ſages obſervations ſur l'ouvrage d'*Helvétius*, que par reſpect pour un philoſophe perſécuté, il avait eu la délicateſſe de ne publier qu'après ſa mort, & juſqu'à ſa colère contre le ſuccès éphémère de quelques mauvaiſes tragédies : comme ſi l'on ne pouvait être bleſſé, ſans aucun retour ſur ſoi-même, de ces réputations uſurpées, ſouvent ſi funeſtes aux progrès des arts & de la philoſophie. Combien, dans un autre genre, les louanges prodiguées à *Richelieu*, à *Colbert* & quelques autres miniſtres, n'ont-elles pas arrêté la marche de la raiſon daus les ſciences politiques !

En liſant les ouvrages de *Voltaire*, on voit que perſonne n'a poſſédé peut-être la juſteſſe d'eſprit à un plus haut degré. Il la conſerve au milieu de l'enthouſiaſme politique, comme dans l'ivreſſe de la gaieté; par-tout elle dirige ſon goût & règle ſes opinions; & c'eſt une des principales cauſes du charme inexprimable que ſes ouvrages ont pour tous les bons eſprits. Aucun eſprit n'a pu, peut-être, embraſſer plus d'idées à la fois, n'a pénétré avec plus de ſagacité tout ce qu'un ſeul inſtant peut ſaiſir, n'a montré même plus de profondeur dans tout ce qui n'exige pas, ou une longue analyſe, ou une forte méditation. Son coup-d'œil d'aigle a plus d'une fois étonné ceux même qui devaient à ces moyens, des idées plus approfondies, des combinaiſons plus vaſtes & plus préciſes. Souvent, dans la converſation, on le voyait en un inſtant choiſir entre pluſieurs idées, les ordonner à la fois, & pour la clarté & pour l'effet, les revêtir d'une expreſſion heureuſe & brillante.

De là ce précieux avantage d'être toujours clair & ſimple, ſans jamais être inſipide, & d'être lu avec un égal plaiſir, & par le peuple des lecteurs & par l'élite des philoſophes. En le liſant avec réflexion, on trouve dans ſes ouvrages une foule de maximes d'une philoſophie profonde & vraie, qui échappent aux lecteurs ſuperficiels, parce qu'elles ne commandent point l'attention, & qu'elles n'exigent aucun effort pour être entendues.

Si on le conſidère comme poëte, on verra que dans tous les genres où il s'eſt eſſayé, l'ode & la comédie ſont les ſeuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. Il ne réuſſit point dans la comédie, parce qu'il avait, comme on l'a déjà remarqué, le talent de ſaiſir le ridicule des opinions, & non celui des caractères, qui, pouvant être mis en action, eſt ſeul propre à la comédie. Ce n'eſt pas que dans un pays où la raiſon humaine ſerait affranchie de toutes ſes

lières, où la philoſophie ſerait populaire, on ne pût mettre avec ſuccès ſur le théatre des opinions à la fois dangereuſes & abſurdes; mais ce genre de liberté n'exiſte encore pour aucun peuple.

La poéſie lui doit la liberté de pouvoir s'exercer dans un champ plus vaſte; & il a montré comment elle peut s'unir avec la philoſophie, de manière que la poéſie, ſans rien perdre de ſes graces, s'élève à de nouvelles beautés, & que la philoſophie, ſans ſéchereſſe & ſans enflure, conſerve ſon exactitude & ſa profondeur.

On ne peut lire ſon théatre ſans obſerver que l'art tragique lui doit les ſeuls progrès qu'il ait faits depuis *Racine*; & ceux même qui lui refuſeraient la ſupériorité ou l'égalité du talent de la poéſie, ne pourraient, ſans aveuglement ou ſans injuſtice, méconnaître ces progrès. Ses dernières tragédies prouvent qu'il était bien éloigné de croire avoir atteint le but de cet art ſi difficile. Il ſentait que l'on pouvait encore rappro-

cher davantage la tragédie de la nature, ſans lui rien ôter de ſa pompe & de ſa nobleſſe; qu'elle peignait encore trop ſouvent des mœurs de convention; que les femmes y parlaient trop de leur amour; qu'il fallait les offrir ſur le théâtre comme elles ſont dans la ſociété, ne montrant d'abord leur paſſion que par les efforts qu'elles font pour les cacher, & ne s'y abandonnant que dans les momens où l'excès du danger & du malheur ne permet plus de rien ménager. Il croyait que des hommes ſimples, grands par leur ſeul caractère, étrangers à l'intérêt & à l'ambition, pouvaient offrir une ſource de beautés nouvelles, donner à la tragédie plus de variété & de vérité. Mais il était trop faible pour exécuter ce qu'il avait conçu; & ſi l'on excepte le rôle du père d'Irène, ſes dernières tragédies ſont plutôt des leçons que des modèles.

Si donc un homme de génie dans les arts eſt, ſur-tout, celui qui en les en-

richiſſant de nouveaux chefs-d'œuvre, en a reculé les bornes, quel homme a plus mérité que *Voltaire* ce titre qui lui a été cependant refuſé par des écrivains, la plupart trop éloignés d'avoir du génie pour ſentir ce qui en eſt le vrai caractère ?

C'eſt à *Voltaire* que nous devons d'avoir conçu l'hiſtoire ſous un point de vue plus vaſte, plus utile que les anciens. C'eſt dans ſes écrits qu'elle eſt devenue, non le récit des événemens, le tableau des révolutions d'un peuple, mais celui de la nature humaine, tracé d'après les faits; mais le réſultat philoſophique de l'expérience de tous les ſiècles & de toutes les nations. C'eſt lui qui le premier a introduit dans l'hiſtoire la véritable critique, qui a montré le premier que la probabilité naturelle des événemens devait entrer dans la balance avec la probabilité des témoignages; & que l'hiſtorien philoſophe doit non-ſeulement rejeter les faits miraculeux, mais peſer avec ſcrupule les motifs de croire ceux qui s'écartent de l'ordre commun de la nature.

Peut-être a-t-il abusé quelquefois de cette règle si sage qu'il avait donnée, & dont le calcul peut rigoureusement démontrer la vérité. Mais on lui devra toujours d'avoir débarrassé l'histoire de cette foule de faits extraordinaires, adoptés sans preuves, qui frappant davantage les esprits, étouffaient les événemens les plus naturels & les mieux constatés; & avant lui la plupart des hommes ne savaient de l'histoire que les fables qui la défigurent. Il a prouvé que les absurdités du polithéisme n'avaient jamais été chez les grandes nations que la religion du vulgaire, & que la croyance d'un DIEU unique, commune à tous les peuples, n'avait pas eu besoin d'être révélée par des moyens surnaturels. Il a montré que tous les peuples ont reconnu les grands principes de la morale, toujours d'autant plus pure que les hommes ont été plus civilisés & plus éclairés. Il nous a fait voir que souvent l'influence des religions a corrompu la morale, & que jamais elle ne l'a perfectionnée.

Comme philoſophe, c'eſt lui qui le premier a préſenté le modèle d'un ſimple citoyen embraſſant dans ſes vœux & dans ſes travaux, tous les intérêts de l'homme dans tous les pays & dans tous les ſiècles, s'élevant contre toutes les erreurs, contre toutes les oppreſſions, défendant, répandant toutes les vérités utiles.

L'hiſtoire de ce qui s'eſt fait en Europe en faveur de la raiſon & de l'humanité, eſt celle de ſes travaux & de ſes bienfaits. Si l'uſage abſurde & dangereux d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes, & même dans les temples, a été aboli dans quelques contrées; ſi dans quelques parties du continent de l'Europe, les hommes échappent par l'inoculation à un fléau qui menace la vie & ſouvent détruit le bonheur; ſi le clergé des pays ſoumis à la religion romaine, a perdu ſa dangereuſe puiſſance, & va perdre ſes ſcandaleuſes richeſſes; ſi la liberté de la preſſe y a fait quelques progrès; ſi la Suède, la Ruſſie, la Pologne, la Pruſſe, les états

de la maiſon d'Autriche ont vu diſparaître une intolérance tyrannique ; ſi, même en France, & dans quelques états d'Italie, on a oſé lui porter quelques atteintes ; ſi les reſtes honteux de la ſervitude féodale ont été ébranlés en Ruſſie, en Danemarck, en Boheme & en France ; ſi la Pologne même en ſent aujourd'hui l'injuſtice & le danger ; ſi les lois abſurdes & barbares de preſque tous les peuples ont été abolies, ou ſont menacées d'une deſtruction prochaine ; ſi par-tout on a ſenti la néceſſité de réformer les lois & les tribunaux ; ſi dans le continent de l'Europe les hommes ont ſenti qu'ils avaient le droit de ſe ſervir de leur raiſon ; ſi les préjugés religieux ont été détruits dans les premières claſſes de la ſociété, affaiblis dans les cours & dans le peuple ; ſi leurs défenſeurs ont été réduits à la honteuſe néceſſité d'en ſoutenir l'utilité politique ; ſi l'amour de l'humanité eſt devenu le langage commun de tous les gouvernemens ; ſi les guerres

ſont devenues moins fréquentes ; ſi l'on n'oſe plus leur donner pour prétexte l'orgueil des ſouverains, ou des prétentions que la rouille des temps a couvertes ; ſi l'on a vu tomber tous les maſques impoſteurs ſous leſquels des caſtes privilégiées étaient en poſſeſſion de tromper les hommes ; ſi pour la première fois la raiſon commence à répandre ſur tous les peuples de l'Europe, un jour égal & pur : par-tout dans l'hiſtoire de ces changemens on trouvera le nom de *Voltaire* ; preſque par-tout on le verra, ou commencer le combat, ou décider la victoire.

Mais obligé preſque toujours de cacher ſes intentions, de maſquer ſes attaques, ſi ſes ouvrages ſont dans toutes les mains, les principes de ſa philoſophie ſont peu connus.

L'erreur & l'ignorance ſont la cauſe unique des malheurs du genre humain, & les erreurs ſuperſtitieuſes ſont les plus funeſtes, parce qu'elles corrompent toutes les ſources de la raiſon, & que leur fatal

fatal enthouſiaſme inſtruit à commettre le crime ſans remords. La douceur des mœurs, compatible avec toutes les formes du gouvernement, diminue les maux que la raiſon doit un jour guérir, & en rend les progrès plus faciles. L'oppreſſion prend elle-même le caractère des mœurs chez un peuple humain; elle conduit plus rarement à de grandes barbaries; & dans un pays où l'on aime les arts, & ſur-tout les lettres, on tolère par reſpect pour elles la liberté de penſer, qu'on n'a point encore le courage d'aimer pour elle-même.

Il faut donc chercher à inſpirer ces vertus douces qui conſolent, qui conduiſent à la raiſon, qui ſont à la portée de tous les hommes, qui conviennent à tous les âges de l'humanité, & dont l'hypocriſie même fait encore quelque bien. Il faut ſur-tout les préférer à ces vertus auſtères qui, dans les ames ordinaires, ne ſubſiſtent guère ſans un mêlange de dureté,

dont l'hypocriſie eſt à la fois ſi facile & ſi dangereuſe; qui ſouvent effraient les tyrans, mais qui rarement conſolent les hommes, dont enfin la néceſſité prouve le malheur des nations de qui elles embelliſſent l'hiſtoire.

C'eſt en éclairant les hommes, c'eſt en les adouciſſant, qu'on peut eſpérer de les conduire à la liberté par un chemin ſûr & facile. Mais on ne peut eſpérer ni de répandre les lumières, ni d'adoucir les mœurs, ſi des guerres fréquentes accoutument à verſer le ſang humain ſans remords, & à mépriſer la gloire des talens paiſibles; ſi, toujours occupés d'opprimer ou de ſe défendre, les hommes meſurent leur vertu par le mal qu'ils ont pu faire, & font de l'art de détruire le premier des arts utiles.

Plus les hommes ſeront éclairés, plus ils ſeront libres, (*) & il leur en coûtera moins pour y parvenir. Mais n'avertiſ-

(*) Queſtions ſur les miracles.

ſons point les oppreſſeurs de former une ligue contre la raiſon, cachons-leur l'étroite & néceſſaire union des lumières & de la liberté, ne leur apprenons point d'avance qu'un peuple ſans préjugés eſt bientôt un peuple libre.

Tous les gouvernemens, ſi l'on en excepte les théocraties, ont un intérêt préſent de régner ſur un peuple doux, & de commander à des hommes éclairés. Ne les avertiſſons pas qu'ils peuvent avoir un intérêt plus éloigné à laiſſer les hommes dans l'abrutiſſement. Ne les obligeons pas à choiſir entre l'intérêt de leur orgueil, & celui de leur repos & de leur gloire. Pour leur faire aimer la raiſon, il faut qu'elle ſe montre à eux toujours douce, toujours paiſible; qu'en demandant leur appui, elle leur offre le ſien, loin de les effrayer par des menaces imprudentes. En attaquant les oppreſſeurs avant d'avoir éclairé les citoyens, on riſquera de perdre la liberté & d'étouffer la raiſon. L'hiſtoire offre la preuve de cette

vérité. Combien de fois, malgré les généreux efforts des amis de la liberté, une ſeule bataille n'a-t-elle pas réduit des nations à une ſervitude de pluſieurs ſiècles?

De quelle liberté même ont joui les nations qui l'ont recouvrée par la violence des armes, & non par la force de la raiſon? D'une liberté paſſagère, & tellement troublée par des orages, qu'on peut preſque douter qu'elle ait été pour elles un véritable avantage. Preſque toutes n'ont-elles pas confondu les formes républicaines avec la jouiſſance de leurs droits, & la tyrannie de pluſieurs avec la liberté? Combien de lois injuſtes & contraires aux droits de la nature, ont déshonoré le code de toutes les nations qui ont recouvré leur liberté dans les ſiècles où la raiſon était encore dans l'enfance!

Pourquoi ne pas profiter de cette expérience funeſte, & ſavoir attendre des progrès des lumières une liberté plus réelle, plus durable & plus paiſible?

Pourquoi acheter par des torrens de ſang, par des bouleverſemens inévitables, & livrer au haſard ce que le temps doit amener ſûrement & ſans ſacrifice ? C'eſt pour être plus libre, c'eſt pour l'être toujours, qu'il faut attendre le moment où les hommes, affranchis de leurs préjugés, guidés par la raiſon, ſeront enfin dignes de l'être, parce qu'ils connaîtront les véritables droits de la liberté.

Quel ſera donc le devoir d'un philoſophe ? Il attaquera la ſuperſtition, il montrera aux gouvernemens la paix, la richeſſe, la puiſſance, comme l'infaillible récompenſe des lois qui aſſurent la liberté religieuſe ; il les éclairera ſur tout ce qu'ils ont à craindre des prêtres, dont la ſecrète influence menacera toujours le repos des nations où la liberté d'écrire n'eſt pas entière : car peut-être avant l'invention de l'imprimerie était-il impoſſible de ſe ſouſtraire à ce joug auſſi honteux que funeſte ; & tant que l'autorité ſacerdotale n'eſt pas anéantie par la rai-

ſon, il ne reſte point de milieu entre un abrutiſſement abſolu & des troubles dangereux.

Il fera voir que ſans la liberté de penſer, le même eſprit, dans le clergé, ramenerait les mêmes aſſaſſinats, les mêmes ſupplices, les mêmes proſcriptions, les mêmes guerres civiles; que c'eſt ſeulement en éclairant les peuples qu'on peut mettre les citoyens & les princes à l'abri de ces attentats ſacrés. Il montrera que des hommes qui veulent ſe rendre les arbitres de la morale, ſubſtituer leur autorité à la raiſon, leurs oracles à la conſcience, loin de donner à la morale une baſe plus ſolide en l'uniſſant à des croyances religieuſes, la corrompent & la détruiſent, & cherchent, non à rendre les hommes vertueux, mais à en faire les inſtrumens aveugles de leur ambition & de leur avarice; & ſi on lui demande ce qui remplacera les préjugés qu'il a détruits, il répondra: *Je vous ai délivrés d'une bête féroce qui vous dévorait*,

& vous demandez ce que je mets à la place ! (*)

Et ſi on lui reproche de revenir trop ſouvent ſur les mêmes objets, d'attaquer avec acharnement des erreurs trop mépriſables, il répondra qu'elles ſont dangereuſes tant que le peuple n'eſt pas déſabuſé ; & que s'il eſt moins glorieux de combattre les erreurs populaires que d'enſeigner aux ſages des vérités nouvelles, il faut, lorſqu'il s'agit de briſer les fers de la raiſon, d'ouvrir un chemin libre à la vérité, ſavoir préférer l'utilité à la gloire.

Au lieu de montrer que la ſuperſtition eſt l'appui du deſpotiſme, s'il écrit pour des peuples ſoumis à un gouvernement arbitraire, il prouvera qu'elle eſt l'ennemie des rois ; & entre ces deux vérités, il inſiſtera ſur celle qui peut ſervir la cauſe de l'humanité, & non ſur celle qui

(*) Examen important, &c.

peut y nuire, parce qu'elle peut être mal entendue.

Au lieu de déclarer la guerre au deſpotiſme, avant que la raiſon ait raſſemblé aſſez de force, & d'appeler à la liberté des peuples qui ne ſavent encore ni la connaître ni l'aimer; il dénoncera aux nations & à leurs chefs, toutes ces oppreſſions de détail, communes à toutes les conſtitutions, & que dans toutes ceux qui commandent comme ceux qui obéiſſent ont également intérêt de détruire. Il parlera d'adoucir & de ſimplifier les lois, de réprimer les vexations des traitans, de détruire les entraves dans leſquelles une fauſſe politique enchaîne la liberté & l'activité des citoyens, afin que du moins il ne manque au bonheur des hommes que d'être libres, & que bientôt on puiſſe préſenter à la liberté des peuples plus dignes d'elle.

Tel eſt le réſultat de la philoſophie de *Voltaire*, & tel eſt l'eſprit de tous ſes ouvrages.

Que des hommes qui, s'il n'avait pas écrit, ſeraient encore les eſclaves des préjugés, ou trembleraient d'avouer qu'ils en ont ſecoué le joug, accuſent *Voltaire* d'avoir trahi la cauſe de la liberté, parce qu'il l'a défendue ſans fanatiſme & ſans imprudence; qu'ils le jugent d'après une diſpoſition des eſprits poſtérieure de dix ans à ſa mort, & d'un demi ſiècle à ſa philoſophie, d'après des opinions qui, ſans lui, n'auraient jamais été qu'un ſecret entre les ſages; qu'ils le condamnent pour avoir diſtingué le bien qui peut exiſter ſans la liberté, du bonheur qui naît de la liberté même; qu'ils ne voient pas que ſi *Voltaire* eût mis dans ſes premiers ouvrages philoſophiques, les principes du vieux *Brutus*, c'eſt-à-dire, ceux de l'acte d'indépendance des Américains, ni *Monteſquieu*, ni *Rouſſeau* n'auraient pu écrire leurs ouvrages; que ſi, comme l'auteur du *Syſtême de la nature*, il eût invité les rois de l'Europe à maintenir le crédit des prêtres, l'Europe ſerait encore

ſuperſtitieuſe, & reſterait long-temps eſclave; qu'ils ne ſentent pas que dans les écrits, comme dans la conduite, il ne faut déployer que le courage qui peut être utile : peu importe à la gloire de *Voltaire*. C'eſt par les hommes éclairés qu'il doit être jugé, par ceux qui ſavent diſtinguer, dans une ſuite d'ouvrages différens par leur forme, par leur ſtyle, par leurs principes même, le plan ſecret d'un philoſophe qui fait aux préjugés une guerre courageuſe, mais adroite; plus occupé de les vaincre que de montrer ſon génie, trop grand pour tirer vanité de ſes opinions, trop ami des hommes pour ne pas mettre ſa première gloire à leur être utile.

Voltaire a été accuſé d'aimer trop le gouvernement d'un ſeul, & cette accuſation ne peut en impoſer qu'à ceux qui n'ont pas lu ſes ouvrages. Il eſt vrai qu'il haïſſait davantage le deſpotiſme ariſtocratique qui joint l'auſtérité à l'hypocriſie, & une tyrannie plus dure à une mo-

raſe plus perverſe; il eſt vrai qu'il n'a jamais été la dupe des corps de magiſtrature de France, des nobles Suédois & Polonais, qui appelaient *liberté* le joug ſous lequel ils voulaient écraſer le peuple : & cette opinion de *Voltaire* a été celle de tous les philoſophes qui ont cherché la définition d'un état libre, dans leur cœur & dans leur raiſon, & non, comme le pédant *Mabli*, dans les exemples des anarchies tyranniques de l'Italie & de la Grèce.

On l'accuſe d'avoir trop loué le faſte de la cour de *Louis XIV*; cette accuſation eſt fondée. C'eſt le ſeul préjugé de ſa jeuneſſe, qu'il ait conſervé. Il y a bien peu d'hommes qui puiſſent ſe flatter de les avoir ſecoués tous. On l'accuſe d'avoir cru qu'il ſuffiſait au bonheur d'un peuple d'avoir des artiſtes célèbres, des orateurs & des poëtes : jamais il n'a pu le penſer. Mais il croyait que les arts & les lettres adouciſſent les mœurs, préparent à la raiſon une route plus facile

& plus ſûre ; il penſait que le goût des arts & des lettres dans ceux qui gouvernent, en amolliſſant leur cœur, leur épargne ſouvent des actes de violence & des crimes ; & que dans des circonſtances ſemblables, le peuple le plus ingénieux & le plus poli ſera toujours le moins malheureux.

Ses pieux ennemis l'ont accuſé d'avoir attaqué, de mauvaiſe foi, la religion de ſon pays, & de porter l'incrédulité juſqu'à l'athéiſme : ces deux inculpations ſont également fauſſes. Dans une foule d'objections fondées ſur des faits, ſur des paſſages tirés de livres regardés comme inſpirés par DIEU même, à peine a-t-on pu lui reprocher, avec juſtice, un petit nombre d'erreurs qu'on ne pouvait imputer à la mauvaiſe foi, puiſqu'en les comparant au nombre des citations juſtes, des faits rapportés avec exactitude, rien n'était plus inutile à ſa cauſe. Dans ſa diſpute avec ſes adverſaires, il a toujours dit : On ne doit croire que ce qui

eſt prouvé, on doit rejeter ce qui bleſſe la raiſon, ce qui manque de vraiſemblance ; & ils lui ont toujours répondu : On doit adopter & adorer tout ce qui n'eſt pas démontré impoſſible.

Il a paru conſtamment perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, ſans ſe diſſimuler la force des objections qu'on oppoſe à cette opinion. Il croyait voir dans la nature un ordre régulier, mais ſans s'aveugler ſur des irrégularités frappantes qu'il ne pouvait expliquer.

Il était perſuadé, quoiqu'il fût encore éloigné de cette certitude abſolue, devant laquelle ſe taiſent toutes les difficultés ; & l'ouvrage intitulé : *Il faut prendre un parti, ou le principe d'action*, &c. renferme peut-être les preuves les plus fortes de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, qu'il ait été poſſible juſqu'ici aux hommes de raſſembler.

Il croyait à la liberté dans le ſens où un homme raiſonnable peut y croire ; c'eſt-à-dire, qu'il croyait au pouvoir de

réſiſter à nos penchans, & de peſer les motifs de nos actions.

Il reſta dans une incertitude preſque abſolue ſur la ſpiritualité, & même ſur la permanence de l'ame après le corps; mais comme il croyait cette dernière opinion utile, de même que celle de l'exiſtence de DIEU, il s'eſt permis rarement de montrer ſes doutes, & a preſque toujours plus inſiſté ſur les preuves que ſur les objections.

Tel fut *Voltaire* dans ſa philoſophie: & l'on trouvera peut-être, en liſant ſa vie, qu'il a été plus admiré que connu; que malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ſes ouvrages polémiques, le ſentiment d'une bonté active le dominait toujours; qu'il aimait les malheureux plus qu'il ne haïſſait ſes ennemis; que l'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une paſſion ſubordonnée à la paſſion plus noble de l'humanité. Sans faſte dans ſes vertus & ſans diſſimulation dans ſes erreurs, dont l'aveu lui échappait avec

franchiſe, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a exiſté peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions, & qui l'aient ſouillée par moins d'hypocriſie. Enfin, on ſe ſouviendra qu'au milieu de ſa gloire, après avoir illuſtré la ſcène françaiſe par tant de chefs-d'œuvre, lorſqu'il exerçait en Europe, ſur les eſprits, un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé ſur les hommes, ce vers ſi touchant :

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage.

était l'expreſſion naïve du ſentiment habituel qui rempliſſait ſon ame.

FIN du Tome I.

963337

BIBLIOTECA